

G P
Q. 1862.

#V.

©

22502

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

Tome XX.

A

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS,
OU
LA CONNOISSANCE
DE L'ANCIEN

ET DU NOUVEAU MONDE.

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

TOME. XX.

Prix 3 liv. relié.



A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur - Libraire,
rue Dauphine.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

LETTRE CCXLIII.

SUITE DE LA HOLLANDE.

APRÈS une convalescence assez longue, la curiosité, à ma première sortie, me conduisit à l'Hôtel-de-ville d'Amsterdam. C'est un édifice immense & magnifique, à la construction duquel ont contribué, immédiatement après la paix de Westphalie, en 1648, les deux Compagnies des Indes, qui y ont jetté une partie de leurs trésors. La dédicace s'en fit avec la plus grande solennité ;

A iij

6 SUITE DE LA HOLLANDE.

& tous les arts ont concouru à son embellissement. On assure que cette maison, qui, pour la beauté & la richesse, n'a peut-être point sa pareille en Europe, produit par jour plus de soixante mille florins de revenu, & en a coûté plus de trente millions à bâtir.

Elle est élevée, vers le centre de la ville, dans une espèce de place nommée le Dam, près de l'Eglise-Neuve & de la Bourse, sur les desseins du célèbre Van-Kampen; & elle occupe une partie de l'emplacement de l'ancien hôtel-de-ville, qui subsistoit déjà au quatorzième siècle. Sa longueur est de deux cens vingt-cinq ou trente de nos pieds, sa largeur d'environ deux cens, & sa hauteur de quatre-vingt, depuis le sol jusqu'au haut de l'entablement du second étage. Cent pieds de roi, en font près de cent quatorze d'Amsterdam.

La façade de cet édifice superbe est d'un bon goût d'architecture moderne, mais un peu basse pour sa largeur. Un rez-de-chaussée fort simple & peu élevé, servant comme de piedestal à tout le bâtiment, porte deux étages magnifiques d'ordre Corinthien; & il y a,

SUITE DE LA HOLLANDE. 7

sous les fondemens bâtis de pierre & de brique, plus de treize mille cinq cens pilotis. On voit, sur les frontons, de très-belles sculptures allégoriques ; des statues, emblèmes de différentes vertus, en ornent les angles. Le commerce y est représenté avec ses attributs. Atlas porte sur ses épaules une sphere de dix pieds de diametre ; & comme cette figure est creuse, on peut, par la cavité de son corps, entrer dans la sphere, & y jouir d'une belle vue. Sept petites portes étroites & basses, qui représentent, à ce qu'on dit, les sept Provinces, sont peu agréables au coup-d'œil ; mais en les substituant à une seule grande porte, qu'on auroit pu faire, on a évité la confusion & l'embarras que se causeroient réciproquement ceux qui entrent & qui sortent.

L'intérieur, un peu obscur, est orné de peintures excellentes, & du jaspe le plus rare. On me fit voir d'abord, au rez-de-chaussée, les prisons & la chambre de justice criminelle, où l'on arrive par une galerie, dans laquelle on lit aux coupables leur sentence. Cette chambre est ornée de sculptures & de tableaux relatifs à ce qui s'y pratique.

8 SUITE DE LA HOLLANDE.

Zéleucus , législateur des Locriens , se fait arracher un œil , pour en conserver un à son fils. Brutus condamne les enfans à perdre la vie , pour être entrés dans la conspiration des Tarquins. Jupiter préside à l'exécution d'un arrêt de mort. On y voit le Jugement de Salomon ; la tête de Méduse sur le bouclier de Pallas ; ses sœurs , les Gorgones , représentées sous d'horribles figures ; le Silence sous l'emblème d'une femme qui a le doigt sur la bouche ; le Péché d'Adam , la Justice , la Prudence , &c ; le tout de la composition des plus célèbres artistes.

On trouve , au premier étage , les galeries & la grande salle. Celle-ci peut avoir cent pieds de long sur environ cinquante de large. C'est une pièce magnifique , revêtue de marbre , & d'une élévation prodigieuse. Au milieu , sur le pavé , un planisphere de vingt pieds de diamètre , représente la partie septentrionale du ciel , projetée sur le pôle de l'écliptique. En-deçà & au-delà , sont les deux hémispheres de la terre , d'un diamètre pareil. Le planisphere céleste méridional est tracé sur le plafond au-dessus du planisphere

Septentrional. Ce plafond est décoré, ainsi que les murs, de festons, d'oiseaux, de divers traits de la fable, & de figures emblématiques des vertus politiques & morales.

Cette salle communique à d'autres pièces ornées de peintures, de figures en bas-reliefs, de statues, de dorures, où l'art de l'ouvrier est par-tout épuisé. On y voit plusieurs tableaux de Bourgmestres d'une grande & belle composition; un entr'autres par Vandeck, un autre par Vanderhels me parurent mériter une attention particulière. Le peintre Wit d'Amsterdam, estimé pour les bas-reliefs, en a fait un qui trompe les yeux: c'est l'imitation d'une frise de marbre du plus beau travail, qui orne la cheminée d'une salle, & que son art a continué sur les portes, d'une façon à s'y méprendre. Il faut voir, tant au premier qu'au second étage, la salle des Dix-huit, celle des Bourgmestres, celle de Justice, celle du Conseil général.

C'est dans cette dernière, que le Sénat qui rend la justice à Amsterdam, tient ses séances. Il est composé de vingt-quatre Sénateurs & de douze

Bourgmestres , dont les charges sont à vie ; & il a le gouvernement politique & législatif pour tout ce qui regarde cette Capitale. Des douze Bourgmestres , il y en a quatre en exercice , dont trois changent tous les ans ; & c'est le Stadhouder qui nomme à leurs places , ainsi qu'à celles des autres villes de la République. Il choisit de plus neuf Echevins pour les affaires civiles & criminelles ; & l'on appelle de leurs jugemens à la Cour provinciale. Les Sénateurs , élus par le peuple , envoient des Députés aux Etats de la province , & ceux-ci aux Etats-Généraux. Le Bailli ou Lieutenant de Police est chargé de faire arrêter les malfaiteurs ; & la justice est rendue avec autant de sagesse que d'intégrité & de promptitude. On ne connoît ni la partialité , ni la brigue , ni les cabales , ni les longueurs. L'innocence fort triomphante ; & le crime est puni avec sévérité. Ces Magistrats vivent dans une simplicité qui les met à couvert de l'envie de leurs concitoyens. Contens d'en être considérés en se rendant utiles à la patrie , ils cherchent moins à s'acquérir leur estime par des prodigalités , que par leur exactitude à

SUITE DE LA HOLLANDE. 11
remplir leurs fonctions , & par leur attention à maintenir le bon ordre.

Je vis aussi la salle d'armes , moins belle que singulière par un nombre prodigieux d'épées de Catalogne & d'armures espagnoles. Celle de l'amiral Ruyter , sans gravure , sans ornemens , couverte d'un vernis noir , ainsi que son sabre , est la pièce que j'eus le plus de plaisir à considérer. Toutes ces armes sont pour la montre & non pour l'usage. Celles qui peuvent servir , se conservent séparément ; & il y en a pour armer toute la bourgeoisie. On me fit voir , parmi les vieilles armes , certains instrumens d'une construction assez ingénieuse , qui avoient , dit-on , servi à une fameuse troupe de voleurs.

Monté au haut de la tour qui couronne un des frontons de l'édifice , je découvris le lac d'Haarlem , le Zuyder-sée , autrement dit la mer du Sud , Amsterdam & ses environs. Cette ville , qui n'a que le cinquième rang parmi celles de la province , mais qu'on ne fait pas de difficulté de regarder comme la capitale de toute la République , s'étend , en demi-cercle , sur la côte méridionale d'un bras du Zuyder-sée , au con-

A vj.

fluent de l'Ye & de l'Amstel qui lui donne son nom : Amsterdam signifie digue ou chaussée sur l'Amstel. Elle me parut plus basse que l'eau qui l'environne, & dans laquelle elle semble nager. Une quantité immense de tours, de pavillons, de navires, de mâts, forme, avec les édifices & la vue de la mer, un vaste & superbe coup d'œil.

On compte dans la ville trente mille maisons, trois cens mille habitans, & une infinité de canaux, dont l'eau n'est pas également claire ; dans plusieurs même, par sa saleté & sa puanteur, elle offense à la fois la vue & l'odorat. Les édifices sont, pour la plupart, construits de briques ; quelques-uns sont bâtis en pierres de taille ; tous sont couverts de tuiles rouges ou noires ; & les plus hautes maisons n'ont gueres que trois étages, non compris le rez-de-chaussée. Elles ont chacune une poulie pour introduire les fardeaux par les fenêtres, & une girouette qui sert à deux fins : la première, pour savoir de quel côté souffle le vent, la seconde, pour garantir de la fumée. Au-dessus de la cheminée, s'élève une espece de toit incliné, de tôle ou d'autre matiere

semblable , d'où s'élance , presque horizontalement, une plaque très-longue , posée de champ , qui tend toujours à l'opposite du vent. En conséquence , la tôle se trouvant du côté d'où il vient , l'empêche de souffler dans la cheminée , & de ternir , par la fumée , la propreté des appartemens.

Amsterdam n'est pas une ville ancienne : elle n'a été , pour la première fois , entourée de palissades , que vers le treizième siècle. Ce n'étoit d'abord qu'un château appartenant à un seigneur particulier , autour duquel des pêcheurs vinrent s'établir. La commodité de sa situation pour le négoce , lui procura des accroissemens successifs. Il s'y forma un bourg & ensuite une ville qu'on environna de murailles. Elle s'est depuis considérablement accrue , sur-tout depuis que le commerce d'Anvers y a été transféré , & que la Hollande s'est érigée en république. Sa forme est presque celle d'un demi-cercle ; & sa circonférence n'a pas tout à fait trois de nos lieues. Son enceinte est défendue , du côté du sud , par vingt-six bastions. Il n'y en a point au nord , où l'Yc , qui forme son port , lui

14 SUITE DE LA HOLLANDE:
fert de défense. La rivière d'Amstel;
après l'avoir partagée en deux parties,
verse ses eaux dans ce même port.

Comme Venise, cette ville est bâtie sur pilotis, & a, comme elle, des canaux au milieu des rues; mais ils sont bordés d'arbres qui forment des avenues agréables. On n'y voit pas ce faste pompeux, qui décore l'intérieur de nos palais; la simple propreté fait l'ornement des maisons. Elles sont petites, mais commodes. Le plus grand objet de leur luxe est l'usage de ces belles glaces de Venise, qui servent de vitrages, & communiquent un grand jour aux appartemens. Par-tout, le long des murs & dans les vestibules, on voit le marbre poli, la fayance, la porcelaine; & au lieu d'or & de broderies, ce sont de ces tapisseries travaillées de la main des Flamands, de beaux tapis de Perse, de riches cabinets, de tableaux, qui font remarquer, dans l'intérieur des familles, une sage & noble simplicité démocratique. Joignez y cette propreté hollandoise, qui se manifeste dans tous les usages, comme d'essuyer ses pieds en entrant dans une chambre, de marcher sur des nattes ou des tapis, de

cracher à la ronde dans un vase ou dans du sable, de réserver une pièce séparée, un lieu sacré, qui rassemble ces belles figures, ces rares porcelaines, & où la servante ne peut entrer que les pieds nus; enfin, d'avoir de tout, & pour ne rien gâter, de ne se servir de rien; d'être dans l'abondance, & de vivre dans l'économie.

Il y a en Hollande des rues pavées de briques, qui sont plus propres que la vaisselle la mieux lavée. Il y a des maisons où les femmes transportent sur leur dos leurs maris, quand elles n'ont pas sous la main de pantouffles à leur donner, pour ne pas salir le parquet. On écure jusqu'aux étables à vaches; on retrousse leur queue, de peur qu'elle ne se gâte. Les servantes sortiroient de chez un maître, qui ne leur permettroit pas de porter, tous les samedis, les meubles au grenier; pour laver la maison du haut en bas; & tous les jours, elles nettoient les vitres, les murailles, les poutres, les lambris, les volets, & les portes. On les repeint souvent pour leur conserver leur fraîcheur, ou leur donner un air de nouveauté. Le rez-de-chaussée est ordinairement pavé de marbre. Dans les ap-

partemens, & sur les escaliers, on ne marche que sur des tapis.

On voit aux environs d'Amsterdam, de charmantes maisons de campagnes, qui se disputent le prix de la beauté. On ne conçoit pas comment, dans un terrain qui paroît si petit à l'extérieur, on peut ménager des parterres, des bassins, des boulingrins, des jardins fruitiers & potagers, des serres chaudes, des allées d'arbres, des bois & des labyrinthes. Les bords de l'Amstel présentent un autre point de vue : la rivière coule majestueusement dans un lit assez large, qu'on se persuaderoit avoir été aligné avec la plus exacte précision. Son eau claire & limpide laisse entrevoir le fond de son bassin. A droite & à gauche, la vue s'égare dans un groupe de maisons, de bosquets, de parterres, de grillages & de statues. La ville est entourée de hautes murailles & d'un fossé large & profond, toujours plein d'eau, ainsi que les canaux qui se divisent, se subdivisent, & coulent sous une infinité de ponts, portent une infinité de barques qui laissent voir autant de monde sur l'eau que sur la terre. Une multitude

SUITE DE LA HOLLANDE: 17
innombrable de moulins à vent sur les remparts & autour de la ville, sont sans cesse employés à moudre du grain ou à scier du bois. Le pont de l'Amstel a six cens soixante pieds de long, & soixante-dix de largeur.

La tour, d'où je découvrois toutes ces choses, est d'ordre Corinthien, comme le reste de l'édifice. L'entablement est surmonté de six statues, & la lanterne couronnée d'un dôme qui renferme une horloge à carillon: c'est, en grand, le même jeu que celui d'une serinette. Un tambour de cuivre, armé de touches de fer, est mis en mouvement par différens rouages. Ces touches, en passant, en attrapent d'autres, rangées comme celles d'un claveffin, qui tirent chacune un fil d'archal attaché à une cloche. Le tambour est percé d'une infinité de trous, qui servent à changer les morceaux de fer dont il est armé. Ces fers changeans levent d'autres touches, qui font mouvoir d'autres cloches, & en tirent des sons & des airs différens. Toutes ces cloches pesent ensemble plus de vingt-huit milliers, & les quatre poids de l'horloge plus de cent quatre-vingts quintaux.

Je descendis par le même escalier ; jusqu'au rez-de-chaussée, dans des souterrains, où se trouve la fameuse Banque d'Amsterdam. Elle contient des trésors si considérables, qu'ils égalent le crédit de la nation, toujours proportionné à l'estimation du dépôt. Ce crédit circule dans le commerce, & y jouit d'une plus grande confiance que l'argent même ; parce qu'on fait que l'argent déposé n'est pas mis en circulation, & que la Banque ne donne ni reconnaissance, ni billet. Un simple récépissé du dépositaire fait la sûreté du déposant. Ce récépissé, qui n'est que pour six mois, a le même effet que l'argent ; & , sans circuler réellement, il produit, dans le négoce, une activité plus vive & plus facile, par le moyen du papier tiré sur la banque considérée comme la caisse générale de la Nation. Si, de quelque manière que ce pût être, elle mettoit son dépôt sur la place, elle altéreroit son crédit ; de même qu'elle aviliroit son argent, si elle donnoit des signes représentatifs de son dépôt ; & cet avilissement affoibliroit son commerce.

Le crédit de cette Banque est encore

Fondé sur la différence d'environ cinq pour cent, établie entre la valeur de l'argent courant & celle de l'argent de banque. Les ducats de cinq florins cinq sous ne sont reçus au dépôt que pour cinq florins. On n'y admet ni or en lingots, ni argent en barres. D'où il résulte que le numéraire de la Banque est de cinq pour cent plus fort, que le crédit ouvert des propriétaires de ce numéraire. Elle n'a d'autre bénéfice, que les droits imposés sur les dépôts & les reviremens de parties; & comme ces opérations sont très-multipliées, le profit est considérable.

Vous savez que Law, l'Ecoffois, voulut établir en France le même commerce. Il échoua, parce que les fonds & la confiance manquoient à son projet. Il ne le produisit d'abord, que sous la forme d'un établissement particulier; mais par l'impétuosité de la nation, par un des plus prodigieux écarts de la vivacité françoise, il changea, presque en un instant, toute la face de la monarchie. Un vent impétueux, variant à chaque moment, & soufflant au gré d'un seul homme, emporta les fortunes les plus solides. Une foule de gens

avides , comme autant d'oiseaux de proie , accoururent de toutes les contrées de l'Europe ; & la bassesse , la servitude , armées d'une frauduleuse industrie , triomphèrent insolemment sur les débris de la modeste opulence. Law avoit peut-être construit un édifice utile , & ne lui avoit donné que l'élévation qu'il pouvoit comporter ; mais on voulut le charger d'un étage de plus ; le bâtiment s'écroula & l'enlevelit sous ses ruines. Cet homme qui avoit tenu dans ses mains tous les trésors d'un grand royaume , se vit réduit à subsister , chez une autre nation , des secours de quelques amis.

La Banque d'Amsterdam est regardée comme la plus riche de l'Europe , & peut-être de l'univers. On n'y parle que par tonnes d'or. Le fonds est pour l'ordinaire de trois mille tonnes , & la tonne , de cent mille florins ; ce qui fait plus de six cens quarante millions , auxquels on ne touche que dans les plus pressans besoins de la République. Aussi l'argent est il plus abondant ici , que dans aucune place de l'Europe ; parce qu'il n'y en a point , où les affaires de banque soient plus étendues. Les

SUITE DE LA HOLLANDE: 21.
négocians ont un change ouvert avec toutes les villes commerçantes du monde ; ce qui ne se trouve pas également dans les autres capitales. Ils font faire des ducats pour leur compte ; & cette monnoie , qui a cours dans toute l'Allemagne , où on la préfère à celle des princes de l'Empire , n'est en Hollande , qu'une marchandise. On ne paieroit pas une lettre de change avec ces especes ; & dix mille de ces ducats en caisse, n'acquitteroient pas une traite de mille florins. Elle seroit protestée , à moins qu'on ne voulût se prêter à cet arrangement , qui est toujours au préjudice de celui qui n'a que de cette monnoie.

Les Hollandois ont des Lombards qui portent aussi le nom de Banquiers. On les appelle ainsi , parce qu'autrefois ceux qui faisoient métier, en France, de prêter à intérêt , étoient , pour la plupart , ou Juifs ou Lombards. Ces prêts usuraires , sur gages & à tant par mois , après bien des disputes , ont été enfin approuvés par autorité publique dans plusieurs pays. Les Ecclésiastiques eux-mêmes y font valoir leur argent. Les Lombards de Hollande prêtent à un

22 SUITE DE LA HOLLANDE.

intérêt déterminé , sur des effets qui assurent leurs fonds. On en trouve dans toutes les villes de la République , qui sont d'une ressource toujours existante contre les événemens inopinés, Ils préviennent les faillites , fournissent des secours à l'industrie , & conservent le crédit des Négocians. Suivant les loix qui les établissent , ils doivent nuit & jour , tenir leurs bureaux ouverts , ignorer le nom de l'emprunteur , ne reconnoître d'autre propriétaire des effets engagés , que le porteur du billet qu'ils ont délivré en recevant le gage , & sur-tout garder un secret inviolable sur le nom de celui qui le retire.

Ce qu'on peut reprocher à cette sorte de banque , c'est de prendre des intérêts excessifs dans un pays , où le taux ordinaire est de deux & demi , ou , tout au plus , de trois pour cent ; de retenir neuf pour cent sur le produit de la vente des gages , & quatre pour cent pour les frais. Aucun effet n'est reçu , qu'il ne soit estimé ; & on ne le prend que pour un quart , ou même pour un cinquième de son estimation. Beaucoup de gens en murmurent , persuadés que la modicité de l'intérêt

est le signe le plus certain de l'état florissant d'une nation ; que de toutes les causes qui peuvent faire languir le commerce , la plus certaine est le haut prix de l'argent ; que l'intérêt est un impôt levé sur la paresse par l'industrie ; qu'il refroidit l'émulation , nuit à la concurrence , empêche la circulation , appauvrit l'État ; qu'à proportion que le règne de l'usure s'étend , elle appelle à sa suite la misère ; & l'une & l'autre se soutiennent mutuellement par leurs ravages.

Ainsi parlent ceux qui n'ont point d'argent à placer , ou qui cherchent à en emprunter pour le faire valoir. Ceux au contraire qui , par leur économie , augmentent leurs fonds pour s'assurer une vieillesse tranquille , en le prêtant avec un plus grand avantage , pensent que cette diminution d'intérêt peut être nuisible au commerce , par la raison qu'on aimera mieux conserver son argent , que de le risquer pour un profit trop modique ; & les marchands ne trouvant plus à emprunter , le négoce en souffrira nécessairement. Ceux qui placent leur argent, l'ont ordinairement gagné par leur travail & leur industrie ;

24 SUITE DE LA HOLLANDE:

& ils auroient peut-être vécu dans l'indolence & l'oïveté, s'ils n'eussent été soutenus par l'espérance de se procurer une situation douce & tranquille dans un tems, où l'on n'est plus en état de travailler. Si l'on ôte aux citoyens cette expectative flatteuse, ils resteront dans une espece d'inaction; parce qu'ils ne trouveront, dans le travail présent, qu'une très-petite ressource, pour l'avenir.

De l'Hôtel-de-Ville, je me rendis à la Bourse qui n'en est qu'à deux pas. C'est un bâtiment carré-long, construit de briques & de pierres de taille, autour duquel regne un péristyle composé de quarante-six piliers. Ils sont tous numérotés, pour distinguer les places des négocians qui ont chacun leur numero, & les faire connoître aux gens qui veulent traiter avec eux. Cet édifice, appuyé sur trois arches, sous lesquelles coule l'Amstel, contient, dans son enceinte, plus de six mille personnes de toutes les nations; & l'on y fait plus d'affaires, qu'en aucune autre place de l'Europe. Une cour occupe le milieu; & c'est dans les galeries qui l'entourent, que s'assemble tout ce monde

monde. Chaque Commerçant, ou quelqu'un de sa maison, se trouve tous les jours à son pilier, ou dans un endroit de la cour également étiqueté : le samedi, le concours est moins grand, vu l'absence des Juifs. Il ne faut pas qu'un Négociant manque, trois ou quatre jours de suite, à venir à la Bourse, ou à y envoyer un homme qui le représente ; il seroit soupçonné d'une faillite prochaine. Ce lieu est tellement fréquenté, que quoique très-vaste, on a de la peine à s'y retourner. On s'y tient depuis midi jusqu'à deux heures ; & comme on y traite de toutes sortes d'affaires, on y parle toutes sortes de langues.

Vous jugez bien que dans cette affluence prodigieuse, il se glisse toujours quelques escamoteurs qui subtilisent ces bons Hollandois. « Les tours » de mains n'y sont pas rares, me dit » un banquier ; mais on s'adresse principalement aux étrangers. Le filou, » pris en flagrant délit, est saisi sur le » champ ; on le traîne hors de la Bourse ; on le jette dans un canal ; & avec » des crocs de navire, on l'empêche de » remonter. Peu de tems après on le

» retire ; on l'étend sur le quai ; &
 » l'on seche ses habits à grands coups
 » de canne , pour le rejeter ensuite à
 » l'eau. On réitere ce jeu , jusqu'à ce
 » qu'il vienne un Commissaire qui ôte
 » le Coupable des mains du peuple ,
 » & le fait conduire en prison pour
 » vingt-quatre heures. S'il arrive que
 » le filou meure des coups qu'il a reçus ,
 » la mort n'est pas poursuivie , afin que
 » cet exemple intimide ceux qui vou-
 » droient marcher sur les mêmes tra-
 » ces ».

A la Bourse , comme dans les autres lieux fréquentés , il est une sorte de gens , Juifs pour la plupart , qui savent se faire un revenu plus légitime. Vous les voyez se promener avec deux tabatières , l'une de tabac rapé , l'autre de tabac d'Espagne. Les Négocians qui ont oublié leurs boîte , peut-être même à dessein ; crainte des filoux , s'adressent à eux. Ces honnêtes Juifs présentent poliment de l'un & de l'autre tabac ; & au bout du mois , on leur donne , par reconnoissance , un escalin , c'est-à-dire , douze ou quinze sous , & des étrennes au jour de l'an. Il en est à qui ce petit commerce rapporte une

centaine de louis de profit annuel.

Non loin de la Bourse & de l'Hôtel-de-Ville, est placée l'Eglise-Neuve, autrefois dédiée sous l'invocation de sainte Catherine. Elle est grande , haute , belle , mais non voûtée. Sa longueur passe trois cens pieds ; & sa largeur en a plus de deux cens. Il y a un double rang de bas-côtés , formés par cinquante-deux piliers ; & le chœur est entouré d'une grille de cuivre de trente pieds de haut. Il n'y a plus de stalles ; mais deux rangées de bancs , l'une supérieure, l'autre inférieure , pourroient y suppléer. On admire l'orgue de cette église , & spécialement une chaire parfaitement travaillée en sculpture gothique. Au fond du chœur , au lieu du maître-autel , est le superbe tombeau de l'amiral Ruyter. Il y est représenté de grandeur naturelle , le bâton de commandement à la main, & la tête appuyée sur un canon. Ce monument a environ trente pieds de haut sur treize de large. Il est de marbre ; & les figures en sont d'un bon travail.

Dans la même église , on doit aussi jeter les yeux sur le mausolée de l'Amiral Van Galen , mort en 1653 , d'une

blessure qu'il avoit reçue dans un combat naval , où il défit une flotte Angloise près du port de Livourne. On voulut l'engager à se retirer ; mais il répondit : « c'est mourir glorieusement, que de perdre la vie au milieu » d'une bataille gagnée pour sa patrie ». Son corps fut transporté à Amsterdam , où les Etats lui firent élever ce monument.

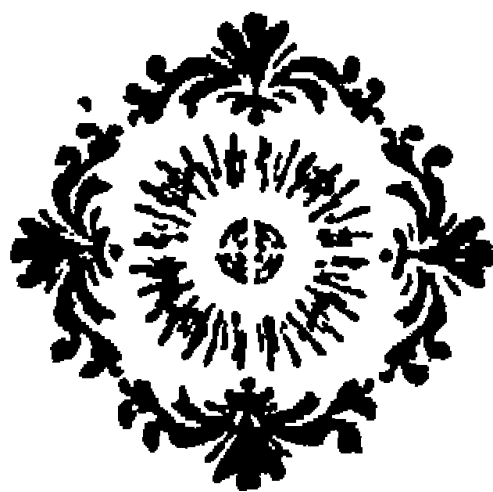
On assure que six mille trois cents trente-quatre troncs d'arbres ont servi de pilotis , seulement pour établir les fondemens d'une tour , que l'on projettoit de construire vis-à-vis de cette église. Quelle doit donc être la forêt , sur laquelle est établie cette immense cité ? Les murs de la tour ont été élevés en pierre de taille de la hauteur de trente pieds , & n'en ont pas plus de cent en quarré ; mais on n'a pas cru que le terrain fût capable de soutenir l'édifice , dont on avoit dessein de le charger ; & le clocher, qui devoit être très-haut , n'a point été achevé.

Un des grands défauts d'Amsterdam, c'est qu'elle manque de ce qui fait un des principaux ornemens d'une ville, de places publiques. Je n'en ai vu aucune

SUITE DE LA HOLLANDE. 29
qui mérite attention. Il y a d'ailleurs
de beaux hôpitaux , de belles tours , de
beaux ponts , de belles portes , &c.
Elle est environnée & coupée par de
larges canaux , bordés d'arbres , qui
laissent l'espace d'une rue & d'un trot-
toir jusqu'aux maisons. Mais il faut plu-
sieurs jours pour voir toutes les beautés
de cette capitale , & plus d'une lettre
pour les décrire.

Je suis, &c.

A Amsterdam, ce 6 avril 1756.



LETTRE CCXLIV.

SUITE DE LA HOLLANDE.

RAPPELLEZ-VOUS l'admiration du jeune Télémaque à l'aspect de l'ancienne Tyr ; & vous aurez une image de ce qui se voit à Amsterdam. « Cette grande ville semble nager au-dessus des » eaux, & être la reine de toute la » mer. Les marchands y abordent de » toutes les parties du monde ; & ses » habitans sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette » ville, on croit d'abord que ce n'est » point une ville qui appartienne à un » peuple particulier ; mais qu'elle est la » ville commune de tous les peuples, » & le centre de leur commerce. Dans » son port, on voit comme une forêt » de mâts de navires ; & ces navires » sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. » Tous les citoyens s'appliquent au » commerce ; & leurs richesses ne les

SUITE DE LA HOLLANDE: 31
» dégoûtent jamais du travail nécessaire
» pour les augmenter. Je ne pou-
» vois rassasier mes yeux du spectacle
» magnifique de cette ville , où tout
» étoit en mouvement. Je n'y voyois
» point , comme dans les villes de la
» Grece , des hommes oisifs & curieux
» qui vont chercher des nouvelles dans
» la place publique , ou regarder les
» étrangers qui arrivent sur le port. Les
» hommes sont occupés à décharger
» leurs vaisseaux , à transporter leurs
» marchandises ou à les vendre , à
» ranger leurs magasins , & à tenir
» un compte exact de ce qui leur
» est dû par les négocians des autres
» pays. Ils sont industrieux , pa-
» tiens , laborieux , propres , sobres &
» ménagers. Ils ont une exacte police ;
» ils sont parfaitement d'accord entre
» eux. Jamais peuple n'a été plus con-
» stant , plus sincère , plus fidele , plus
» sûr , plus commode à tous les étran-
» gers. Voilà ce qui leur donne l'em-
» pire de la mer , qui fait fleurir dans
» leur port un si utile commerce. Si la
» division & la jalousie se mettoient
» entre eux ; s'ils commençoient à s'a-
» mollir dans les délices & dans l'ois-

» veté ; si les premiers de la nation
 » méprisoient le travail & l'économie ;
 » s'ils manquoient de bonne foi envers
 » les étrangers ; s'ils altéroient tant soit
 » peu les regles d'un commerce libre ,
 » vous verriez bientôt tomber cette
 » puissance que vous admirez. . . . Ici on
 » traite avec honneur tous ceux qui réus-
 » sissent dans les arts & dans les sciences
 » utiles à la navigation. On considère
 » un bon géometre ; on comble de
 » biens un pilote qui surpasse les autres
 » dans sa fonction ; on ne méprise point
 » un bon charpentier ; au contraire , il
 » est bien payé & bien traité. Les bons
 » rameurs même ont des récompenses
 » sûres & proportionnées à leurs ser-
 » vices. On les nourrit bien ; on a soin
 » d'eux quand ils sont malades. En leur
 » absence, on a soin de leurs femmes &
 » de leurs enfans. S'ils périssent dans
 » un naufrage , on dédommage leur
 » famille. . . . Le pere est ravi d'élever
 » ses enfans dans un si bon métier ; &
 » dès sa plus tendre jeunesse, il se hâte
 » de lui enseigner à manier la rame , à
 » tendre les cordages , & à mépriser les
 » tempêtes ».

Je le répète , Madame , en lisant cette

peinture , on croit avoir sous les yeux
 le port d'Amsterdam , un des plus
 grands, des plus sûrs, des plus fréquen-
 tés de l'univers. Des vaisseaux de tou-
 tes les grandeurs, de toutes les nations
 y apportent l'abondance , & donnent
 une idée de l'étendue de son com-
 merce : productions de la nature , ou-
 vrages de l'art , marchandises de tout
 pays , drogues de toute espece , sin-
 gularités de physique & de chymie ,
 curiosités , bagatelles même , tout se
 trouve dans ses magasins. Situé sur un
 bras que le Zuyderzée jette dans les
 terres , ce port est séparé de la ville
 par des pieux plantés au fond de
 l'eau , & joints par des poutres placées
 horizontalement. D'espace en espace ,
 on a pratiqué des ouvertures qui lais-
 sent un passage libre aux bâtimens , &
 sont exactement fermées tous les soirs
 au son d'une cloche. Vers le milieu du
 port , un canal assez large entre dans
 la ville , & s'étend jusqu'à la Bourse.
 Il est couvert d'un grand nombre
 d'yachts & de quelques vaisseaux , &
 formé une espece de port particulier
 pour la commodité des habitans. Il en
 est un autre dans la partie orientale ,

qui appartient à la Compagnie des Indes. Un des grands inconvéniens , le seul même du port d'Amsterdam , est son peu de profondeur. Ne pouvant porter les grands vaisseaux , on est obligé de se servir de machines pour les conduire en pleine mer. Mais on y trouve cet avantage , qu'une flotte ennemie ne peut en approcher. Les bâtimens qui se font dans le lieu même , ne prennent leur lest & leurs agrêts qu'au Texel ; c'est-là du moins qu'on acheve de les charger. C'est un flux & reflux continuel ; de loin on voit une forêt de mâts & de navires , qui empêche de découvrir les plaines d'eau qui les portent. Peignez-vous le superbe effet de deux mille vaisseaux renfermés ou flottans dans un même espace ; figurez-vous une ville magnifique , bâtie au milieu des ondes , & vous serez encore au-dessous de la beauté que forme ce nombre de bâtimens , dont les mâts , les pavillons , les flammes offrent aux yeux un spectacle unique.

On prétend que cette ville a plus de navires elle seule , que le reste de l'univers ; & encore une fois , tout y rappelle l'idée de cette ancienne grandeur des Phéniciens , dont les Romains

& les Grecs nous ont laissé de si pompeuses descriptions. On croit de même, en y entrant, que c'est la capitale commune de toutes les nations ; parce que les marchands étrangers y abordent de toutes les parties du monde, & que les Hollandois sont eux-mêmes les plus grands négocians de toute la terre.

Au Nord-Est d'Amsterdam, est un grand enclos, qui appartient, partie à l'Amirauté, partie à la Compagnie des Indes, la plus célèbre, la plus florissante de toutes les sociétés de commerce. Ses vaisseaux ne le cedent ni en grandeur, ni en beauté, ni en nombre, à ceux de la République. On y voit des chantiers pour leur construction, des ateliers pour les ouvrages relatifs à la marine, une forge, une salle où l'on coud les voiles, une corderie de dix-huit cens pieds de longueur, & un magasin immense, où sont rassemblés des monceaux énormes de poivre, de canelle, de muscades, de cloux de girofle, &c. Il est percé d'une infinité de croisées, mais si petites, qu'elles déparent cette longue façade. On me fit voir le modele du premier navire Hollandois qui fit le voyage des grandes Indes.

Il a environ deux toises de long , & est équipé de tout ce qui forme un véritable bâtiment , suivant les proportions relatives à sa longueur.

L'Amirauté est un long édifice qui semble sortir du sein des eaux ; on n'y entre qu'avec des billets ; encore s'accordent-ils difficilement , sur-tout aux étrangers. Une grande cour quarrée occupe le milieu. Elle est environnée d'une galerie & d'un bâtiment à la moderne. Je fus surpris de ne voir sur le chantier, que deux vaisseaux de cinquante canons, & des magasins assez beaux , à la vérité , mais médiocrement fournis , & en général moins vivans que nos arsenaux de France. On me dit, pour raison, que la ville elle-même étoit un vaste magasin pour l'Etat ; & que , dans le cas d'un armement , mille particuliers se présenteroient pour faire des fournitures de toute espece , même de canons.

Les Colleges de l'Amirauté, dont il est difficile de développer l'origine en Hollande , subsistoient déjà au seizieme siecle. Le commerce fleurissant de plus en plus , on fut dans la nécessité d'augmenter les vaisseaux pour le protéger , & d'établir des impôts sur l'entrée & la

Sortie des marchandises, pour subvenir aux frais d'une immense navigation. La perception s'en fit d'abord par les villes commerçantes ; car la marine n'avoit alors ni loix ni regles certaines. On créa un Amiral, avec le pouvoir de se donner un Lieutenant, de nommer des Assesseurs, & de former un tribunal, qui connût de tous différends qui interviendroient sur les côtes, dans les ports, & en pleine mer.

Ce tribunal fut partagé en différens Colleges : le premier, dont le département s'étendoit sur la Meuse, résida à Rotterdam ; le second qui commandoit sur le Zuydersée, fut fixé à Amsterdam. Les trois autres, c'est-à-dire, ceux de Zélande, de la Nord-Hollande & de Frise, furent établis à Middelbourg, à Hoorn & à Harlington. Chaque College a son Amiral, son Vice-Amiral, ses Capitaines, ses Officiers, & ses Conseillers, nommés par les villes de son département. Leur juridiction embrasse tout ce qui concerne la navigation, la sûreté des ports & des navires. Ils doivent tenir sous la voile un certain nombre de vaisseaux de guerre pour escorter les marchands ;

38 SUITE DE LA HOLLANDÉ,
& ils sont chargés de tous les armemens
ordonnés par les Etats-Généraux.

Lorsque leurs Hautes-Puissances ont
résolu d'armer sur mer, le Conseil
d'Etat fait une pétition aux provinces;
& dès qu'elle est accordée, les Ami-
rautés en font le recouvrement, & sont
tenues de rapporter à la Chambre des
Comptes, un registre exact de la dé-
pense & de la recette. Elles prononcent
définitivement contre ceux qui fraudent
les droits; mais si le capital passe six cens
florins, on peut demander la révision
de leurs jugemens. On nomme alors
des Commissaires qui forment un bureau
particulier. L'Appellant doit consigner
deux cens florins, soit pour tenir lieu d'a-
mende, soit pour les vacations, frais de
voyages, &c. On lui accorde deux
mois pour instruire son affaire; & le
bureau doit prononcer dans les deux
suivans.

Il est recommandé aux villes & aux
provinces, lorsqu'elles nomment les Offi-
ciers de l'Amirauté, d'examiner si celui
qu'elles choisissent, n'a point de parent
dans le tribunal; & il lui est expressément
défendu à lui-même, de demander une
dispense sur cet article. On l'oblige de

jurer qu'il n'a rien donné pour obtenir sa place; qu'il observera fidèlement ses instructions, & les ordres des Etats-Généraux; qu'il n'achetera aucune marchandise des prises ou confiscations; ne prendra jamais d'intérêt dans les armemens, ne recevra point de présens, ne se mêlera d'aucune fourniture, d'aucun marché. Ses appointemens sont de mille florins, pour sa personne, de quatre cens pour son logement, & d'environ une pistole par jour, quand on l'oblige à quelque voyage.

La place de grand Amiral, ou d'Amiral général, est réunie, dans la maison de Nassau, avec celle de Stadhouder. Cet officier préside à tous les Colleges, & donne aux flottes les routes & les ordres qu'elles doivent suivre. Mais la plupart des expéditions navales se sont faites sous le commandement des Lieutenans-Amiraux, & Vice-Amiraux de la Meuse, du Zuydersée, de Nord-Hollande & de Zéelande. Le Lieutenant-Amiral Ruyter présidoit à tous les tribunaux. Les Etats-Généraux expédient la commission & l'instruction de celui qui doit commander;

& les Colleges délivrent les ordres à ceux qui escortent les vaisseaux-marchands. Leurs Hautes-Puissances ont quelquefois joint au Commandant, un Conseil tiré de leur Compagnie, qui remplit, sur la flotte, la même commission que celui des armées de terre.

L'esprit d'épargne & d'économie, naturel à la nation, se fait sentir dans la modicité des appointemens qu'elle donne à ses Officiers. L'Amiral n'a guere que huit à dix mille francs de notre monnoie ; le Vice - Amiral quatre à cinq ; & les autres Officiers à proportion. Ils s'en dédommagent sur l'approvisionnement des vaisseaux ; mais souvent on leur fait attendre le remboursement ; & on ne leur donne d'avance, que deux mois de nourriture. Le Capitaine doit charger la quantité de vivres qui lui est prescrite, sous peine, ou d'être cassé, ou de nourrir à ses frais l'équipage pendant un tems.

L'Amiral n'a d'autre avantage que ses appointemens, & sa part aux navires qui sont déclarés de bonne prise. Il assemble sur son bord le Conseil général, donne les ordres pour le combat,

SUITE DE LA HOLLANDE. 41.
regle les signaux ; & s'il est tué pendant l'action , son vaisseau ne quitte ni les marques , ni les couleurs qui le distinguent , de peur de jeter l'épouvante dans la flotte. Il a toujours avec lui le Fiscal & le Secrétaire ; ce dernier tient registre de tout ce qui se passe ; & le Fiscal poursuit les criminels à sa requête. Lorsque le procès est instruit , l'Amiral arbore le pavillon rouge pour assembler le Conseil général ; & l'Arrêt se forme à la pluralité des voix. Les simples délits sont punis par la confiscation des mois & la prison. Si le Criminel mérite la mort , on le pend aux vergues , on le passe par les armes , ou on le jette à la mer. Si la faute est moins grave , on condamne le Coupable à passer plusieurs fois sous la quille du bâtiment , à être précipité de la vergue dans la mer , fustigé par l'équipage , attaché au mât du navire , ou mis aux fers au pain & à l'eau. La peine de mort ne peut être prononcée que par le Conseil de la flotte , où se rendent tous les Officiers. Quant aux autres punitions , elles sont ordonnées par le Conseil du vaisseau , composé des Capitaines , Lieutenans, Enseignes & Ser-

42 SUITE DE LA HOLLANDE:

gens. On tient un registre exact de tout ce qui se fait dans ces sortes de procès ; & au retour, l'Amiral en rend compte à leurs Hautes-Puissances.

Le corps des ordonnances faites pour les Amirautés, descend dans le plus grand détail. Elles commencent par les prières publiques, auxquelles il est expressément enjoint d'assister soir & matin, sous peine de quatre sous d'amende pour la première fois, de huit pour la seconde, & pour la troisième, d'être mis dans les fers, au pain & à l'eau, pendant huit jours. Quiconque prononce un jurement, paie un escalin, & est fustigé. Tout Officier, soldat ou matelot qui s'enivre, est huit jours au pain & à l'eau ; & pour ne les y pas exposer, il leur est défendu de se régaler entr'eux, & d'avoir à bord des cartes ou des dez. Si quelqu'un provoque son camarade au combat, il est précipité de la vergue & fustigé. S'il lui a fait une blessure, on le fait passer trois fois sous la quille ; & si le blessé meurt, on le jette à la mer attaché sur le dos du cadavre. Un voleur est condamné à restituer le quadruple de son vol, & puni arbitraire.

SUITE DE LA HOLLANDE. 43.
ment, s'il récidive. Les soldats doivent
jurer obéissance & fidélité à leurs Hau-
tes-Puissances, aux Commandans, aux
Inspecteurs, & promettre de ne point
quitter leur compagnie sans congé. Ils
sont tenus de s'embarquer, au premier
coup de tambour, quatre jours après
leur engagement, d'employer toute
leur force, toute leur diligence pour
avitailler le vaisseau, d'éviter toute
mutinerie, d'en dénoncer les auteurs,
sous peine, les uns d'être précipités de
la vergue, les autres d'être amandés,
réduits au pain & à l'eau, & quelque-
fois punis de mort.

On décerne cette dernière peine con-
tre les Commandans, contre les Ami-
raux qui méprisent leurs ordres, ou
négligent de nuire à l'ennemi dans le
combat; contre les Capitaines qui s'é-
loignent, sans nécessité ou sans ordre,
du pavillon Amiral, refusent d'obéir
au signal, prennent la chasse sans leur
Commandant, & quittent leur rang,
sans y être forcés par quelque accident
qui les mette en danger. Lorsque la
garde est posée, il est défendu de par-
ler une langue étrangère, de faire des
signaux, de demeurer debout, d'aller

24 SUITE DE LA HOLLANDE:

à terre sans permission , d'y passer la nuit , de porter de la lumière dans le navire , de fumer ailleurs qu'aux endroits destinés à cet usage , de fournir des vivres à ceux qui sont en punition , de murmurer sur la distribution de la nourriture , de vendre ni tabac , ni eau-de-vie , de quitter sa chambre pour manger dans une autre , d'emporter ou de cacher des provisions , & sur-tout d'en prendre de force ; d'amener ou de laisser entrer aucune femme dans un vaisseau de guerre. L'amende , les fers , la faim , ou le fouet , sont le châtiment ordinaire de la plupart de ces fautes.

En Hollande, où chaque citoyen naît prince & soldat d'une République plus commerçante que guerrière , tout est calculé ; chaque goutte de sang versé pour le salut de la patrie est évaluée ; & dans le recueil de ces ordonnances , on trouve un tarif du prix des différentes especes de blessures. Ceux qui en reçoivent ou dans le combat , ou en faisant leur service , sont pansés aux dépens de la République. S'ils restent hors d'état de gagner leur vie , ils ont , à leur choix , une somme une fois payée , ou sept francs par semaine

SUITE DE LA HOLLANDE: 45
à dépenser. S'ils demeurent estropiés, on leur paie, pour la perte de deux yeux ou de deux bras, quinze cens florins; pour un œil, trois cens cinquante; pour le bras droit, quatre cens cinquante; pour le gauche, trois cens cinquante; pour les deux mains, douze cens; pour la droite, trois cens cinquante; pour la gauche, trois cens; pour les deux jambes, sept cens; pour une seule, trois cens cinquante; pour les deux pieds, quatre cens cinquante; pour un pied, deux cens; & pour les moindres blessures à proportion.

Les vaisseaux de guerre sont employés à ruiner les forces de l'ennemi, à se tenir en croisière pour la sûreté des bâtimens qui reviennent des Indes, pour assurer la pêche du hareng & de la baleine, pour réprimer les corsaires, & forcer ceux de Tunis & d'Alger à garder les conditions convenues pour le rachat de ceux qui sont pris sous le pavillon Hollandois. La rançon d'un Capitaine est d'environ trois mille florins; celle d'un chirurgien & d'un pilote, dix-huit cens; d'un matelot, sept cens; d'un charpentier, quatre cens. Leurs Hautes-Puissances ont soin de faire des

présens aux Républiques d'Afrique ; pour conserver la paix & pouvoir tenir toujours quelques vaisseaux de guerre dans la Méditerranée , pour la sûreté de ceux qui négocient aux échelles du Levant.

Autrefois , les fonds de la marine Hollandoise ne consistoient que dans les prises que les Armateurs faisoient sur l'ennemi. Tous les bâtimens étoient armés en guerre ; & la nation ne connoissoit que le métier de pirate ; mais depuis la découverte d'une nouvelle route pour les Indes , les gains immenses de ceux qui tenterent le commerce , ont métamorphosé les corsaires en négocians ; & les droits d'entrée & de sortie sont aujourd'hui le principal fonds des Amirautés. Ils sont peu considérables pour l'exportation des marchandises fabriquées dans le pays ; mais la rentrée en est exorbitante. La graisse de baleine & les harangs ne paient rien pour l'entrée ; & les marchandises des Indes sont franches pour la sortie. La Compagnie des Indes orientales s'est abonnée avec les Amirautés , auxquelles elle donne trois cens soixante-quatre mille florins tous les ans , c'est-à-dire , environ mille florins par jour. La

SUITE DE LA HOLLANDE: 47
moitié appartient au College d'Amsterdam ; le reste se partage entre les quatre autres. L'Amirauté lui remet en échange ses droits sur tout ce qu'elle porte à l'étranger. En tems de guerre , si les fonds ordinaires ne suffisent pas pour fournir à toutes les dépenses , les provinces y suppléent par des secours extraordinaires , réglés par le Conseil d'Etat. Amsterdam fait toujours la troisieme partie de tous les armemens. Son College est riche & puissant ; & ses revenus montent plus haut que ceux de tous les autres ensemble. Il a toujours , même pendant la paix , un bon nombre de vaisseaux sous voile , pour la sûreté du commerce.

Les Officiers qui dépendent de l'Amirauté sont le Fiscal , chargé de maintenir les privileges du corps , & de faire apporter les recettes particulières à la caisse générale ; le Secrétaire , qui garde les registres & delivre les expéditions ; le Commis , qui reçoit les déclarations des marchandises , les dénonciations , & donne la permission de charger ou décharger les bâtimens aux jours & aux heures prohibés ; le Maître des ventes , qui a l'inspection sur tous

48 SUITE DE LA HOLLANDE;

les effets confisqués, les tient dans des magasins, & préside à la vente qui s'en fait en public au plus offrant & dernier enchérisseur; le Maître des équipages, qui veille sur la fabrication & l'équipement des vaisseaux, vise les mémoires des ouvriers, revend les vieux bâtimens, &c.

La légèreté, la promptitude & la facilité des manœuvres de leurs navires, permet aux Hollandois d'avoir des équipages peu nombreux; & ces équipages, toujours excellens, se forment à peu de frais par l'abondance des matelots qui couvrent un pays où tout est mer ou rivage. En tems de paix, ils en fournissent à la marine de leurs voisins; & l'on prétend que dans la guerre présente, ils en ont au moins vingt-cinq mille à la solde de la Grande-Bretagne.

Un autre avantage de ce peuple est d'avoir maintenu, parmi les Marins, la plus grande sobriété. On donne du gruau tous les matins; & l'on distribue par tête, une livre de fromage & une demi-livre de beurre par semaine: le dimanche à dîner, une demi-livre de porc, de bœuf ou de mouton fumé, avec des pois à volonté;

volonté; les trois jours suivans, des pois & du stochfich; le jeudi une livre de bœuf ou trois quarterons de porc frais; le vendredi & samedi du stochfich & des pois. On distribue de la biere sans la mesurer, jusqu'au cap de Finisterre, passé lequel, on ne donne plus que de l'eau; & dans les mers occidentales, on ajoute au gruau un verre de vin.

Les officiers, ceux même qui montent les vaisseaux de guerre, se nourrissent de chair salée, & ne boivent que de la biere. Il est rare de les voir, comme les nôtres, faire des provisionnemens énormes de viandes fraîches, & de vins de tous les pays. La table d'un Capitaine François est servie, à peu de chose près, avec la même délicatesse, que celle des habitans des villes les plus riches. Vous sentez combien cette surcharge de provisions embarrasse un bâtiment; combien la quantité de bouches inutiles, qu'occasionne cette somptuosité, devient à charge lorsqu'il faut combattre, ou lutter contre la tempête; sans compter les fréquentes relâches, né-

cessaires pour renouveler les approvisionnemens.

Non contents d'avoir des équipages peu nombreux, de dépenser peu pour leur entretien, les Hollandois ont encore la plus grande attention d'éviter les frais de résidence, qui emportent une grande portion du bénéfice. Ils ne navigent jamais sur leur lest; d'où il arrive qu'une partie de la dépense de leurs armemens est toujours payée par ce qu'ils retirent du fret. Comme ils reçoivent les bois & les autres matériaux de la première main, ils construisent leurs vaisseaux à meilleur compte que nous, qui ne les avons que de la seconde. A la honte des nations du midi, elles se fournissent chez les Hollandois de presque tous les cordages dont elles ont besoin pour leur marine. C'est une erreur de croire que nos chanvres ne valent pas ceux du Nord. En supposant même que la France n'en produise pas suffisamment pour ses vaisseaux, ne pourroit-elle pas tirer aussi de la première main ces mêmes cordages, que les Hollandois, qui nous les revendent, vont acheter à Riga, à Konisberg, à Petersbourg ?

SUITE DE LA HOLLANDE. ¶

La marine ayant élevé la Hollande au plus haut point de sa gloire , c'est par elle que cette Puissance tâche de se maintenir ; & ceux qui excellent dans l'art de la navigation , quoique d'une naissance commune , manquent rarement d'arriver aux premiers honneurs. Ces récompenses , ces dignités excitent encore puissamment l'ardeur que les habitans ont naturellement pour cet exercice ; & l'on peut affurer qu'aucune nation n'a produit de plus habiles navigateurs. Leur réputation , qui a volé aux extrémités de l'univers , passera aux siècles à venir , & , avec leur gloire , éternisera celle de leur patrie. Placés sur un élément orageux , tantôt , comme de simples armateurs , on les voyoit combattre pour eux-mêmes , & s'abandonner plus hardiment à l'impétuosité de leur courage ; tantôt , comme Généraux des mers , ils ménageoient avec prudence la gloire & les forces de l'Etat. Les premiers ne faisoient que des coups de mains ; il leur falloit plus d'audace : les seconds concertoient des projets , formoient des plans ; il leur falloit plus de génie. Les uns & les autres , d'intelligence avec toute la

nature , distinguoient la direction des vents , en diminuoient à leur gré , ou en augmentoient l'impulsion ; & l'œil tantôt fixé sur les cieux , tantôt ouvert sur les eaux , ils mesuroient les distances , calculoient les profondeurs , se rendoient maîtres de l'agitation des vagues , & la faisoient servir à leur victoire.

Il étoit tard lorsque je quittai le port ; & je remis quelques autres visites au lendemain. Je commençai par la Synagogue Portugaise , édifice superbe , où des colonnes de chaque côté soutiennent les tribunes. Au milieu est une espece d'œuvre , où se place le Rabin accompagné de quelques Juifs. Au fond , en face d'eux , sont les tables de Moïse ; & au-dessus est écrit en hébreux : « Dieu te bénisse à ton entrée , & te » conserve à ta sortie ». Ces gens sont debout , le chapeau sur la tête , & un livre hébreu à la main. Ils crient moins , font moins de grimaces , moins de contorsions , que dans la synagogue allemande ; & il y regne aussi plus de décence , de richesse & de propreté. Les Allemands ont l'air gueux & sale : les Portugais sont plus étoffés , plus opulents & étalent les plus riches bijoux. C'est

pourtant chez les Allemands, que je vis exécuter un trio qui avoit attiré les jolies femmes du voisinage. La quantité de monde, & un grand nombre de lumières y causoient une chaleur, que nous supportâmes cependant jusqu'à la fin, en faveur de cette musique. Les uns chanterent assez long-tems ; d'autres y répondirent par quelques versets. Un autre monta ensuite auprès du Rabin, parla longuement, & à voix très-intelligible pour des oreilles hébraïques. Le discours fini, on prit un livre, sur lequel on écrivit le nom de celui qui avoit peroré & offert de l'argent à ceux qui pouvoient en avoir besoin. Cet usage, digne d'être admiré de toutes les religions, est fréquent parmi les Juifs d'Amsterdam, le jour de leur Sabat.

Au sortir de-là, nous traversâmes leur quartier qui est immense, & dont les maisons étoient toutes éclairées par des lampes. Leurs maîtres d'école ont des figures semblables aux Médecins des comédies de Molière, avec une barbe & des mines fort extraordinaires. Les autres ne sont distingués que par une petite barbe, qui

fait le tour du menton. Les Portugais sont rasés ; & l'on en compte plus de vingt mille. Ils ont , auprès de la synagogue , une maison d'éducation , où l'on élève tous les Juifs orphelins de la nation Espagnole ou Portugaise. Un maître , payé par la communauté , ne les perd point de vue , & les conduit au temple & dans les classes. On leur apprend leur religion & la langue hébraïque ; & l'éducation finie , ils s'adonnent , suivant leur goût , aux arts , aux sciences , ou au commerce.

Sans suivre exactement l'ordre de mes promenades , je place ici les premiers objets qui se présentent. J'allai d'abord à l'Ecole de Chirurgie , où se trouve un tableau de Rimbrant , dont le sujet , convenable au lieu où il est placé , est d'autant plus affreux , que la nature s'y montre dans la plus grande vérité. Ce sont des maîtres en chirurgie , qui dissertent sur la dissection du bras d'un cadavre nud , autour duquel ils sont assemblés. Ce morceau fait le plus grand mérite du cabinet , dans lequel cependant se trouvent encore beaucoup de choses curieuses , analogues à la chirurgie & à l'histoire naturelle. On

me fit voir , dans un bocal , plusieurs de ces vers fameux , qui donnerent , il y a quelques années , de si grandes frayeurs à la Hollande. Ils ont cinq à six pouces de longueur , & sont de la grosseur d'un ver de terre ordinaire. Leur corps , depuis la queue jusqu'à la tête , est garni de pointes rangées deux à deux , qui excèdent la peau d'une ligne & demie. On me montra , en même tems , un morceau de la digue , contre laquelle ils avoient travaillé. Il est tellement criblé dans tous les sens , & a tant perdu de sa substance , qu'il ne pese pas le quart de ce qu'il a dû peser dans son entier. On y reconnoît parfaitement le passage de ces insectes , & la juste appréhension que doit causer un animal si redoutable.

Le cabinet de tableaux , qui a le plus de réputation à Amsterdam , est celui de M. Brankam , le plus complet & le plus riche en peintres Flamands. Une sainte-famille , une bataille , le sac d'une ville , un saint Jérôme , des animaux , des ports de mer , des paysages , & , sur-tout , un tableau de fleurs de Van-Huysum , sont les morceaux qui ont le plus fixé mon at-

tention. Le cabinet de M. Neuville, moins nombreux que le précédent, ne lui cede pas pour le choix des maîtres & des tableaux. Celui de M. Pierre Iver offre de très beaux desseins, & un grand nombre d'estampes de Rembrandt. Une entr'autres représente un homme assis, qu'il me dit n'avoir acheté que quatre cens livres. Une autre, qu'on appelle la piece de cent florins, est Jésus-Christ amené devant Pilate, provenant d'une vente faite à la Haye.

Le magasin de porcelaine de M. Du-long me parut curieux par son arrangement & la multitude de pieces rares qui le composent. On y voit un vase de plus de deux pieds de haut, & de dix-huit pouces de diametre, avec des fleurs en relief, dont on me fit remarquer une singularité. Il est coulé en dedans très-visiblement; ce qui paroît par une fente qui va d'un bord à l'autre; tandis qu'il est parfaitement sain en dehors. On croit qu'il a été réparé au Japon même, avant que d'y mettre le vernis, dont on a couvert les joints à l'extérieur : on a laissé paroître, à dessein, la fêlure intérieure, pour en faire un morceau singulier. Je vis deux autres

vases blancs & bleux, sur lesquels Madame Dulong me dit une chose qui mérite d'être rapportée. Elle prétend qu'elle s'en sert à garder des fruits, poires ou pommes, & que ce qu'on y met au mois d'octobre, se conserve dans toute sa bonté jusqu'à la fin de mai.

Je crois vous avoir dit que la Hollande est un des endroits de l'Europe, où il se fait une plus grande consommation de porcelaine. Il est bien étonnant que l'industrie des habitans ait tardé si long-tems à se porter vers la fabrication de cette vaisselle, si universellement estimée & recherchée dans le pays. Le plus petit bourgeois attache beaucoup de vanité à en avoir un assortiment. Le paysan même n'est pas exempt de cette sorte de luxe, le plus flatteur pour les Hollandois. C'est de leur Compagnie des Indes, qu'ils tirent toute celle dont ils font usage; ils ont le bon esprit de mépriser nos manufactures d'Europe; mais ils songent à en établir une à Wesp, à peu de distance d'Amsterdam, & esperent d'entrer en concurrence avec les plus parfaites des autres pays. Ils prétendent même qu'elle leur sera supérieure pour le blanc & la

58 SUITE DE LA HOLLANDE:

rareté des imperfections. La pâte aura, de plus, l'avantage de soutenir le feu, sans éprouver la même altération que celle des autres manufactures ; ce qu'elle devra, sans doute, à l'habileté des ouvriers, & à la perfection de leurs fours.

La promenade & les cafés sont les plaisirs ordinaires d'Amsterdam. La comédie hollandoise, la seule qui se joue dans cette capitale, ne peut convenir qu'au goût de la nation. La salle est belle ; & les décorations en sont magnifiques. L'argent de la recette appartient tout entier aux pauvres. La ville entretient les Comédiens, à qui elle donne une certaine pension. Il y a, dans les environs, quelques troupes françoises, le rebut de celles qui courent nos provinces.

Le Jardin Botanique est, sans contredit, un des plus complets de l'Europe pour les productions étrangères. On y conserve même, dans de grands vases d'eau & de sable, des plantes de mer, de lacs & de rivières. Tout y est entretenu avec le plus grand soin, le plus grand ordre ; & l'on s'appërçoit à peine du changement des saisons. A la

vue de tant de productions différentes , je croyois retrouver tous les pays que j'avois parcourus ; & j'admirois avec quel art on avoit ainsi rapproché tous les climats. Le poivre de Sumatra , la canelle de Ceylan , le café d'Arabie , le girofle des Molucques , le palmier du Malabar , la muscade de Banda , le tabac de Virginie , la vanille du Mexique , l'herbe du Paraguai , le thé de la Chine , le sucre de l'Amérique , familiarisés , pour ainsi dire , avec nos fraisiers , nos cerisiers , nos framboisiers , se plaisent dans la même terre , fleurissent sous le même ciel. A côté de ce jardin , est une promenade publique , nommé le Plantage. C'est un grand terrain assez bas , au-delà du pont de l'Amstel , divisé en plusieurs allées.

Il y' avoit autrefois , à Amsterdam , plusieurs couvens d'hommes & de femmes , qui ont été changés , les uns en maisons de correction , les autres en hôpitaux. Les premières n'offrent rien de curieux ; on y retient les enfans rebelles , que les parens ne peuvent ramener à leur devoir. On y met aussi des malfaiteurs qui y restent plus ou

moins de tems , suivant la qualité de leurs crimes. On les oblige à scier ou à raper du bois de Brésil ; & si, malgré les châtimens, ils se refusent à ce travail, s'ils sont incorrigibles, on les enferme dans une cave qui se remplit d'eau peu à peu , & où ils seroient enfin noyés, s'ils ne vuidoient l'eau en pompant : il faut de nécessité ou qu'ils travaillent ou qu'ils périssent.

Parmi les hôpitaux, nul ne m'a paru mériter plus d'attention, que celui des vieillards. On en admire la beauté, la propreté & la commodité. Chaque personne y a son lit, souvent même sa chambre ; & l'ordre qui y regne ne le cede en rien à tout ce que vous connoissez de mieux en ce genre. Pour régir ces sortes de maisons en Hollande, le Magistrat choisit, parmi les bourgeois de chaque ville, les plus honnêtes gens de l'un & de l'autre sexe, qui sont obligés d'y passer quelques jours, pour connoître le train ordinaire de la maison. On les regarderoit comme peu affectionnés au bien général, s'ils cherchoient à s'exempter de cette espece de corvée. Il ne faudroit pas, sur-tout, que les hommes espérassent d'être jamais appelés

SUITE DE LA HOLLANDE. 61
lés à aucune charge publique. C'est par celle-ci, qu'ont commencé la plupart de ceux qui sont parvenus aux premiers emplois. Ils y ont donné des témoignages de leur capacité, de leur prudence, de leur probité, de leur bonne conduite. Si, pour quelque affaire imprévue, quelque partie de plaisir, quelque indisposition légère, ils manquent de se trouver aux assemblées, on les condamne à une amende, qui tourne toujours au profit de la maison.

Un ami de M. Van-Cleft me proposa de me mener aux guinguettes, & delà au Jardin du Juif Pinto. Il y avoit partout une affluence de monde, qui prouve l'immense population de cette ville. Chaque homme ayant sa bouteille, sa pipe & sa compagnie, buvoit & mangeoit, sans rien dire, sa bière, son beurre & son fromage. Tout se passe sans bruit, sans mouvement, jusqu'à la danse même, où le violon & les acteurs ont l'air de dormir de compagnie; bien différens de nos villageois Provençaux, qui, au son de l'instrument le plus gai, forment des pas si légers & si justes. Le maître d'une de ces guinguettes, pour

62 SUITE DE LA HOLLANDE.

s'attirer des chalands , a imaginé d'y former une ménagerie , qu'on me dit être mieux fournie que celle de Versailles.

J'admirai sur-tout les superbes dehors qui conduisent au célèbre jardin de M. Pinto. La multitude des points de vue, des percées agréables, la propreté même des murs de la ville, la beauté de l'eau qui environne chaque bastion, l'élégance de quelques moulins couverts d'un chaume aussi uni qu'une pièce de drap , tout contribue à rendre ce pays charmant ; & la maison de M. Pinto est une des plus belles du canton. On y voit un grand nombre de statues de marbre , un beau bassin ; & une cascade , en face du château , formée de rocaillies & de coquillages , représente une chasse du cerf par Diane & ses Nymphes. L'animal termine le haut de la cascade ; les chasseurs & les chiens grimpent le rocher , composé de cristallisations , de coquilles & de minéraux. Notre Juif nous conta que son pere avoit acheté , par hasard , ce fond de matériaux vingt-quatre mille livres , & s'en étoit servi pour faire exécuter ce riche morceau. Nous vîmes, de plus, une

SUITE DE LA HOLLANDE: 63
infinité de jets-d'eau, de berceaux superbes, de perspectives, de points de vue bien ménagés, & tout ce qui peut décorer un grand jardin. C'est le seul que le Roi de Prusse, lorsqu'il étoit incognito en Hollande, ait voulu voir. Mais ne s'étant donné que pour musicien, il n'eût pas, comme nous, les honneurs des eaux, dont M. Pinto voulut bien nous régaler.

Je suis, &c.

A Amsterdam, ce 8 avril 1756,



LETTRE CCXIV.

SUITE DE LA HOLLANDE.

DANS une ville qu'on peut regarder comme le centre du négoce , il est l'objet de la protection la plus éclairée, & des soins les plus actifs du gouvernement. La République qui voit en lui les causes de sa naissance, de son accroissement & de sa prospérité, donne à chaque branche les encouragemens nécessaires, soit pour accroître, soit pour maintenir dans sa splendeur, un état uniquement formé & élevé par le commerce. Celui de Hollande est tout entier d'économie ; & il n'est point de nation qu'il n'intéresse par quelque-une de ses branches. Il est naturel que le Négociant les parcoure toutes avec attention, pour s'attacher à celles qu'il croit pouvoir cultiver avec le plus d'avantage ; car cet empire n'a de fondement solide, que dans l'art, l'industrie & l'intelligence de ses habitans. Si on le considère avant que ces peuples

eussent réclamé contre le despotisme, on sera étonné du spectacle qu'il présente aujourd'hui, soit qu'on l'envisage comme puissance dans la balance politique de l'Europe, soit que l'on fasse attention à l'étendue de son négoce.

Des sept provinces qui composent cette République, la plus considérable; celle qui fut bientôt, & est encore le siège principal de son pouvoir & de ses richesses, n'étoit, au tems de la révolution, qu'un marais, dont les habitans ne subsistoient que par le produit d'une pêche médiocre, d'un commerce borné, & de leurs pâturages, presque toujours noyés par les eaux de la mer. L'indigence ne permettoit pas au génie d'y déployer toutes les ressources de l'art, pour les contenir par des digues, les resserrer dans des canaux, les élever même au-dessus du terrain par le moyen des écluses, & se donner enfin le double avantage du dessèchement des terres & de la navigation intérieure.

Pour élever ces peuples à ce degré de puissance que la politique n'auroit osé prévoir, il falloit en faire une nation commerçante & guerrière. Les princes d'Orange les formerent à la

guerre ; & la nécessité les rendit commerçans. Sous ces grands maîtres , ils devinrent redoutables ; & la pêche , qui reçut de la liberté de nouveaux accroissemens , fut la première branche de leur marine. Livrés d'abord au commerce de cabotage sans sortir des mers d'Europe , ils transportoient les marchandises du midi au nord , celles du nord au midi ; mais dès qu'ils eurent secoué le joug , & que les établissemens des Portugais , possédés alors par le Roi d'Espagne , leur offrirent des conquêtes légitimes , ils employèrent toutes les ressources de l'audace & du génie , pour naviguer dans des mers inconnues , prendre des forts , combattre , vaincre & former les deux premières Compagnies de commerce , qui ont attiré l'attention de l'Europe.

« Il est vrai , me disoit un Hollandois , que nous ne montrâmes pas , durant cette guerre , cette témérité brillante , cette intrépidité inébranlable , qui avoient signalé les entreprises des Portugais ; mais on nous vit une suite , une persévérance immuable dans nos desseins.

» Souvent battus , jamais découragés ,
 » nous revenions faire de nouvelles
 » tentatives avec de nouvelles forces
 » & des mesures plus sages. Nous ne
 » nous exposions jamais à une défaite
 » entière ; dès que nous avions quel-
 » ques vaisseaux maltraités , nous nous
 » retirions ; & comme nous ne per-
 » dions jamais de vue notre commerce ,
 » la flotte , en se réparant chez quel-
 » ques princes de l'Inde , y'achetoit
 » des marchandises , & retournoit
 » en Hollande chargée de nouveaux
 » fonds qu'on employoit à de nouvelles
 » entreprises ; si nous ne faisons pas
 » de grandes choses , nous n'en faisons
 » jamais d'inutiles ».

La Compagnie des Indes orientales ;
 qui répandit des trésors immenses dans
 la République , l'avoit déjà enrichie ,
 lorsque l'Angleterre & la France fai-
 soient des efforts pour l'imiter. Ces
 sociétés contribuèrent sur-tout à l'é-
 tablissement de la marine hollandoise ,
 & lui donnerent long-tems l'empire de
 la mer. Ce fut avec le même secours ,
 que ces peuples firent , pendant tant
 d'années , la guerre en Europe , atta-
 querent l'ennemi de leur liberté dans

les Indes, continuerent, avec les richesses même des Espagnols, à leur enlever leurs établissemens, & des retours de l'Amérique & de l'Asie, se formerent un empire dans le commerce, supérieur à celui dont avoient joui Venise, Bruges, Anvers, & les villes Anscatiques. Outre l'avantage d'assortir leurs cargaisons des marchandises des deux Indes, que ces villes ne pouvoient se donner, ils eurent encore celui de tirer du nord, plus que nulle autre nation, des matériaux propres à la construction des vaisseaux, & à l'entretien de la marine.

Par ce moyen, la Hollande devenue l'entrepôt général, & le magasin immense des denrées de l'univers, en fit elle-même le transport aux autres peuples, resserra leur négoce; & ses habitans furent à la fois les banquiers de l'Europe, & les législateurs du change. Aucune nation n'avoit encore montré tant d'art, tant d'industrie, tant d'économie dans la navigation & le commerce; &, ce qui est digne de remarque, cet art, cette industrie, cette économie s'y sont alliés avec le luxe

que les richesses y ont introduit.

La fondation de la Compagnie des Indes orientales, l'un des plus puissans empires de l'Asie, son élévation rapide & prodigieuse, fut, comme je l'ai dit ailleurs (1), l'ouvrage d'un petit nombre de négocians, qui surent réunir l'esprit de commerce à l'esprit de conquête. Cette Société, qui voit tant de Rois Asiatiques prosternés devant elle, est souveraine de plus de pays dans l'Orient, que la Hollande n'en possède en Europe. Sujette d'un côté; de l'autre elle jouit de tous les avantages de la royauté: c'est une république indépendante, renfermée dans une autre république, & dont l'histoire du monde n'offre point de modèle. Elle nomme ses Officiers de guerre, de justice, de finance, leve des armées de terre & de mer, règle le nombre des soldats, des impositions, la vente des marchandises, & la répartition des deniers. Elle a droit d'établir des colonies, de bâtir des villes,

(1) Voyez le tome IV du *Voyageur François*, page 91.

70 SUITE DE LA HOLLANDE.
de construire des forts , de faire agir
les troupes , d'entretenir les gens de
guerre , & de battre monnoie. Les
Directeurs se remplacent par élec-
tion. Ce sont eux qui décident des en-
vois & des retours des vaisseaux , du
moment des ventes , & de la politi-
que qu'on doit avoir avec les Souve-
rains de l'Asie ; mais c'est au nom de
la République , que se font les traités ;
& c'est à elle , que les Officiers prêtent
serment.

L'administration des affaires roule
en Europe sur soixante-sept Directeurs
qui , partagés en six Chambres , Sié-
gent en différentes villes. Ces Cham-
bres sont celles d'Amsterdam , de Mi-
delbourg , de Delft , de Rotterdam , de
Horn & d'Enkuyzen. La Chambre
d'Amsterdam est la première & la plus
considérable ; elle possède seule en-
viron sept douzièmes du fond total de
la Société , est composée de vingt-
quatre Directeurs , entretient un nom-
bre infini de Commis , & plus de
douze cens ouvriers dans ses chan-
tiers & ses magasins. Il suffit , dans les
moindres Chambres , d'avoir trois
milles florins de capital dans la Com-

SUITE DE LA HOLLANDE. 91
pagnie , pour être éligible ; mais il faut le double dans celles d'Amsterdam & de Midelbourg. Chaque Chambre a la direction entière des affaires qui la concernent. Lorsqu'il vaque un emploi de Directeur , elle nomme trois sujets à la pluralité des voix , parmi lesquels les Magistrats de la ville choisissent celui qui doit remplir la place vacante. Il faut qu'il soit au moins âgé de vingt-cinq ans , & n'ait point de parent plus proche qu'au quatrième degré , dans cette même chambre.

Le Tribunal suprême de la Compagnie est un Conseil de dix-sept Députés de toutes les Chambres , qui se tient ordinairement trois fois par an , à Amsterdam durant six années de suite , & pendant deux autres années à Midelbourg. La première de ces assemblées est pour régler la vente des épiceries , & les répartitions qui doivent être faites aux actionnaires ; la seconde pour délibérer sur les lettres arrivées des Indes & les réponses ; la troisième , pour statuer sur le nombre des vaisseaux qu'on doit envoyer dans les Gouvernemens & dans les Comptoirs. On y nomme le Gouverneur général qui ré

72. SUITE DE LA HOLLANDE.

Siècle à Batavia, le Conseil Supérieur de cette ville, & les principaux Officiers de la Compagnie. Ce Gouverneur, qui la représente dans les Indes, vit exactement comme un des plus grands Potentats de l'Asie. Dans le sein de la République, il est confondu parmi les autres sujets ; & sa souveraineté est tellement un domaine de l'Etat, que la Compagnie n'en jouit qu'à titre de privilège, qu'elle doit faire renouveler, pour être continuée dans sa possession. Elle paie pour subside, à chaque renouvellement de privilège, jusqu'à trois ou quatre millions, sans compter d'autres secours qu'elle fournit dans les besoins pressans de la nation. Ses Directeurs font examiner & approuver leurs comptes tous les trois ans par les Etats-Généraux ; & cette administration est une des branches les plus importantes du gouvernement général de la République.

Ces mêmes Directeurs partagent entr'eux les différentes fonctions de leur ministère : les uns ont l'inspection des magasins, sont chargés des achats pour les Indes, font la répartition des marchandises, & veillent à la conservation

tion de celles qui restent dans les magasins. Les autres ont soin des registres, des comptes, des mémoires, des journaux, dirigent la recette & la dépense, s'occupent du chargement & du débarquement des vaisseaux, des engagements des soldats, des matelots, des ouvriers, des munitions de guerre & de bouche, &c. Ceux de la Chambre d'Amsterdam ont trois mille florins d'appointemens; les autres n'en ont guere que douze cens ou deux mille. Ils ne peuvent rien vendre à la Compagnie, sans y être autorisés par une permission des Etats provinciaux, ou le consentement des Magistrats de la ville. Ils sont garans de leur Caissier; mais celui d'Amsterdam est tenu de déposer cinquante mille florins, dont la Compagnie lui paie l'intérêt. Toute personne domiciliée dans les Provinces Unies, ou pays de leur domination, peut prendre intérêt dans cette Société, mais sans passer la somme de cinquante mille florins par tête; & il ne faut pas moins d'une pareille mise, pour avoir droit de nommer un Agent qui soit reçu dans les magasins, &c.

74 SUITE DE LA HOLLANDE.
puisse se faire représenter les registres
& les comptes de la Chambre.

Les frais de la Compagnie sont énormes, & ses bénéfices immenses. L'esprit d'économie pourroit peut-être trouver des réductions & des retranchemens à faire dans les dépenses, & rendre plus utile, à la nation, une branche de commerce qui lui appartient. Autrefois, avec des fonds modiques, elle bâtissoit des villes, fondeoit des gouvernemens, construisoit des forts, des magasins, des comptoirs, des édifices publics, armoit des vaisseaux en guerre & en marchandises, combattoit & vainquoit les Espagnols, les Portugais dans les mers des Indes, soutenoit son négoce à main armée; & malgré tant d'établissmens; tant d'entreprises dispendieuses, le bénéfice étoit de trente pour cent, année commune, tandis qu'on n'estime aujourd'hui qu'à vingt-cinq pour cent, les répartitions d'un commerce paisible, qui n'exige plus que les frais modérés d'un simple entretien. La raison de cette différence ne peut se trouver que dans les dépenses de l'administration, énormément augmentées depuis cette

époque. Il est vrai que la concurrence des autres Compagnies de l'Europe a pu porter quelque préjudice à celle de Hollande ; mais le dommage se réduit , dans l'Inde , à peu de chose , puisqu'il ne peut regarder les branches les plus riches , telles que le girofle , la cannelle , la muscade , que les Hollandois exercent exclusivement. On estime à deux ou trois millions leurs envois annuels aux grandes Indes , & les retours à seize ou dix-sept ; ce qui ne peut se concilier avec une répartition si modique , qu'en supposant des abus infinis dans l'administration.

Un autre abus est la négligence de la Compagnie à mettre ses possessions de l'Asie en état de défense. Quoiqu'elle n'ignore pas tout ce qu'elle peut craindre de l'ambition des Anglois , elle laisse ses meilleures places sans chemins couverts , sans glacis , sans ouvrages extérieurs. Batavia même est à peine fortifiée ; & le Cap de Bonne-Espérance deviendrait bientôt la proie de la Grande-Bretagne , si elle vouloit en tenter la conquête : nul obstacle pour le débarquement ; nulle difficulté pour l'attaque. Elle seroit secondée par les habi-

sans même, que la tyrannie des Employés de la Société Hollandoise fatigue depuis long-tems. Ternate, la principale des Moluques, tomberoit bientôt sous la même Puissance; Amboine subiroit le même sort; & Banda, qui n'en est qu'à trente lieues, n'occupoit pas la bravoure des Anglois plus de vingt-quatre heures.

La Compagnie des Indes occidentales s'est formée, comme la précédente, de sociétés de marchands, & doit sa naissance aux mêmes circonstances. Il falloit qu'une partie de la Nation fût, en même tems, guerrière & commerçante, pour donner, à la République, des forts sur la côte d'Afrique, & de grandes possessions en Amérique, comme elle en possédoit dans les Grandes-Indes. Le fameux Pensionnaire Barneveldt, si connu par ses disgrâces, imagina d'accumuler les trésors de l'occident sur ceux de l'orient en faveur de ses compatriotes. Il assembla à la Haye les plus habiles négocians de toutes les villes de Hollande, & leur proposa de former une seconde Compagnie, sur le modèle de la première; mais la mort tragique de ce grand Républicain ne lui permit pas d'achever son ouvrage.

Les Etats - Généraux , animés du même zèle , publièrent un arrêté qui donnoit la permission de naviguer aux Indes occidentales , avec le privilège exclusif de trafiquer , pendant quatre ans , dans les pays que chacun auroit découverts. Quelques marchands s'étant ensuite associés , en obtinrent un pour la navigation & le commerce d'Afrique , depuis le tropique du Cancer , jusqu'au Cap de Bonne-Espérance , & en Amérique , depuis l'extrémité méridionale du banc de Terre-Neuve , jusqu'au détroit de Magellan & de le Maire. On les autorisoit à former des ligues & des alliances avec les naturels du pays , à faire la paix & la guerre , à bâtir des forts & des villes , à fonder des colonies , à lever , rassembler , & tenir sur pied des soldats , à armer des flottes , à administrer la justice civile & criminelle , à exercer la police , &c ; mais tout cela au nom & sous l'autorité de leurs Hautes-Puissances. Les fonds furent réglés à sept millions deux cens mille florins ; on fixa le droit de voix délibérative , pour lequel il falloit avoir au moins douze cens florins dans la caisse.

On créa cinq Chambres ; & l'on établit un Conseil de dix-neuf Directeurs, qu'on obligea de recevoir, dans leurs assemblées, un ou plusieurs Députés des Etats-Généraux. On ne peut pas être à la fois Directeur des deux Compagnies. Cette dernière a éprouvé des variations & des pertes, qui ne changent rien au fond de sa constitution. Elle conserve encore quelques places dans l'Amérique & dans l'Afrique, où elle entretient des Gouverneurs, des Commandans & des Directeurs ; & la régie est à peu près sur le même pied que dans les Indes orientales. La répartition des dividendes n'est pas réglée ; les Actionnaires attendent quelquefois deux ou trois ans ; & le produit ne monte guère qu'à deux & demi pour cent, année commune ; ce qui n'accrédite pas les actions.

La Compagnie des Indes occidentales fut, pendant quelques années, plus opulente que celle des grandes Indes, par les prises immenses qu'elle fit sur les Espagnols ; mais la perte du Brésil lui porta un coup funeste. Une autre cause de son décroissement est l'acte de navigation, qui défend

l'entrée des ports d'Angleterre , à tous vaisseaux étrangers , chargés d'autres denrées , que de celles du crû de leur nation. Il est clair qu'un pareil acte ne laisse presque aucun commerce aux Hollandois avec la Grande-Bretagne : leur état n'est , ni ne peut devenir une puissance territoriale , puisque ses terres produisent à peine de quoi nourrir le quart de ses habitans ; c'est une puissance maritime , qui s'est élevée par le commerce , & songe moins à faire valoir ses productions , qu'à tirer parti de celles des autres peuples. Dans ce dessein , les Hollandois ont travaillé à établir chez eux le premier marché de l'Europe , & se sont procuré par-là , outre le bénéfice d'acheter & de vendre sans cesse , celui de commission qui est immense , surtout à Amsterdam.

Cette liberté de négocier avec toutes les nations , leur rend plus intéressantes celles qui , par leurs productions naturelles , leur industrie , ou leur consommation , fournissent le plus de matière à ce commerce. Plus l'agriculture sera florissante en France , plus ils auront de denrées à transporter. Plus nous étendrons notre ma-

rine, plus ils nous vendront de matériaux pour l'entretenir.

J'ai parlé ailleurs de la Société de Surinam (1). Celle du Nord, ou de la Pêche de la Baleine, jouissoit d'un privilège exclusif sur les côtes de la Nouvelle-Zemble jusqu'au détroit de Davis, & sur celles de Spitzberg, de l'Isle des Ours & de Groënland. Cette Compagnie ne subsista que jusqu'en 1695; parce que les frais d'administration absorberent les bénéfices de ce commerce qui redevint libre; & les Hollandois le continuerent avec plus de succès. Il fut défendu à tous les habitans des Provinces-Unies, de frêter des navires à des étrangers, de leur vendre des chaloupes, des barrils, des voiles, des harpons & autres ustensiles propres à cette pêche, pour ne pas faciliter leur concurrence. Les bâtimens destinés à ce trafic sont de deux à trois cens tonneaux; & l'on n'y emploie guere que deux cens cinquante navires; car, outre que les risques de

(1) Voyez le tome XI du *Voyageur François*; page 335.

la mer sont très-grands , il y a des hasards infinis , qui rendent souvent cette pêche infructueuse pour un plus grand nombre de vaisseaux. Chaque navire a cinq ou six chaloupes , chaque chaloupe six à sept hommes. L'art a donné , depuis quelques tems , un petit encouragement à ce négoce , en employant le blanc de baleine à la bougie. Cette partie de l'animal , qui ne trouvoit qu'une très-médiocre consommation dans la pharmacie , est aujourd'hui plus recherchée.

Pendant la saison de cette pêche , il se fait d'assez grosses gageures à la Bourse d'Amsterdam , sur le nombre de baleines que la flotte rapportera. On donne aussi beaucoup de primes pour livrer des fanons & de l'huile , à un certain prix , pendant les mois d'octobre , novembre & décembre ; & ceux qui ont le bonheur d'en avoir à propos , font souvent de grands profits ; car ces deux sortes de marchandises sont devenues si nécessaires , & les succès de la pêche sont si incertains , qu'il y a quelquefois une augmentation de valeur de cinquante par cent.

La pêche du harang, regardée comme le berceau de la marine Hollandoise, est la première source de la richesse de son commerce. On l'appelle la grande pêche par excellence, l'école des matelots, la subsistance de la nation, la mine d'or de la République. Nés sur les eaux, les Hollandois labourent la mer, en tirent leur nourriture, & débitent annuellement trois cens mille tonnes de cette denrée, qui rapportent soixante millions de florins de bénéfice, non-seulement par la construction des bâtimens & le travail des ouvriers qu'on y emploie, la préparation des ustensiles, la consommation des vivres, des boissons, du sel ; mais encore par les travaux qui se font au retour de la pêche, les droits de magasinage, de commission, les cargaisons destinées pour l'étranger, & le fret. Ce sont là, sans doute, les grands motifs qui ont toujours attiré l'attention des Etats-Généraux, & les ont engagés à donner à cette sorte de négoce & d'industrie nationale, les encouragemens & la protection propres à la faire prospérer. Le poisson salé, pêché par les sujets de la République, ne paie aucun droit

SUITE DE LA HOLLANDE. 83
d'entrée dans les ports ; celui de sortie
est très-modique.

On distingue ici trois especes de harangs , à sel fin , à gros sel , & harangs vuides. Les premiers sont les meilleurs & les plus chers ; les seconds se vendent un quart de moins ; les troisiemes, qui se pêchent en novembre , sont prohibés , mais tolérés cependant comme nourriture du pauvre. On appelle harang braillé , un harang poudré de sel sans avoir été vuidé , pour le conserver seulement jusqu'à ce que le bateau pêcheur gagne le port , où il se vend comme du harang frais. On le sale une seconde fois ; & on le remet dans les mêmes barrils d'où on l'avoit tiré. Les pêcheurs Hollandois ne peuvent vendre , en mer , leur poisson aux étrangers ; ils sont obligés de l'apporter au port d'où ils sont partis ; & , suivant les loix du pays , ni eux , ni aucun des ouvriers employés à cette pêche , ne doivent quitter les Etats de la République , ni se louer à d'autres Puissances , ni même leur vendre des filets , des bateaux de pêche , ou autres ustensiles.

On a établi des Commissaires dans

84. SUITE DE LA HOLLANDE.

tous les ports , pour veiller à l'apprêt & à la salaison du harang. Aucun bateau pêcheur ne peut aller en mer, sans leur permission ; & les vaisseaux de guerre , destinés à protéger la pêche, ont aussi , sur ceux qui la font , une sorte d'inspection, tant que dure cet exercice. Le sel qu'on emploie pour la salaison , doit être de bonne qualité , en quantité suffisante , & le poisson encaqué dans des barrils sains , qui ne puissent ni le gâter , ni le corrompre.

Ces détails vous font juger de l'attention que donnent ces peuples à tout ce qui concerne ce genre de commerce. Ils regardent la mer comme le champ qui offre de plus riches moissons à leur industrie. Les mines les plus précieuses ne leur sont point à comparer, tant qu'ils s'occupent à donner , à leurs pêcheries , l'étendue immense dont elles sont susceptibles. La faculté que nous leur accordons d'introduire parmi nous les marchandises du Nord & de la Baltique , qui proviennent en grande partie de la vente de leur poisson , en est le plus puissant moyen. S'ils ne faisoient entrer dans nos ports que des denrées de leur cru , nos bateaux

SUITE DE LA HOLLANDE. 85
pêcheurs se multiplieroient ; & nos Armateurs , étendant leur commerce avec les Danois , les Suédois & les Russes , fourniroient à ces peuples nos poissons salés , & nous rapporteroient leurs productions.

Joignez à ce premier avantage , l'utilité que la France retireroit de cette augmentation de pêcheurs , qui sont , pour les armées navales , comme nos milices pour les forces de terre. Les bateaux destinés à la pêche peuvent être envisagés comme le berceau des peuples qui habitent les campagnes voisines de l'Océan ; les maîtres ou les patrons les élèvent à en connoître les agrès & les manœuvres ; & trois campagnes de chaque pêche suffisent pour l'instruction d'un novice. S'il s'embarque , en cette qualité , à l'âge de quinze ans , il est matelot-pêcheur formé , & a sa part à l'âge de dix huit ; delà le goût de l'élément & du métier. Ces hommes servent , à leur tour , sur les vaisseaux de guerre : on les fixe ordinairement ; pendant leur première campagne , aux basses manœuvres. Les pêcheurs sont , dans l'ordre des mariniers , ceux qui se multiplient davantage : leur résidence presque constante dans le lieu de

leur naissance , & la nature des pêches les portent à se marier. Ils ne sont point exposés au libertinage & à la débauche , comme les matelots de long cours ; aussi sont-ils forts & d'une santé robuste. On pourroit démontrer que cette espèce d'hommes est aussi recommandable , que celle des laboureurs : ceux-ci bornent leur travail à sillonner la terre , à en recueillir les productions & à les vendre. Ils restent oisifs pendant une partie de l'année , tandis que les pêcheurs s'occupent successivement & sans relâche sur terre & sur mer ; ils labourent & façonnent leurs terres en février , sement leur graine de chanvre en mars & avril , & passent les trois mois suivans à la poursuite du maquereau. Entre cette pêche & celle du harang , ces matelots , leurs femmes & leurs enfans recueillent leur chanvre , le tillent , le peignent & le filent pendant l'hiver pour en faire des filets. Ce travail leur donne une aisance inconnue à nos paysans , & les fait subsister , en même tems qu'il procure à l'État un revenu proportionné au succès de la pêche. Ces hommes précieux sont, tour à tour, laboureurs,

SUITE DE LA HOLLANDE. 87
pêcheurs, matelots, soldats, suivant
que le service de la patrie le demande.

Si la pêche du harang est le berceau
du navigateur, celle de la morue est
l'école où il forme son tempéramment
dans un exercice dur & pénible. Il s'ex-
pose à des coups de vent & de mer,
qui mettant sa vie en danger, le ren-
dent très - attentif aux manœuvres
qu'ordonnent le Capitaine. Echappé
du naufrage, elles restent imprimées
dans la mémoire du matelot qui leur
doit son salut; & c'est par ces dangers
fréquens, qu'il s'instruit, & devient
bientôt un excellent marin, plus esti-
mé, en général, & plus recherché, que
les matelots élevés dans les voyages
de long cours.

Je suis, &c.

A Amsterdam, ce 10 avril 1756.



L E T T R E C C X L V I .

S U I T E D E L A H O L L A N D E .

LES manufactures sont encore un objet assez étendu du commerce hollandois. La tolérance & un asyle assuré ont enrichi ce pays de l'industrie des autres nations. Son négoce , joint à l'intelligence & à l'économie la plus recherchée , a sçu donner à ces fabriques réfugiées , la réputation qui assure le plus grand débit. Leurs étoffes ont soutenu , pendant long-tems , la concurrence de celles de Lyon , qui , à la vérité , par la beauté , le goût & la variété des desseins , possèdent une supériorité décidée sur toutes les autres. Dans la suite , la cherté de la main d'œuvre , causée par l'abondance de l'argent , les impôts sur les maisons , le prix excessif des loyers & des denrées , ont presque entièrement détruit en Hollande ces mêmes manufactures. Il ne reste que quelques fabriques de petites soieries , particulièrement à

Harlem, où elles ont même beaucoup de peine à se soutenir.

Les draps fabriqués à Utrecht & à Leyde, ont conservé leur réputation. Les superfins sont aussi bons, aussi beaux, que ceux des manufactures étrangères; & les noirs d'Utrecht sont supérieurs. Les camelots de Leyde égalent ceux de Bruxelles; mais la cherté les a réduits à la seule consommation intérieure. Il y a dans les prix, huit à dix pour cent de différence; ce qui cause un désavantage considérable, qui leur est commun avec les fabriques d'Angleterre dans les mêmes genres.

Les toiles, dans les provinces de Groningue, de Frise & d'Overissel, se sont toujours également soutenues. Les manufactures de Flandres, d'Allemagne & de France n'ont rien pu faire de mieux, que de les approcher. Les toiles de Hollande se distinguent des autres, tant par le blanc, la finesse, le grain, la bonté & l'uni, que par l'aunage & la manière dont elles sont pliées. C'est à Harlem, la blancherie de l'Europe la plus renommée, qu'on leur donne le lustre & le beau blanc qu'on y admire.

On achete , en é cru , des toiles de Westphalie , de Juliers , de Flandres & du Brabant ; on les fait blanchir à Harlem ; & on les vend sous le nom de toile d'Hollande. On ne cherche point à leur donner une longueur artificielle , comme dans d'autres blancheries , en les tordant au tourniquet ; artifice lucratif , mais qui dégrade la marchandise , & en altere la bonté. On ne les tord qu'à la main ; & on emploie les cendres de la meilleure qualité.

Les fabriques de papier ont été dans l'état le plus florissant ; mais celles qui se sont élevées en France & en Allemagne , leur causent beaucoup de préjudice : cependant comme les belles toiles fines y sont plus rares que les toiles communes , c'est en Hollande principalement , qu'on fait du papier sans mélange. Nous l'imiterions aisément en prenant le même soin ; & je ne doute pas que nous ne fassions en France , quand nous voudrons , du papier qui ait les mêmes qualités que celui de Hollande. Ce dernier est infiniment précieux à la République , tant pour la consommation intérieure , que par ce qu'il fournit en même tems à l'exportation.

Mais la manufacture la plus importante , la plus étendue , la plus riche ; la plus nécessaire , c'est la construction des vaisseaux. Les chantiers de l'Amirauté & de la Compagnie des Indes ne sont pas comparables à ceux de ce fameux village de Sardam, que Pierre-le-Grand choisit , comme la première école de l'Europe , pour toute sorte de bâtimens de mer. On prétend que les constructeurs s'engageroient à livrer un vaisseau de guerre par jour , si on leur donnoit trois mois d'avance. La République paie à l'étranger tous les matériaux de cette immense construction ; mais le commerce en fait bientôt rentrer la valeur par le moyen du fret , qui est devenu la principale cause des richesses de la nation.

Amsterdam est peut-être la ville qui possède , au plus haut degré , l'art de tailler les diamans , soutenu par celui qu'ont eu ses négocians , de se réserver le trafic du diamant brut, & d'en établir chez eux la première main: soit qu'il leur arrive directement des Indes orientales ou du Brésil ; soit qu'ils le reçoivent de Londres, ou de Lisbonne. Si on l'achète ailleurs qu'en Hollande , on est tou-

42 SUITE DE LA HOLLANDE.

jours dans la nécessité de l'y envoyer pour la taille ; & c'est ainsi que l'art & le commerce se soutiennent & s'entretiennent mutuellement , sans craindre la désertion des ouvriers , qui , partout ailleurs , ne trouveroient point à s'occuper. Ce négoce rapporte à la main d'œuvre plus de six florins par karat.

La librairie fut aussi , pendant longtemps , très-florissante. On connoît encore de grandes fortunes , qui n'ont point eu d'autre source , que cette branche de trafic ; & les superbes éditions des Elzévir prouvent à quel point de perfection a été portée l'imprimerie hollandoise. Aussi n'y a-t-il peut-être point d'endroit dans l'univers , où il y ait autant de libraires & d'imprimeurs qu'à Amsterdam. Ils fournissent le monde entier de bons & de mauvais livres ; mais plusieurs désavantages tendent à diminuer ce négoce qui tombe chaque jour. La supériorité de notre librairie a infiniment restreint celle de Hollande , où le papier est plus cher qu'en France , & où l'on a moins d'occasions de se procurer de bons manuscrits. D'ailleurs ce pays n'est point , pour les livres , un lieu de consommation. Les libraires

SUITE DE LA HOLLANDE. 93
sont obligés de faire une partie de leur commerce par échange ; & il ne leur arrive presque jamais de se défaire d'une édition pour de l'argent comptant. Toute leur ressource est dans les foires de Francfort & de Leypsick , dont les livres font la principale richesse.

J'ai lu quelque part, qu'un François, Homme de Lettres , voyzgeant dans l'Empire, un Baron Allemand se piqua de lui montrer sa bibliotheque , l'une des mieux choisies & des plus nombreuses du pays. Croiriez-vous qu'elle étoit presque toute composée d'ouvrages écrits en notre langue, que notre Voyageur ne connoissoit pas même de nom ; il ne pouvoit revenir de sa surprise ; & le possesseur de tant de trésors le prenoit pour un ignorant. Ce François ne savoit pas que ces sortes de livres s'impriment en Hollande , & qu'on les envoie , par ballots , aux foires de Leypsick & de Francfort. Les libraires, aussi adroits que les nôtres , ne manquent pas de dire que ces ouvrages ont, parmi nous, le plus grand succès : & , sur leur parole , toute la nation Germanique s'empresse d'en faire l'acq

quisition. Ils impriment tout ce qui se présente, sans goût, sans choix, sans discernement ; & leur empressement à s'en procurer une vente plus prompte, fait que leurs éditions fourmillent de fautes dont ils se garantiroient , s'ils y mettoient plus de tems , ou qu'ils ne plainussent pas la dépense que demanderoit une révision faite par des gens intelligens & éclairés.

On trouve ici peu de bons écrivains : ce ne sont ni de ces hommes qui , après avoir écouté long-tems la nature, font retentir ses leçons au milieu de leurs concitoyens ; ni de ces législateurs attentifs sur les mouvemens d'un empire , & habiles à en prévoir, à en prévenir la chute ; ni de ces philosophes établis par le génie & par la vertu , pour en faire respecter les loix, pour opposer au torrent de la fausse morale des digues insurmontables, pour faire couler de toutes parts dans nos demeures, dans les places publiques, dans les cours des Princes, les sources du vrai, du beau, de l'honnête, pour en abreuver leur siècle & la postérité.

La Hollande présente tout le contraire : l'un, comme un histrion, monte sur

la scène pour divertir les spectateurs ; l'autre , comme un artisan mercenaire , s'empresse de multiplier ses écrits , pour multiplier son gain. Celui-ci , comme un Empyrique , distribue au peuple des poisons pour des remèdes ; celui-là , comme un brigand , se poste sur la route du génie , pour exterminer les passans. La plupart sont des Moines défroqués & apostats , qui , après avoir abandonné leurs vœux & leurs couvens , ne trouvant pas de quoi vivre , font des livres comme ils chantoient à l'église , en répétant les idées d'autrui ; souvent sans les entendre , & s'imaginent que pour copier ce qu'ont dit de grands hommes , ils sont eux-mêmes de grands écrivains. D'autres deviennent Auteurs par contagion ; la manie d'écrire se communique parmi eux comme le fanatisme , & produit à peu près les mêmes effets. Les libraires s'inquiètent peu du mérite de l'ouvrage ; pourvu qu'il soit nouveau , ils trouvent toujours à le débiter à leur manière. On l'annonce dans les gazettes sous un titre intéressant ; on en fait un éloge pompeux ; & s'il est si mauvais , qu'on ne puisse vendre qu'une partie de l'édition , on l'annonce l'année suivante sous un

§6 SUITE DE LA HOLLANDE:

autre titre ; on l'augmente de quelque préface ; & à l'aide de cette supercherie typographique , on se défait de tous les exemplaires d'un mauvais livre.

Voilà ce qui contribue à gâter l'esprit , non seulement des habitans de ce pays , mais encore de la plupart de ceux qui s'appliquent à la lecture. Ces boutiques de librairie sont des especes de laboratoires , où l'on compose des philtres pernicioeux , qui corrompent le goût , détruisent le bon sens , offusquent la raison , dérangent l'esprit humain , & empoisonnent la nourriture qu'il peut tirer d'un bon ouvrage. La seule crainte d'introduire une gêne qui , dans la suite , pourroit nuire à leur liberté , empêche les Hollandois d'arrêter le cours de ces sortes d'écrits , si contraires au progrès des sciences & des lettres.

Le commerce du Nord avoit passé des villes Anféatiques entre les mains des Hollandois , lorsque l'Angleterre , si éclairée sur les intérêts , publia son acte de navigation. Cet acte fameux est l'époque de la diminution de ce négoce doublement précieux à la République , tant parce qu'il en la source

ce d'où elle tire presque tous les matériaux nécessaires à l'entretien de sa marine, que parce que c'est avec les productions des Etats septentrionaux, qu'elle trafique chez les nations du midi. On comprend, par ce négoce, celui de la Russie, de la Norvege, de la Suede, & généralement de tous les ports de la mer Baltique; & l'on assure qu'il occupe mille à douze cens vaisseaux, dont plus de la moitié appartient aujourd'hui à l'Angleterre. Cette Puissance a établi des maisons de negocians en Russie, qui sont en plus grand nombre & plus riches, que celles des Hollandois. En parcourant les autres pays du nord, on trouvera partout le commerce des Provinces-Unies inférieur à celui de la Grande-Bretagne. Les Danois ont rendu le leur entièrement actif; ils navigent eux-mêmes directement; la Suede s'efforce de les imiter; à l'égard des villes Anseatiques, elles savent assortir leurs entrepôts pour la consommation de l'Allemagne, & ne passent par les mains des Hollandois, que pour l'article des épiceries. Le trafic de la Norvege est une autre branche très-importante

pour la République ; celui de Livonie se fait à Riga , à Revel , à Nerva , à Pernau , celui de la Pologne à Dantzick , celui de Holstein à Lubert , & à Stetin celui de la Poméranie.

Les marchandises qu'on envoie dans le Nord , sont de l'or , de l'argent , des étoffes de soie , des draps , des épiceries , du ris , du sucre , de l'indigo , des bois de teinture , de la clincaillerie , des modes , du verre , de la bijouterie , des toiles , de la laine , de l'huile , du vin , des fruits secs , du café , du fromage , du papier , de l'eau-de-vie ; & l'on en rapporte du chanvre , du goudron , des mâts , des pelletteries , des cuirs , du suif , de la colle de poisson , de la cire , du miel , des planches , des bœufs , des vaches , du fil d'archal , des chaudrons , du fer , de l'acier , des armes à feu , du plomb , du salpêtre , du duvet , & du bled de Pologne. Il n'y a presque aucun des ports de la mer Baltique , qui ne s'efforce aujourd'hui de se donner une navigation directe , qui tend à resserrer toujours , de plus en plus , le commerce du Nord pour la Hollande. Comme c'est en partie avec les denrées , & les marchan-

dites de France, que se fait ce négoce prodigieux, je pense qu'en nous chargeant nous-mêmes de cette importation, & vendant nos productions au même prix, nous gagnerions, au-dessus de nos rivaux, les dépenses du magasinage, le double fret, la commission, les frais de débarquement, & le bénéfice du change. Ajoutez à cela l'objet considérable des retours que nos navires rapporteroient en échange, partie pour notre usage, partie pour les exporter directement dans les pays méridionaux.

Les Hollandois sont presque seuls le commerce du Rhin, & sont regardés comme les uniques propriétaires de la navigation de ce fleuve, par lequel ils s'étendent jusqu'à Bâle. La Moselle, le Mein, & le Neckar qui s'y jettent, leur donnent une communication facile avec Coblentz, le pays de Treves, la Lorraine, Mayence, Francfort, Mannheim & la Souabe, qu'ils approvisionnent de toutes les productions du midi & du nord. La plupart de ces denrées sont d'une consommation immense dans toute cette étendue de pays. Elles entretiennent le

commerce de Francfort, qui n'est qu'un entrepôt subordonné à celui des Provinces-Unies; de façon que cette correspondance, qui s'étend fort loin dans l'Allemagne, n'est guere qu'un trafic de la seconde main; & la Hollande est la premiere. Les bois, les vins du Rhin & de la Moselle, le fer, le tabac de Souabe, du Palatinat, de Spirback sont les principaux articles du retour de ce négoce, qui est de plus de cent millions, année commune, & ne se fait presque que par commission. Celui de la Meuse n'a guere d'objet intéressant, au-delà d'une navigation intérieure, que le pays de Liège, qui fait une assez grande consommation de sucre, d'épiceries, de poisson, de cuir, & de productions des Indes. La Hollande en retire des armes, du charbon de terre, des ustensiles de fer, &c; elle approvisionne de laine, d'huile & de savon, les manufactures d'étoffes répandues, en grand nombre, dans les environs de Liège, d'Aix-la-Chapelle, & de Juliers. Cet article est d'un si grand produit, que le seul entrepôt de ces marchandises, qui se fait à Nimegue, pour y être expédiées par terre à leur

SUITE DE LA HOLLANDE: tot destination , y enrichit immensément les Commissionnaires.

Une des branches les plus intéressantes du trafic hollandois est celle des Pays - Bas Autrichiens. Un tems viendra, sans doute, que cette belle & riche contrée s'affranchira , du moins en partie , du tribut qu'elle paie à l'industrie de ses voisins. Ses ports , devenant ce qu'ils étoient autrefois, les manufactures , les plus anciennes de l'Europe, pourront recouvrer leur première splendeur , & ses peuples reparoître tout à la fois, cultivateurs, industriels, manufacturiers & négocians. Anciennement ils tiroient leur papier de la Hollande; aujourd'hui leurs fabriques leur en fournissent pour leur consommation. Celles des toiles peintes d'Anvers sont encore des établissemens utiles, qui ont ôté aux Provinces-Unies une partie considérable de leur commerce : les toiles blanches de coton sont actuellement les seules qu'elles vendent aux Flamands. Il est honteux , pour ces derniers , de ne pas tirer de leur propre pêche , le poisson frais qu'ils consomment , & d'être obligés de l'acheter des Hollandois : plus hon-

E. iiij



teux encore, de ne pas recevoir de nolis directement, l'huile, le sel, l'eau de-vie, la soie, le coton filé, les fruits de Provence & les productions du Levant. Une navigation plus active, de la part des ports d'Ostende & de Furne, les affranchiroit d'un tribut d'autant plus fort, que les Hollandois ne reçoivent d'eux, que du colzat, des toiles, des dentelles, des pierres & des briques. Ostende, plutôt que Rotterdam, deviendrait le dépôt des laines d'Espagne qui se fabriquent à Limbourg, à Juliers, à Aix-la-Capelle; & les Négocians des Pays-Bas ne seroient plus obligés de fréter, pour leur compte, des vaisseaux Hollandois, qui diminuent infiniment leur bénéfice.

Le commerce de la Hollande avec l'Angleterre, si considérable avant l'époque fameuse de l'acte de navigation, ne consiste plus aujourd'hui qu'en tabac, en étain, en étoffes de laine, en grains, en bijouterie, en bœuf & poisson salé, en cuir, en charbon de terre, que les Provinces-Unies tirent des îles Britanniques. Ce trafic est presque entièrement à l'avantage de la Grande-Bretagne; & si vous en excep-

tez ce qui se consomme par les sujets de la République, le reste de ces marchandises, employé à la réexportation, ne donne peut-être pas un million de bénéfice. Les droits ou les prohibitions absolues, à l'égard des fabriques étrangères, ne permettent presque plus aux Hollandois de rien envoyer en Angleterre, excepté quelques toiles ; encore cet article est-il extrêmement borné, par les soins que l'on y donne à la culture du lin, sur-tout en Irlande. Les envois de la Hollande sont donc réduits uniquement aux épiceries ; & les Anglois gagnent encore seuls le fret & la commission de ce qu'ils fournissent.

Il se fait, entre la France & les Provinces-Unies, un trafic immense, respectivement utile, & qu'aucune des deux nations ne sauroit gêner sans nuire à l'autre, & sans se nuire à elle-même. On peut le diviser en commerce de terre & de mer. Le premier a pour objet les manufactures, la clincaillerie & les modes, que les Hollandois tirent de France par les Pays-Bas. Le second se fait dans tous les ports du royaume, & n'est point borné à nos seules productions ; il embrasse

encore celles de nos Colonies, & plusieurs articles que notre Compagnie des Indes reçoit de ses établissemens, ou que le Levant nous fournit par la voie de Marseille. La moitié de ces envois passe de la France à Amsterdam ou à Rotterdam, soit pour le compte des habitans du pays, soit pour y être vendus au profit de nos propres Négocians. Cette importation immense se fait en entier par les vaisseaux de la République, qui nous fournissent des bois de charpente, des mâts, des planches, des cordages, & de toutes les marchandises du nord, nécessaires à la marine. Notre pêche du harang est trop foible, pour opposer aux Hollandois, à cet égard, de la concurrence chez l'étranger; mais elle est assez étendue, pour leur nuire dans la consommation intérieure du royaume.

Ces peuples portent en Espagne des toiles de toute espece & de tout prix; mais elles ne sont pas fabriquées chez eux; ils les tirent du Brabant, de la Flandre, de la Picardie, de la Normandie, de la Bretagne, de la Westphalie, de la Silésie; & les Espagnols les paient plus cher, que s'il les achetoient de la pre-

SUITE DE LA HOLLANDE. 105
niere main. Les toiles des Indes pour-
roient aussi leur être vendues à meil-
leur compte, par ceux de nos négocians
qui font le commerce de la Chine, que
par les Hollandois, qui sont obligés de
faire supporter aux marchandises étran-
geres les frais énormes de leur admi-
nistration. Ces derniers fournissent en-
core à l'Espagne des épiceries, des
poissons secs, des cartes à jouer, de
la cire, pour lesquels ils tirent, de
Saint-Sébastien, des laines, des chatai-
gnes, & jusqu'à des noisettes; de Bil-
bao, du fer, du safran, des oranges;
de Séville, de l'huile, des olives, du
marroquin; de Malaga, d'Alicante, de
Valence, de Barcelone, des vins, des
raisins secs, des figues, des amandes,
de l'anis, de la soude, des foies, du
savon, de l'eau-de-vie, du sel; de Ca-
dix, de l'indigo, du bois de Campê-
che, de la cochenille, du cacao, du
tabac, du quinquina, & des piastras,
dont ils ne peuvent se passer pour leurs
paiemens aux Indes orientales & au
Levant. Ils prennent, en Portugal, de
l'or, des diamans bruts, de l'ambregtis,
&c; mais cette branche est réduite à
peu de chose, depuis que les Anglois.

E. v.

se sont rendus les maîtres de presque tout le commerce de ce royaume.

L'Italie est un débouché considérable des marchandises que la Hollande tire des Indes, de l'Amérique & de la pêche; & les retours conviennent principalement à son négoce avec l'Allemagne & les Etats septentrionaux. Gènes, Livourne, Venise, Naples & Messine sont presque les seuls entrepôts de ce que l'Italie fournit aux étrangers & ceux-ci à l'Italie. Les Hollandois portent, dans toutes ces villes, les productions des Indes & du Nord, & tous les fruits de l'industrie de l'Europe. On leur donne en échange des étoffes de soie, des huiles, des pâtes, du marbre, & toutes sortes de marchandises du Levant.

Les Etats-Généraux ont érigé une Chambre de direction à Amsterdam, pour tout ce qui concerne le commerce de la Méditerranée. Cette Chambre nomme les Consuls qui résident en Turquie; & la République entretient un Ambassadeur à la Porte, pour protéger ce commerce. On leur envoie des présens pour les Ministres du Grand-Seigneur; & pour

fournir à ces frais , l'Etat accorde aux Directeurs divers droits sur les vaisseaux qui partent ou qui reviennent , & deux pour cent sur les retours de Smirne & d'Alep. Pour assurer la navigation , & être en état de se défendre contre les Corsaires barbaresques , les bâtimens qui entrent dans cette mer , doivent être deux de conserve , montés au moins de vingt quatre pieces de canon , & de cinquante hommes d'équipage , sous peine de mille florins d'amende , & de perdre le fret du navire. Ceux qui reviennent du golphe de Venise , sont obligés , sous la même peine , de toucher à Zante , & n'en peuvent partir qu'en compagnie de trois ou quatre vaisseaux armés en guerre. De-là ils doivent se rendre à Livourne , & attendre qu'il y en ait un plus grand nombre , pour faire voile ensuite de conserve dans leur retour en Hollande.

Smirne étant l'Echelle principale du commerce du Levant , & l'entrepôt d'une grande partie de celui de la Perse avec l'Europe , les Hollandois y portent des draps , du fer , du sucre & de l'argent , & en tirent des soies , des

toiles de coton, du poil de chèvre & de chameau, de la rhubarbe, des marroquins, du café, du mastic de Chio, de l'opium, des tapis, &c. Livourne & Marseille sont aussi des entrepôts où l'on envoie les mêmes marchandises, mais sur-tout quantité de draps assortis de différentes couleurs. On porte ces mêmes assortimens à Alep, à Constantinople, au Caire; & les bénéfices que donne ce négoce, consistent principalement dans les retours, sur tout pour les nations qui ne peuvent y envoyer des draps de leurs fabriques. Cette partie, la plus précieuse du trafic du Levant; est presque entièrement perdue pour les Hollandois, à cause du haut prix que la main d'œuvre donne à leurs manufactures. C'est au bon marché de ses draps, & à la sagesse de ses réglemens, que la France doit sa prospérité dans cette branche de négoce. Autrefois ni la Hollande, ni même l'Angleterre ne pouvoient approcher des États du Grand-Seigneur, que sous notre bannière; mais aujourd'hui ils y trafiquent par eux-mêmes; & l'on peut dire qu'à mesure que leur commerce s'est accru, le nôtre y a souffert un af-

SUITE DE LA HOLLANDE. 109
foiblissement considérable, des pertes
& des banqueroutes.

Mais pour interrompre cette matière un peu sérieuse, & que je reprendrai dans la lettre suivante, je finirai celle-ci par vous parler du fameux village de Sardam, où Pierre-le-Grand, déguisé en charpentier, apprit à construire des vaisseaux. Il est situé au-delà de l'Ye, à deux lieues d'Amsterdam, près de l'embouchure de la rivière de Saen, s'étend le long de ses bords, & se joint à un ou deux autres villages, qui pourroient passer pour la continuation du premier; le tout ensemble m'a paru avoir une lieue & demie de longueur. Je pris une barque à voiles pour m'y rendre d'Amsterdam; & comme le vent étoit favorable, je ne mis qu'une heure à faire ce trajet.

Deux choses me frappèrent également en arrivant : l'une est cette multitude innombrable de moulins à vent dans un pays où il n'y a que de l'eau, & l'autre l'extrême propreté des habitans. Ces moulins, dont le nombre monte à plus d'onze cens, servent à différens usages, comme à moudre du

bled , à scier des planches , à broyer du bois des Indes , de la moutarde , du millet , de la navette , à faire du papier , à pulvériser du tabac , &c. Quoiqu'ils different beaucoup des nôtres , l'effet cependant en est le même. Une poutre de quarante pieds de long , sur seize à dix-huit pouces de grosseur , se trouve sciée en huit planches dans moins de deux ou trois heures , suivant la force du vent.

Mais ce qui differe encore plus de nos moulins , c'est l'extrême propreté de ceux de ce pays , qui ne peut être comparée qu'à celle des maisons & des barques. Les moulins à huile même sont frottés & cirés , & n'ont pas la moindre odeur. C'est principalement ici , qu'on porte les étrangers à bras , pour ne pas salir les appartemens , ni même l'escalier. Chaque maison a deux portes : l'une reste toujours fermée ; ou ne s'ouvre que pour les enterremens , les baptêmes & les mariages. Les petits carreaux de saïance , qui tapissent l'auberge où je logcois , plaisent à la vue ; & les perches , les anguilles cuites à l'eau , qu'on y mange , char-

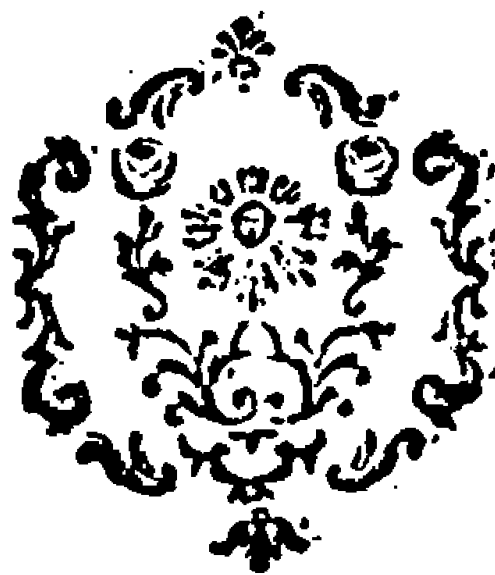
ment le goût. C'est ce qui s'appelle du Water-Fisch. Je vis des boutiques aussi bien fournies que celles d'Amsterdam : tout y ressent la richesse & l'aisance. Un trait singulier de propreté est de colorier les troncs des arbres , pour qu'ils symétrisent davantage avec les autres ornemens des jardins. Tout ce pays offre des vues d'eau , de petits ponts , des maisons , de bois à la vérité , mais toutes de structure & de couleurs différentes , formant un aspect fort agréable. Les femmes sur-tout m'ont paru charmantes ; leur habillement contribue à les parer ; des ornemens d'or massif couvrent la tête de ces jolies paysannes ; à l'égard de la propreté , on leur reproche de n'avoir pas de leur personne , le même soin que de leurs meubles.

On me fit entrer dans un temple qu'on appelle l'église du Taureau , dont l'origine est représentée sur un tableau au fond du chœur. Un taureau furieux saisit une femme grosse , la jette en l'air ; & dans cet instant la femme accouche , & retombe avec son enfant. Ce dernier-ci vécut un mois ; la mere mou-

112. SUITE DE LA HOLLANDE
fut au bout de trente-six heures. Le
temple & le tableau conservent la mé-
moire de ce fait singulier.

Je suis, &c.

A Amsterdam, ce 12^e avril 1756.



LETTRE CCXLVII.

SUITE DE LA HOLLANDE.

LE fret, la commission & les assurances sont trois autres sources de richesses pour la République. Par le moyen de leur entrepôt général, les Hollandois sont toujours assurés du double fret de l'aller & du retour. On ne voit point, comme chez les autres nations, leurs vaisseaux naviguer sur leur lest. Ils ne font presque point de frais de relâche pour attendre un chargement; & chez eux, ils sont expédiés promptement & sans dépense. Leur construction, & la légèreté de leurs manœuvres exigent moins d'équipages; & tout ce qui sert à la navigation est exempt de droits. On construit dans tous les ports des Provinces Unies, des bâtimens de toute grandeur; & cette construction ne peut être qu'immense, pour soutenir une navigation si étendue. Il seroit difficile de se représenter la multitude infinie d'ouvriers

sans cesse occupés sur les chantiers ; & dans les différentes manufactures qui donnent , à une partie des matériaux , les préparations nécessaires pour être employés ; la quantité de négocians & de travailleurs que demande ce commerce ; le nombre des hommes qu'occupe l'armement & le désarmement , le chargement & le déchargement des vaisseaux. Ajoutez-y les travaux en magasin , les commissions , & les bénéfices des propriétaires sur le loyer de leurs navires, & vous aurez une idée du profit immense du fret pour la République. Il est d'autant plus avantageux, qu'il est toujours certain, qu'il est privilégié sur les marchandises , qu'il est payé par les étrangers, se divise en un nombre infini de mains , & fait subsister un peuple nombreux.

Il ne faut pas croire que la navigation hollandoise soit toute entière pour le compte de la nation , & que son négoce consiste uniquement à acheter les productions d'un pays , pour les transporter dans un autre. Il est vrai que c'est ainsi qu'elle forma d'abord son entrepôt général ; mais cet entrepôt

une fois établi , la Hollande fut bientôt regardée comme le premier marché de l'Europe. Ce commerce fit naître une autre branche infiniment précieuse, en ce qu'elle produit également des moyens de subsistance au peuple , & donne une grande étendue au bénéfice du fret : je parle de la commission, par laquelle une partie des marchandises est apportée en Hollande pour le compte des étrangers , & transportée de même sur les vaisseaux de la nation. Ce trafic , qui occupe des fonds considérables , produit un bénéfice certain , & ne court aucun risque , sur-tout depuis la création de plusieurs Chambres d'Assurances , qui forment , comme je l'ai dit , une nouvelle source de richesses pour l'Etat.

L'assureur se charge des pertes & des dommages qui peuvent arriver sur mer à un vaisseau ou à sa cargaison, pendant son voyage, soit par tempête, naufrage, échouement , piraterie, changement de route , jet en mer ; soit par le feu , le pillage , déclarations de guerre , hostilités , représailles , & généralement toutes sortes d'infortunes , moyennant une

prime proportionnée aux dangers. Ce contrat est le sujet ordinaire d'une infinité de contestations, sur-tout lorsqu'on s'écarte des regles de la bonne foi ; & même avec une bonne foi respective, il s'élève souvent des questions très-déliçates, très-difficiles à résoudre, & cependant très-intéressantes pour le commerce. Les Assureurs sont protégés en justice comme les orphelins ; parce qu'ils n'ont aucun moyen de tromper, & que les Assurés en ont mille de surprendre leur confiance, soit en faisant assurer des navires & des cargaisons ou supposés, ou dont la perte est projetée, concertée & préparée ; soit en insérant, dans le contrat, des valeurs déjà perdues ; soit en exagérant les pertes & grossissant le dommage. La mauvaise foi n'est jamais présumée de la part des Assureurs.

On m'a parlé d'une Société de Fraudeurs, que le gouvernement néglige de réprimer. On prétend qu'ils ont formé une espece de caisse d'assurance dans le sein même de la capitale ; & que, lorsqu'un de ses membres s'est laissé surprendre, la caisse rembourse au délinquant la somme dont la loi punit sa

contravention. Sous cette singulière & criminelle protection , le fraudeur conserve paisiblement son état & son innocence. Jugez delà , avec quelle sécurité , & jusqu'à quel point la fraude se commet ; s'étend & se perpétue. Le Prince d'Orange , dernier Stadhouder , frappé de l'énormité de cet abus , espéra de le faire cesser , en liant les négocians à leurs devoirs naturels par la religion du serment ; mais l'intérêt a fait ajouter un second crime au premier ; & les coupables sont en même tems fraudeurs & parjures.

Ce pays étant , comme je l'ai dit , le premier marché de l'Europe , & en même tems une espece de caisse générale des négocians de toutes les nations , il n'est point d'endroit , où il y ait une circulation aussi immense de lettres de change & de papiers de commerce qu'à Amsterdam. La plus plus grande partie de celles que la Hollande tire ou accepte , ont pour valeur les marchandises & les denrées des quatre parties du monde. L'Usance de l'Italie , de l'Espagne , du Portugal , sur cette capitale , est de deux mois de date ; l'Usance de Dantzick , de Königsberg , de Riga , n'est que

d'un mois ; & celle de Vienne , d'Augsbourg , de Nuremberg , de Cologne de Leypfick , de quinze jours.

La Hollande , & sur-tout Amsterdam , offre un grand nombre de Négocians doués de toutes les lumières propres au commerce , soit qu'ils l'entreprennent pour eux mêmes , soit qu'ils le fassent pour le compte des étrangers. Ils reçoivent des ordres de toutes les parties du monde , pour des ventes ou pour des achats , qu'ils sont en état d'exécuter sur le champ. Ils ajoutent à ces connoissances la probité la plus exacte , & donnent aux intérêts de leurs Commettans, la même attention qu'à leurs propres affaires ; ou s'ils les distinguent , ce n'est que pour être encore plus exacts dans celles qui leur sont confiées. Citoyens , politiques , hommes de société , ils peuvent prétendre à toutes les places que les talens doivent remplir. Tandis que leurs vaisseaux , chargés de denrées & des ouvrages de leurs manufactures , vont chercher les productions des climats les plus éloignés , ils ont par-tout des ministres qui les servent , qui les avertissent , qui exécutent. Des couriers

portent leurs ordres dans toutes les places de l'Europe ; & leurs noms sur un papier circulant, font rouler & multiplier les fonds qu'ils veulent transporter ou répandre. Ils ordonnent, ils recommandent, ils protègent ; les voyageurs les plus illustres ont besoin de leur crédit, ont recours à eux pour leurs recherches. Ils favorisent à la fois l'industrie de ceux qui veulent travailler, & les efforts des curieux qui veulent s'instruire. Leur état n'exclut ni la noblesse de la naissance, ni celle des sentimens ; supérieurs aux autres par leurs vues, leur génie, leurs entreprises, ils augmentent, par leurs fortunes, les richesses de la République.

L'industrie du négociant Hollandois consiste aussi à faire valoir celles des autres nations qui ont intérêt qu'elle se perpétue. C'est sur-tout la nature de son commerce, qui établit chez tous les peuples une heureuse concurrence dans leurs achats & dans leurs ventes : ils se défont plus aisément & plus utilement de leur superflu, & se procurent ce qui leur manque à plus bas prix. L'activité que les Hollandois donnent au négoce & à l'industrie de

toute l'Europe par leur navigation, est encore animée & considérablement accrue par la somme immense de crédit qu'ils font circuler dans toutes les villes de commerce. Cette circulation est si importante, que si on la supposoit suspendue, toute industrie tomberoit ; les fruits de l'agriculture & des arts seroient à charge à leurs propriétaires ; & les finances, dans la plupart des Etats de l'Europe, en seroient sensiblement affectées.

Pour ne parler que de la Hollande, c'est aux richesses que procure cet esprit de négoce, que la République doit la rapidité & l'étendue de sa puissance ; mais pour la porter à ce point d'élévation, il falloit le concours d'une infinité de circonstances, dont l'histoire du monde ne fournit que ce seul exemple. Il falloit que les Portugais enlevassent aux Vénitiens le commerce des Indes orientales, en ouvrant une nouvelle route par le Cap de Bonne-Espérance ; que ces mêmes Portugais fissent la conquête des côtes occidentales de l'Afrique, & qu'en même tems Christophe Colomb découvrit l'Amérique pour le compte des rois

rois d'Espagne ; que Philippe II réunît toutes ces possessions ; que ce même Prince obligât, par un mauvais gouvernement , les Provinces-Unies à secouer le joug ; & que , par le vice de ce même gouvernement , il opprimât le négoce de ses autres provinces des Pays-Bas. Il falloit que cette République naissante se trouvât forcée , dès son berceau , par la nature & la situation de son territoire , de vivre de son travail & de son industrie ; que trois hommes lui donnassent l'empire de la mer , & que trois Princes de la maison d'Orange assurassent sa souveraineté sur le continent. Il falloit qu'elle fût fortifiée par les Protestans chassés de France , qui vinrent en foule y chercher un asyle ; que la guerre qu'elle soutint pour conserver sa liberté , la mit en état de dépouiller les Portugais de tous leurs établissemens des Indes & de l'Afrique ; que les François & les Anglois ignorassent le prix du commerce maritime , & que celui de l'Europe entière fût entre les foibles mains des Espagnols & des Portugais. Il falloit que l'Angleterre & la France , presque toujours en guerre , eussent égale-

ment besoin de l'alliance des Hollandois, & que chacune d'elles ne voyant, dans l'accroissement de leur négoce, que la diminution de celui de sa rivale, fût plus disposée à le favoriser qu'à le traverser. Il falloit que la République eût donné à la pêche du harang une assez grande étendue, pour en approvisionner toute l'Europe, & que cette pêche, en contribuant à l'élévation de sa marine, lui ouvrît une communication avec le Nord, qui seul pouvoit lui fournir les matériaux nécessaires à la construction.

Les Hollandois ont soutenu pendant quelque tems leur commerce & leur puissance dans cet état de splendeur; & c'est à cette époque, que l'Angleterre, qui avoit ouvert les yeux sur ses propres ressources, commençant à les regarder comme un peuple rival, songea qu'elle ne pouvoit leur disputer les grandes richesses, que par une grande marine. Tels furent les motifs de son acte de navigation; & cette loi, qui, en apparence, frappoit sur toutes les nations, n'affectoit réellement que les Provinces-Unies, puisqu'elles étoient les seules, qui ne pussent rien transporter

SUITE DE LA HOLLANDE. 123
de leur crû dans la Grande-Bretagne.

Tout ce qui est arrivé depuis en Europe , a rendu encore plus sensible le décroissement du commerce de la Hollande. Les guerres terminées par les traités de Nimegue , de Riswick, d'Utrecht , d'Aix-la-Chapelle , ont épuisé les finances ; elle a été obligée d'avoir recours à son crédit ; elle a fait des emprunts qui ont surchargé l'Etat d'un intérêt ruineux ; elle a été forcée de mettre des impôts excessifs, supportés presque tout entiers par l'industrie des habitans. La main d'œuvre est devenue plus chere ; les fabriques ont déperissé en proportion que la matiere augmentoit de prix, & que celles des étrangers entroient en concurrence avec elles. Les autres nations , éclairées sur leurs véritables intérêts , établirent des Compagnies qui firent perdre à celles des Hollandois une partie de leurs avantages ; & insensiblement l'esprit de négoce se répandant sur toute l'Europe , chaque peuple sentit l'importance de faire son commerce directement , d'avoir une marine marchande , une marine militaire , qui fussent en état de se défendre des entreprises des autres Puissances.

Jetez, Madame, un coup-d'œil sur l'histoire du commerce, vous y remarquerez les mêmes changemens, les mêmes révolutions, que dans celle des empires. Vous le verrez occuper successivement l'Asie, l'Europe, l'Afrique ; se former par les mêmes causes, s'accroître par les mêmes moyens, sujet aux mêmes revers. Vous trouverez d'abord, qu'il doit son origine à l'agriculture : celle-ci donna aux hommes un superflu qui les mit à portée de faire des échanges. Ceux qui recueilloient trop de grains, en donnoient à leurs voisins pour équivalant des troupeaux qu'ils en recevoient. Des familles, cet usage passa aux hameaux, des hameaux aux villes, & des villes aux contrées voisines. Mais ce n'étoit encore qu'un commerce de terre, qui se réduisoit à une circulation intérieure : bientôt les avantages qu'on retiroit de ces échanges, engagerent à les étendre jusques chez l'étranger. On construisit des radeaux, puis des barques, & ensuite des vaisseaux complets, à l'aide desquels on franchit les fleuves, on traversa les mers. Les peuples qui habitoient sur les côtes, s'adonnerent à la

SUITE DE LA HOLLANDE. 125
navigation. Les seuls Egyptiens , quoique possesseurs d'un pays fertile, ne con-
nurent pas d'abord ce négoce extérieur ;
leur religion s'y opposoit ; leur politi-
que attâchoit même une espece de dés-
honneur à la profession de marin.

Les nations chez lesquelles il prit
ses principaux accroissemens , furent
celles qui étoient absolument dépour-
vues de tout : tels étoient les Phéni-
ciens , les premiers qui aient fait le
commerce d'économie , qui consiste à
répandre , dans chaque contrée du mon-
de, le superflu de toutes les autres. Ils
naviguerent sur la Méditerranée , par-
coururent les côtes d'Espagne , & pé-
nétrent même dans l'intérieur du
pays. Ils avoient déjà passé le détroit ,
& abordé aux isles Britanniques , avant
ques les autres peuples eussent osé per-
dre de vue leur rivage. Leurs principa-
les villes étoient Tyr & Sidon , si con-
nues par leur opulence. Sidon s'étoit
soumise à payer un tribut aux Assy-
riens ; Tyr , devenue l'entrepôt des
productions de l'univers , s'enorgueil-
lit , & osa se liguier contre les rois de
Babylone. Nabuchodonosor entreprit
de la détruire ; il y parvint après un
Fij

siège de treize ans ; mais il ne fit que renverser des édifices & des murailles ; les Tyriens sauverent leurs richesses , & bâtirent , dans une isle voisine , une autre habitation qu'Alexandre sacca-gea à son tour , & fit construire à sa place la ville d'Alexandrie.

Les Anciens ont parlé de cette cité fa-meuse, comme de l'endroit de l'univers que le commerce avoit le plus accrédi-té. Rien n'approchoit de sa magnificen-ce & de sa splendeur ; rien n'égalait la commodité de son port, la beauté de ses maisons , le nombre de ses habi-tans. Toutes les richesses de l'Asie & de l'Afrique y étoient conduites par la mer Rouge & par le Nil. Les étrangers y accouroient de toutes parts : appuyés du secours des loix , ils y avoient leurs privilèges , leurs immunités , le libre exercice de leur religion ; & par ces heureuses facilités , Alexandrie avoit cessé d'être une ville particulière ; c'é-toit la cité commune de tous les peu-ples , la patrie générale de tous les hommes. Mais les richesses des Eryp-riens les affoiblirent : ils devinrent presque tous marchands , & ne com-battirent plus qu'avec des troupes étran-

geres, tirées de la Grece & de la Macédoine. Ces deux contrées se soumirent aux Romains ; & l'Egypte suivit leur exemple. Ce n'étoit pas encore le tems ; où le commerce devoit faire la principale force des Etats ; il n'influoit pas , comme aujourd'hui , sur la puissance des nations qui le cultivoient. « Vou-
 » lez-vous , disoit Crésus au roi de
 » Perse , réduire sous vos loix les habi-
 » tans de Sardes ? Ordonnez que leurs
 » enfans soient instruits & élevés dans
 » toutes les parties du négoce ».

Carthagè, colonie de l'ancienne Tyr ; située au milieu de la Méditerranée , embrassa , par l'étendue de son commerce , toutes les régions connues : rien ne fut plus rapide que ses progrès : devenue , en peu de tems , la reine des mers , elle envoya des colonies en Espagne , en Sicile , en Sardaigne , & fut , par sa navigation , ce qu'est aujourd'hui la Grande-Bretagne. Mais ce qui fit la grandeur de cette fiere république , fut à la fin la cause de sa perte. « C'est
 » elle , disoit un Romain aux Carthagi-
 » nois , c'est la puissance que vous avez
 » acquise par votre marine , ce sont les

» trésors que vous en retirez, qui hâtent
 » votre ruine. C'est elle qui vous en-
 » gage à violer tous les traités de paix,
 » à piller nos navires marchands,
 » qui vous enhardit à ne rien respec-
 » ter ; car rien n'est plus impérieux &
 » plus insolent, que la supériorité mari-
 » time ». Carthage osa lutter contre
 ces peuples invincibles , qui donnoient
 la loi à l'univers , & qui l'enveloppe-
 rent dans leurs conquêtes. La même
 raison qui avoit entraîné la perte des
 Phéniciens & préparé celle de l'Egypte,
 causa aussi celle des Carthaginois , qui
 succomberent sous les armes des Ro-
 mains.

Ceux-ci , qui , sans faire le négoce ,
 eurent , à force de victoires , toute
 l'opulence des nations marchandes , les
 imiterent dans leurs abus , & devin-
 rent , à leur tour , la proie des barbares.
 L'invasion des peuples du Nord , & des
 Sarasins en Europe y annéantit le com-
 merce. Il reparut toutefois dans un coin
 de l'Italie ; & les Lombards le soutin-
 rent dans un état florissant. C'est à eux ,
 que nous sommes redevables de l'usage
 de la banque , des livres à parties dou-
 bles , & de quantité d'autres pratiques

SUITE DE LA HOLLANDE. 129
utiles & ingénieuses , qui facilitent &
assurent le négoce.

La Flandres , devenue à son tour
l'entrepôt des peuples d'Occident , se
rendit célèbre par ses foires , où se
trouvoient des marchands de toutes les
parties du monde. Dès le dixieme
siècle, plusieurs manufactures s'y étoient
établies ; & l'on y fabriquoit des draps
& des toiles. Deux siècles après , se fit
cette fameuse confédération des villes
Anséatiques , qui s'empara en peu de
tems , de tout le trafic intérieur de
l'Europe. Soixante-douze villes , de-
puis Nerva en Livonie jusqu'au Rhin ,
entrèrent dans cette ligue commerçan-
te ; & l'on vit sortir , du sein de cette so-
ciété , de nouvelles loix pour les affaires
de négoce , qui font encore partie des
ordonnances de la marine marchande
de divers pays. La puissance de ces Né-
gocians confédérés s'accrut au point ,
qu'ils osèrent entreprendre des guerres ,
& entretenir des troupes considéra-
bles. Les Princes de l'Europe en prirent
enfin de l'ombrage ; chacun d'eux rap-
pella ses Sujets ; & le nombre des villes
Anséatiques se trouva réduit aux six

premières qui avoient jetté les fondemens de la confédération , savoir , Hambourg , Lubek , Brême , Rostock , Cologne & Dantzick.

Les Vénitiens trafiquoient au Caire dès le tems des Califes d'Egypte. Tamerlan détruisit Astracan , leur principal entrepôt dans l'Orient : ils furent contraints d'en chercher un autre , & de changer de route ; mais les Portugais s'en frayerent eux-mêmes une nouvelle à l'aide de la boussole. Les Vénitiens sentirent de quelle importance il étoit pour eux, de rendre inutile cette découverte ; ils proposerent au Soudan d'Egypte de couper l'Isthme de Suès , & de creuser un canal de communication entre le Nil & la mer Rouge. Si ce projet eût pu réussir, Venise auroit conservé l'empire du commerce des Indes , & l'espérance de s'élever au rang des premières Puissances de l'Europe.

En moins de cinquante ans, les Portugais se rendirent maîtres de tout ce qui pouvoit favoriser leur négoce en Orient. Lisbonne devint le magasin général des productions les plus rares & les plus précieuses de ces contrées.

Ils tournerent ensuite leurs vues du côté de l'Afrique, & rejetterent les propositions de Christophe Colomb, qui avoit conçu le hardi projet d'aller chercher un autre hémisphere. L'Espagne profita de leur refus & des découvertes de ce nouvel Argonaute. Tous les trésors du Nouveau-Monde passerent dans ses mains, & la mirent en état de marchander la liberté de l'Europe. Cependant ces richesses factices appauvriront le pays qui les possédoit, & anéantirent l'industrie qui naît du besoin. L'Espagne obligée de recourir aux nations voisines pour son nécessaire physique, devint en quelque sorte leur tributaire.

Sous Philippe II, le plus riche, le plus absolu des Monarques, de pauvres pêcheurs osèrent se soustraire à son empire. Quelle fut leur ressource dans une guerre de quarante-vingt ans ? Le commerce & la pêche. Celle du harang sur-tout, occupoit parmi eux cent cinquante mille hommes & trois mille bâtimens. Leur pouvoir maritime s'accrut de telle sorte, que dans l'espace de treize années, leur

Compagnie d'Occident équipa jusqu'à huit cens vaisseaux, & en enleva plus de six cens aux Espagnols. Enfin sept petites provinces, inondées plutôt qu'arrosées par de grandes rivières, souvent submergées par la mer que l'on contenoit à peine avec des digues, n'ayant, pour tout bien, que le produit de quelques pâturages, fondèrent une des plus riches & des plus puissantes Républiques du monde, & le modèle peut-être des Etats commerçans.

Les Anglois ne commencerent à porter leur vue du même côté, que sous le regne d'Elisabeth. Ils ont senti depuis, que la mer étoit leur véritable élément; & la supériorité qu'ils y ont acquise, n'a été soutenue que par celle de leur négoce. A l'aide d'une marine formidable & de leurs innombrables manufactures, ils sont prêts à fournir à toutes les nations, ce qu'ils ne tiroient autrefois que des pays étrangers; & ils le disputent aux Hollandois, par leur navigation sur toutes les mers. Ceux-ci, devenus négocians par force, instruits par l'expérience, ont toute la constance & la sagacité nécessaires pour réussir. Leur trafic est sûr; & s'ils n'en

retirent pas tout ce qu'il pourroit rapporter, du moins ils ne s'exposent point aux grandes pertes. Mais leur prévoyance les rend quelquefois un peu lents; leur économie va jusqu'à la lésine; & la crainte de perdre ne leur permet pas de hasarder des coups décisifs. L'Anglois, en réunissant tous ces avantages, n'en affoiblit aucun. Plus riche que les premiers, par la fertilité de son terroir & l'étendue de son pays, il est en état de supporter la diminution de son gain, & même ses revers. Hardi dans ses entreprises, calculateur exact, moins minutieux que ses rivaux, versé par état dans la science du négoce, il pourroit avec le tems, s'emparer de toutes les mers, & donner l'exclusion aux autres peuples.

Charlemagne & François I ont successivement rétabli notre commerce, ruiné par l'invasion des Barbares & par toutes les guerres qui ont désolé le royaume. Henri IV établit plusieurs manufactures, & créa une Chambre de Négocians; mais c'est le regne de Louis XIV, qui est proprement l'époque du véritable commerce de la Nation. Colbert, ce ministre éclairé, encouragea l'industrie, l'aida de ses bienfaits, peupla les

colonies, fit fleurir la navigation, créa des Compagnies, & établit un Conseil, où assistent des Députés de toutes nos villes marchandes. C'est avec ces secours créés par lui-même, que Louis-le-Grand fit face à toute l'Europe, qu'il put armer quatre-vingts vaisseaux de ligne, lever plus de quatre cent mille hommes, & les soudoyer pendant deux guerres qui ont duré vingt-trois ans.

Les Etats du Nord ont été les derniers à sentir les avantages du commerce. Depuis quelque tems le Danemarck l'encourage ; & ce royaume qui, au seizieme siecle, n'entroit pour rien dans le système politique de l'Europe, est aujourd'hui en état d'entretenir trente vaisseaux de ligne, & une armée de quarante mille hommes. La Suede, toujours belliqueuse jusqu'à Charles XII, est maintenant convaincue qu'on ne fait plus la guerre avec du fer seulement, & qu'il faut de l'or qui ne s'acquiert que par le négoce. Vous savez ce que Pierre-le-Grand a exécuté en faveur de la Moscovie. Les Polonois, toujours bornés à leur trafic de bled, ont enfin établi chez eux des

SUITE DE LA HOLLANDE. 135
manufactures. L'Allemagne n'a qu'un très petit nombre de ports ; mais elle possède une grande quantité de mines d'argent. Les Lapons eux mêmes négocient en hiver avec les Suédois , & en été avec les Norvégiens.

Il regne , parmi les peuples de l'Europe , une activité générale à rendre les pays fertiles , les habitans industrieux, le commerce florissant. Cette émulation a pénétré jusqu'aux extrémités de la terre ; mais comme un trafic, qui ne se fait que par échange , ne peut être que très-resserré , on y a substitué la monnoie , dont on prétend que les Phéniciens ont été les premiers inventeurs. D'abord elle se donnoit au poids ; ensuite , pour éviter l'embarras de peser , on imprima sur chaque piece, une marque qui en désignoit la valeur. A ce nouvel expédient on joignit celui des lettres de change , qui leve tous les obstacles de transport , de frais de voitures , de vols, &c. On fit plus ; pour faciliter encore & abrégér ces négociations , on imagina des monnoies de compte , dont la valeur fictive est invariable , & a toutefois un

rapport certain avec les especes réelles de chaque pays. Ces monnoies imaginaires ne sont que des noms collectifs, sous lesquels on comprend un certain nombre de pieces monnoyées. Par exemple, la Livre, dont la France se sert depuis le regne de Charlemagne, n'est point une espece effective; elle désigne seulement une quantité réductible en différentes pieces. Cette livre numéraire n'a jamais changé de valeur: elle s'est toujours divisée en vingt sols, & les sols en douze deniers. Ces sortes de monnoies & les lettres de change sont devenues l'ame & le mobile de tout le commerce, dont les avantages consistent à encourager l'agriculture, à favoriser l'industrie, à augmenter l'aisance publique, à accroître la population, à agrandir la puissance des Etats. Considéré dans l'éloignement, il se présente à l'esprit philologique sous un aspect non moins intéressant. On le voit planter & cultiver en Amérique le sucre, l'indigo, le ris & le tabac, vivifier ce continent si long tems inutile à l'humanité, féconder des terres qui, jusqu'alors avoient refusé tous secours à leurs

SUITE DE LA HOLLANDE. 137
sauvages possesseurs, & , pour faire va-
loir ce fond précieux , exporter d'Eu-
rope les bleds & les vins qu'elle a de
trop , acheter des Negres en Afrique ,
& suivi d'un peuple d'esclaves , créer,
peupler , enrichir un nouveau monde.

Je suis , &c.

A Amsterdam , ce 14 février 1756.



LETTRE CCXLVII.

SUITE DE LA HOLLANDE.

DEPUIS un mois, je cours de cité en cité, comme le hasard, la fantaisie ou les circonstances me conduisent. Sans suivre ni le chemin le plus court, ni la route la plus droite, j'ai visité les sept provinces, m'arrêtant dans chaque lieu, séjournant dans chaque ville, écrivant ce que je voyois, ce que j'entendois, ce que je lisois; & de tout cela, j'ai formé plusieurs lettres, où vous trouverez, sans doute, le même désordre, les mêmes écarts que dans mes courses.

Dans un pays coupé par mille canaux, par-tout on trouve des barques qui, d'heure en heure, partent d'une ville à l'autre, sans attendre ni faire attendre les Voyageurs. Accompagné d'un jeune Légiste, parent de M. Van-Cleft, je partis pour la Nord-Hollande, ou West-Frise, qui tient, par un petit isthme, à la Hollande méridionale.

Elle étoit anciennement couverte de lacs & de marais , que les habitans , par leur travail & leur industrie , ont changés en des prairies agréables & fertiles. La mer l'environne de tous côtés ; & comme elle est de sept à huit pieds plus basse que l'Océan , ce n'est que par le moyen des digues , dont l'entretien coûte des sommes immenses , que ces peuples se garantissent des inondations. Les eaux venant de la mer du Nord dans le canal du Texel , acquierent un mouvement d'autant plus furieux , qu'il est plus resserré par les isles & les bancs de sable , dont ce parage est rempli. Pour obvier à ce danger , on a d'abord pratiqué , le long du rivage , un grand nombre de batardeaux & d'éperons , qui rompent la violence des flots. Au bord de la mer , on a fiché des pieux dans le sable ; on les a revêtus de planches , ou entrelacés de branches d'arbre , pour former des especes d'encaissemens , dans lesquels on a versé de grosses pierres amenées de Norvege. Tout vaisseau Hollandois , qui va commercer dans le Nord , est obligé , à son retour , de se charger d'un nombre déterminé de ces pierres , en forme de

lest. Le long de ces encaiffemens , du côté de la terre , regne un parapet de quinze à dix-huit pieds de haut , large de sept ou huit , uniquement formé d'herbes marines , fans aucune façon ultérieure. Ces herbes s'affaiffent par leur propre poids , se convertiffent en terre , & font une masse assez solide , derriere laquelle est la digue véritable , élevée d'environ deux toises au-dessus de la plus haute mer , mais de quatre ou cinq pieds plus basse que le parapet. Des poteaux numérotés , distans l'un de l'autre de quarante à cinquante toises , indiquent à ceux qui font préposés à l'entretien des digues , la partie confiée à leurs soins. La digue n'étant formée que de sable , le vent pourroit y causer du dégât ; pour prévenir cet inconvénient , on y fait croître des joncs & des roseaux qui la retiennent & la raffermiffent. Cette partie , gazonnée du côté de la terre , présente un talud , qui , par une pente douce , va gagner le niveau de la campagne , sur laquelle le parapet domine de plus de vingt pieds.

On m'avoit vanté ce travail comme la plus étonnante merveille de la Hol-

lande ; ce qui m'a frappé uniquement , c'est l'immense circuit de cet ouvrage ; car d'ailleurs, quoiqu'il fît assez de vent, j'ai vu une mer tranquille , roulant à peine des flots sans écume jusqu'aux premières pierres. Les remparts de Saint-Malo , la jettée du Havre & celle de Dunkerque opposent, depuis long-tems, leurs efforts à une mer bien plus terrible que le Zuyderzée. En un mot, j'ai vu un grand travail, mais assez simple ; j'avois l'idée d'une merveille. La dépense & l'entretien de ces digues sont repartis sur toute la Nation ; & chaque district est taxé suivant l'utilité qu'il en retire, & à proportion de l'étendue de pays qui se trouve à l'abri des débordemens.

Nous avions loué une première barque à Amsterdam, qui traversa à voile le bras de mer ; il s'en présenta d'autres toutes prêtes, qui nous menerent à la ville d'Edam. Les canaux qui y conduisent, & la campagne qu'ils embellissent, sont ornés, de côté & d'autre, de petites maisons peintes, formant l'aspect des paysages Chinois. Ces canaux sont étroits, mais droits, profonds, & pleins jusqu'au niveau de la terre.

On arrive d'abord à Monikedum, ville médiocre sur le Zuyderzée, avec un port passable, où nous nous arrêtâmes pour changer de barque. On nous raconta qu'anciennement, une troupe de jeunes filles avoit trouvé dans des roseaux, au bord de cette mer, une femme marine, & lui avoit appris à filer & à faire la révérence; malgré leurs soins & leur habil, elle resta muette comme un poisson.

Edam est le pays de Hollande où se fait le meilleur fromage : j'eus la curiosité d'en goûter en passant; il ne me parut pas au-dessous de sa réputation. Malheureusement nous n'avions point de vin dans notre bateau; & l'eau du canal est saumâtre & de mauvais goût. L'envie que j'eus d'en boire, nous valut à chacun, un coup de bierre de la part de notre Patron, qui nous offrit sa bouteille de très-bonne grace.

Horn n'est éloignée d'Edam que de deux lieues. C'est une assez grande & belle ville, bien percée, ornée de canaux & d'allées d'arbres. Les dehors en sont charmans : d'un côté on voit la mer, de l'autre, de vastes prairies remplies de bestiaux, & par-tout des

SUITE DE LA HOLLANDE. 143
maisons peintes comme vous en voyez dans les papiers de la Chine. La chere qu'on y fait, ne répond ni à la beauté, ni à la richesse, ni à la fertilité du pays. On y sacrifie tout à la propreté des cuisines, qui ne souffre ni marmites ni casseroles ; & l'on craint de salir jusqu'à lâtre des cheminées. A peine voulut-on nous y faire cuire des œufs frais ; & nous ne pûmes jamais obtenir une omelette. Du beurre, du fromage, & une espee de vin très-liqueureux, voilà ce qui acheva notre dîner. La ville de Horn a le meilleur havre de la Zuyderzée ; ce qui la rend très-commerçante. Outre un des Colleges de l'Amirauté, elle a une Chambre de la Compagnie des Indes ; & c'est le lieu où s'assembloit les Etats de West-Frise. Il y a, de plus, une école latine dans une des sept maisons religieuses qu'on y voyoit avant la réformation.

On prend un chariot couvert, à six personnes, pour aller à Enkuisen ; & l'on passe d'abord par une rangée de tilleuls taillés en forme de berceau. A gauche sont des allées charmantes, & à droite des prairies avec d'autres

d'arbres , dont on peint les troncs de blanc à l'huile. On ne quitte ces avenues , que pour entrer dans un village sur un pavé de briques , large de trois toises , & orné d'un double rang de maisons , qui continue pendant trois lieues jusqu'à la ville. On rencontre sur cette route , une multitude de petites voitures dorées , semblables à nos cabriolets , montées par deux paysans bien nourris , bien vêtus , & jouissant d'une santé ravissante. Nous avons vu plus de deux cens de ces chars dans la ville d'Horn le jour du marché au fromage. La place étoit pleine de cette denrée , qui se pèse dans des balances publiques. Les plus gros sont d'environ vingt-six livres ; & la livre ne vaut guere que quatre ou cinq sous de notre monnoie.

Les deux tiers d'Enkuisen sont entourés de la mer qui en fait une presqu'isle. Une grande rue , propre & alignée , qui la traverse , en est le principal embellissement. Les autres , de droite & de gauche , sont ornées de canaux & de belles allées , qui donnent de l'ombre & de la fraîcheur. Cette ville fut la première , dans la Nord-Hollande

lande, qui secoua le joug des Espagnols. Elle fut long-tems renommée pour la navigation; mais son port est aujourd'hui embarrassé par le sable qui s'y amasse; & son commerce en poisson est aussi fort diminué. On vante son hôtel-de-ville; ses autres maisons sont bâties de pierre. Elle fournit beaucoup de charpentiers & de matelots à la république. Nous fîmes le tour de ses murs sur ces digues fameuses, dont on dit tant de merveilles: elles continuent jusqu'à Medemblick & au delà.

Medemblick n'est qu'une petite place, mais forte, & défendue par un bon château: c'étoit autrefois la résidence des Rois de West-Frise. Elle a un port où les Hollandois déchargent les bois qu'ils tirent de Suede & de la Norvege. Ses digues passent pour les plus belles du pays; lorsqu'il survient une tempête extraordinaire, & que l'onde en fureur est prête à les rompre, on lui oppose de grandes voiles qui arrêtent sa violence, & l'empêchent de trouver un passage. C'est ainsi que de simples toiles, tendues avec soin & à propos, mettent cette contrée à couvert des inondations, & sauvent la vie à un nombre

infini de citoyens attentifs à les éviter. Ces Bataves, créateurs de la terre qu'ils cultivent, l'accroissent encore aux dépens de Neptune, & savent la conserver malgré lui.

Tantôt on suit ces digues; tantôt on les quitte pour arriver à Alcmæer, une des principales & des plus anciennes villes de la Nord-Hollande. Elle tire son nom des marais où elle est située, & dont plusieurs ont été desséchés par ses laborieux habitans. Les abords en sont charmans; & l'on y voit même des forêts assez sombres; chose rare dans un pays, où l'on n'a guère d'autres arbres, que les allées de tilleuls qui bordent les chemins, les rues & les canaux. Hors de la ville est un jardin public, plus grand que nos Tuileries, formé de bosquets, de boulingrins, & d'un bois qui offre un couvert délicieux. Non loin delà, est un pont orné de bancs, d'où l'on jouit d'une vue enchantée, d'eaux, de prairies, de beaux & de maisons diversement décorées. J'eus la curiosité d'en voir l'intérieur; mais, à la propreté près, qui y est extrême, ainsi que dans celles de la ville je n'y trouvai rien de bien merveilleux.

Les servantes, qui nous en firent les honneurs, eurent soin de laisser leurs pantoufles au bas de l'escalier, & voulurent exiger de nous la même cérémonie. Deux ou trois pieces assez grandes composent tout l'appartement. On y voit des porcelaines, communes à la vérité, mais arrangées avec art, une armoire d'ustensiles de cuivre jaune, plus brillant que l'or, une autre de pieces d'argenterie, des rideaux de mousseline brodée, & par-tout, de jolies payfannes. Elles nous montrèrent leurs bestiaux, qui sont d'une taille & d'un embonpoint qui font plaisir, & nous expliquèrent la façon de faire ces excellens fromages à croûte rouge, aussi vantés que le parmesan.

Alcmaern n'a que le douzieme rang aux assemblées de la province de Hollande; mais elle en tient un très-distingué dans l'histoire de l'Astronomie. C'est dans cette ville que les télescopes, ou lunettes d'approche, furent inventés par Jacques Météus, vers l'an 1609. On se servoit, depuis long-tems, de tubes à plusieurs tuyaux, pour diriger la vue vers les objets éloignés, & la rendre plus nette; mais ces tubes n'é-

soient point garnis de verre. Cette invention fut, comme la plupart des découvertes, l'effet d'un heureux hasard. Mélius vit des écoliers qui, en jouant en hiver sur la glace, se servoient du dessus de leur écritoire comme de tube. Y ayant mis des morceaux de glace, ils étoient fort étonnés de voir les objets se rapprocher. L'habile artiste profita de cette observation, à l'aide de laquelle il inventa le télescope.

La ville d'Alcmaer est assez grande, très-propre, bien bâtie; les canaux sont beaux, les rues bien percées. L'Hôtel-de-Ville auroit assez d'apparence, s'il y avoit une place vis-à-vis : il donne directement sur une rue, au bout de laquelle est la grande église, dont l'orgue n'est pas un morceau indifférent. Ce temple, cette maison de ville, & l'arsenal sont trois bâtimens assez estimés, & les seuls qui se fassent remarquer, avec les fortifications & les remparts bordés d'arbres. Les habitans aiment & cultivent les fleurs, dont la nature est avare dans ces climats. On parle d'une vente de cent vingt oignons de tulipes, qui monta à des sommes incroyables.

Egmond n'est qu'à une lieue d'Alcmaer. Ce lieu a pris son nom d'une branche du Rhin appelée l'Eg, qui se rendoit dans la mer au pied d'une colline, sur laquelle on avoit bâti un monastere. D'autres disent que lorsque saint Adalbert eut abattu les idoles de ce canton, il s'écria en latin : *grace à Dieu ! ces lieux sont purs : sunt loca HÆC MUNDA* ; & que ces derniers mots donnerent le nom à cet endroit. Théodoric, premier comte de Hollande, par respect pour les reliques de ce Saint, y fonda un couvent de filles ; l'illustre maison d'Egmond n'a pas moins contribué à rendre ce lieu célèbre. Elle fut éteinte en 1707, dans la personne de Procope, comte d'Egmond. Il ne laissa qu'une fille appelée Claire-Eugénie, qui, par son mariage avec le comte de Bisache, porta son nom & ses armes dans la maison de Pignatelli.

Voulant visiter les digues d'Helder à l'extrémité septentrionale de la Nord-Hollande, nous nous embarquâmes sur un canal qui nous conduisit le long du Zype, où l'on ne voit presque plus que des chaumières. Le

Zype est un grand terrain, occupé autrefois par les eaux, défendu aujourd'hui des incursions de la mer par de fortes digues, entrecoupé de fossés & de levées avec symétrie, sur deux lieues & demie de long, & une de large. Nous descendîmes dans un cabaret, où l'on fournit des chariots de postes, qui nous menerent à Helder en trois heures. Ce n'est qu'un simple village, situé sur le bord de la mer, au milieu d'une pointe qui s'avance vers l'isle du Texel, & dont une partie est construite sur la digue même, & par conséquent sur le sable. On a pris, sans doute, des précautions, pour que les maisons pussent résister à la violence des vents. A une demi-lieue de là, est un second village, aussi gros que le premier, mais dont la plupart des maisons sont couvertes de chaume, ou plutôt de jones. Elles ont, malgré cela, un certain air de propreté, que n'ont point nos chaumières en France. On compte, dans les deux villages, environ quinze cens habitans, Catholiques, Réformés, & Anabaptistes. Les derniers sont les plus riches, & les premiers les plus nombreux. Un seul curé célèbre

la messe alternativement dans les deux villages, & n'a de revenu que son casuel, qui peut aller à sept ou huit cens florins. Je fus d'autant plus satisfait des digues d'Helder, que ce sont peut-être les seules, qui, par la difficulté, l'étendue, la solidité du travail, répondent à l'idée que m'en avoit donnée les voyageurs. C'est-là que l'Océan furieux, déchaîné, menace la terre d'envahir son domaine; la main de l'homme réprime sa rage écumante, & lui oppose une barrière, contre laquelle ses flots vainement irrités, viennent se briser en frémissant.

On ignora long-tems, en Hollande, l'art de construire des digues; & les côtes étoient périodiquement submergées selon la hauteur des marées, & le débordement des rivières. Les premières furent élevées, dit-on, dans l'onzième siècle; mais on n'apprit à leur donner de la solidité, que dans le douzième. La conservation de tout le pays dépendant de leur résistance, on créa un Conseil, dont le siège est ambulant: il s'assemble tantôt à Leyde, tantôt à Delft, quelquefois à Rotterdam; il est chargé de visiter les ouvrages,

152 SUITE DE LA HOLLANDE.

de veiller à leur entretien, & ne se tient qu'en pleine campagne & sur les digues mêmes.

Les terres voisines de ces travaux sont couvertes de pâturages, & la mer très-poissonneuse. Tous les matins, excepté les dimanches, les Pêcheurs apportent le poisson sur la digue, l'étendent sur l'herbe ; & chacun choisit & fait son prix ; ou plutôt le vendeur propose un prix qu'il rabaisse ensuite, jusqu'à ce qu'il trouve un acheteur. Au-dessus du second village, au haut des premières dunes, on allume, toutes les nuits, un fanal pour servir de phare aux vaisseaux qui cherchent l'entrée du Texel. C'est une espèce de gril ou de grand réchaud carré, élevé de deux pieds, & chargé de houille, qui rend un feu très-éclatant.

Assez près de ce fanal, sur la pente des dunes, du côté de la mer, un exemple terrible de justice est présenté aux yeux des matelots Hollandois. L'équipage d'un vaisseau de la nation s'étant révolté contre leurs chefs, les rebelles s'emparèrent du navire, & le menerent à Lishonne. La République réclama le vaisseau & les coupables,

SUITE DE LA HOLLANDE. 153
qui furent livrés , conduits , jugés & punis au Texel. On entoura leurs corps de cercles de fer , afin que plus long-tems conservés , ils apprissent à ceux qui seroient tentés de suivre leur exemple , que la République n'est pas moins sévère pour punir le crime , que généreuse pour récompenser la vertu.

L'isle de Texel est séparée de la pointe de la Nord-Hollande par un canal large d'une lieue ; il sert de passage à tous les vaisseaux qui entrent de l'Océan dans le golphe de Zuyderzée. Elle a trois lieues de long sur deux de large. Le terroir en est bon , les pâturages excellens ; & l'on y fait des fromages très estimés. Elle est environnée de dunes & de fortes digues , qui la garantissent des flots de la mer , plus élevés que son sol. Un port assez vaste , gardé par une bonne citadelle , est le rendez-vous de toutes les flottes qui partent de la Zuyderzée , tant pour les Indes , que pour diverses contrées de l'Europe.

On raconte que sous le règne de Guillaume II , roi des Romains & comte de Hollande , tout l'espace qui couvre cette mer , étoit rempli par des

pâturages abondans. Hatman Galama, gentilhomme Frison, avoit des terres dans ce district. Un jour qu'il se promenoit dans ses prés, il apperçut un harang dans une fosse qui n'avoit aucune communication apparente avec la mer. Il jugea qu'il falloit qu'elle se fît sous terre, & que le terrain sur lequel il marchoit, étoit creux ; d'où il conclut, que sans cesse miné par un élément qui détruit les fondemens les plus solides, il ne pouvoit long-tems subsister. Il se pressa de vendre ses biens ; & du produit il acheta un village que ses descendants possèdent encore. Sa prévoyance le servit utilement ; car le terrain fut abîmé ; & les vaisseaux jettent aujourd'hui l'ancre dans ce même endroit, où passoient anciennement de nombreux troupeaux. Ce trait d'histoire pourroit effrayer les Hollandois, s'ils étoient moins accoutumés au spectacle des eaux. Leur industrie d'ailleurs & leur travail ont forcé la mer à restituer une partie des terres qu'elle avoit englouties ; & l'on continue à recouvrer ce qu'on peut, par le moyen des digues & des moulins.

Les mêmes voitures qui nous avoient conduits sur ces côtes, nous

SUITE DE LA HOLLANDE. 155
ramenerent près d'Alcmaer. Nous
en prîmes d'autres pour Harlem ,
grande , riche & belle ville , qui tient
le second rang entre celles de la pro-
vince. Nous vîmes en passant le beau
village de Bevervick , & une infinité
de jolies maisons de campagne. Har-
lem , située à quelques lieues d'Amster-
dam , est arrosée par divers canaux ,
& traversée par la rivière de Sparre ,
qui va se perdre dans l'Yc , à quelque
distance de la ville. Son église de saint
Bavon , une des plus grandes , & peut-
être la plus belle de la province , fut
érigée en cathédrale par Paul IV ; mais
les habitans ayant embrassé le calvinis-
me , chasserent l'Evêque , & pillèrent
les églises. On a prétendu rétablir cet
évêché de nos jours ; & l'on dit que
le Prélat , qui n'est guere connu que
des Catholiques , fait sa résidence à
Amsterdam.

La grille du chœur de saint Bavon
est en cuivre jaune , & d'un très-beau
travail. Le vaisseau est gothique , & de
la plus vaste étendue ; & l'orgue , qui
en occupe tout le fond , passe pour la
meilleure & la plus belle de l'Europe.
Son jeu , extrêmement sonore , se fait

entendre avec ravissement , & remplit toute l'église. Elle est portée par quatre colonnes de marbre , avec un morceau de sculpture représentant la Religion , la Musique & la Poésie , sous l'emblème de plusieurs personnages , le tout parfaitement exécuté en marbre blanc , par un artiste Italien , nommé Xavery. A la gauche de l'Organiste , est la figure du roi David jouant de la harpe ; & pour pendant , une autre figure qui joue du violon. Plus haut & plus en dehors , deux Renommées embouchent la trompette ; & la petite orgue qui forme un corps avancé , passeroit pour très-considérable , si elle n'étoit dominée par la grande. D'un côté , on voit une tête d'homme , de l'autre , un boulet de canon scellé dans le mur. Celui qui nous dit que cette tête est celle du duc d'Albe , arrachée par le diable & posée en ce lieu , n'ajoutoit , apparemment , pas plus de foi que nous à cette tradition. On prétend que le boulet , parti de l'armée Espagnole , lorsqu'elle assiégeoit cette ville , étoit entré par la fenêtre , avoit passé près du Ministre qui prêchoit alors , & s'étoit encaissé dans l'endroit où on le montre comme une curiosité.

Il y a , dans Harlem , onze chapelles appartenant aux Catholiques. Ceux-ci ont , pour la plupart , ou le fronton , ou un des montans de leur porte , marqué d'un C , pour avertir les Ministres réformés de n'y point entrer pour faire la collecte. Les prêtres Romains doivent , sans doute , avoir aussi quelque avertissement qui les empêche de se tromper , lorsqu'ils portent le viatique aux malades. Dans les villages , c'est souvent une croix qui distingue les maisons des Catholiques.

L'hôtel-de-ville , quoique bien bâti , n'a cependant rien de brillant. Je desirois d'y entrer , pour y voir un livre imprimé par Laurent Coster , regardé ici comme l'inventeur de l'imprimerie. Vous savez que Mayence & Strasbourg lui disputent cet honneur ; & il paroît que l'invention de Coster , si elle est de lui , car on la connoissoit à la Chine depuis mille ans , n'étoit autre chose qu'une gravure en bois : découverte utile , sans doute , mais bien inférieure aux caractères détachés & mobiles , imaginés à Mayence. Le livre de Coster , *speculum humanæ salvationis* , se garde dans une cassette d'argent ; &

sa statue est auprès de la cassette. On montre aussi la maison par curiosité ; & l'on y voit une inscription pompeuse, gravée en lettres d'or, qui dit que c'est méconnoître Dieu, que de feindre de ne pas connoître cet Artiste.

Les fameuses blanchisseries de toile aux environs de Harlem, sont un objet plus digne de l'attention des voyageurs ; mais on s'empresse peu à les faire voir, de peur que les étrangers ne s'instruisent au préjudice de la nation. On nous expliqua cependant, d'assez bonne grace, les différentes parties de ce travail. Il commence le 10 d'Avril, & finit le premier d'Août ; parce qu'avant & passé cette saison, on ne peut plus rendre la toile aussi blanche. Le prix du blanchissage est fixé à deux sols l'aune par les Etats, qui ont également prescrit le tems du travail. Les pieces de toile ou de mouffeline s'étendent sur des prés dont on a fauché l'herbe : coupés par des canaux qui entourent chaque coupure, ils donnent la facilité de jeter de l'eau, de côté & d'autre, sur la toile, avec de grandes peles de bois, étroites & creuses ; on les arrose ainsi douze à quinze

SUITE DE LA HOLLANDE. 159
fois le jour. On passe ensuite chaque
pièce à une lessive de cendres ti-
rées de Moscovie, puis à un petit lait
de vache, dont il se consomme sou-
vent pour deux mille écus dans une
seule blancherie. On met jusqu'à cent
pièces de toile dans de grandes cuves,
puis dans un bain de petit lait; on
les rapporte ensuite sur le pré; & ce
travail se réitère plusieurs fois. Des ser-
vantes viennent les reprendre pour les
laver dans de l'eau chaude avec du sa-
von noir. Je comptai vingt-deux petites
cuves employées à cet usage, rangées
dans une même salle, avec des numéros
dans le fond, qui sont aussi sur les pièces
dont chaque ouvrière est chargée. On
reconnoît à la blancheur, celle qui a
le moins ménagé ses bras, ainsi que la
plus paresseuse, qui, par ce moyen,
ne peut pas jeter la faute sur une au-
tre. Au milieu de cette salle est une es-
pece de tribunal, où le maître & la fa-
mille passent la journée pour voir tra-
vailler leur monde, & l'empêcher de
s'amuser. On fait enfin sécher les toiles
sur un terrain plus élevé que la prai-
rie; on les plie avec beaucoup de soin
& d'adresse; & on les renvoie dans

les mêmes coffres qui les avoient apportées de Cambray, du Brabant, de Paderborn, d'Angleterre, des Indes même, & de tous les pays.

Il se faisoit anciennement un autre commerce célèbre à Harlem, celui des fleurs. On assure qu'un seul oignon de tulipe y a été vendu jusqu'à cinquante mille francs. C'étoit une folie, un délire épidémique, qui aveugloit toutes les conditions. On mettoit les tulipes à l'encan comme des pierreries; & l'on se faisoit honneur de cette possession, comme d'un capital de la plus grande importance. On raconte qu'en 1637, on trafiqua pour des millions de ces fleurs. On vit le possesseur d'une tulipe, épris de ses charmes, en écraser les cayeux, pour la conserver seul, & empêcher d'autres florimanes de l'acquérir. Cette jalousie eut non-seulement la fleur pour objet, mais encore la façon de l'élever, & inspira aux Cultivateurs le jargon des Alchimistes. Chacun se jeta follement & aveuglément dans ce commerce pernicieux & frivole; & l'Etat se vit obligé d'arrêter ce désordre. Le système des billets de banque ne causa pas plus d'agitation dans les esprits;

SUITE DE LA HOLLANDE. 161
hi de révolution dans les fortunes. Le fruit de ses travaux , l'épargne de plusieurs années , le nécessaire de sa famille , l'avidé artisan vendit tout, pour acquérir un petit jardin , où il pût cultiver quelques tulipes , sur lesquelles il fondeoit les plus grandes espérances. L'homme riche achetoit ces précieux oignons pour les revendre plus cher. C'étoient des especes d'actions , qui , après avoir profité chez quelques propriétaires , alloient perdre leur prix chez le dernier des acquéreurs.

Ce même goût subsiste encore , mais avec moins de chaleur. On achete les tulipes sur le lieu même ; on marque celle qu'on a choisie ; & l'oignon qui la produit , est livré au tems marqué par l'acheteur , ou par celui qui est chargé de sa procuration. Ce commerce est pratiqué , dit-on , avec beaucoup de bonne foi ; mais il n'est pas hors de propos d'y veiller. Les curieux qui passent au printems par cette ville , ne manquent pas de visiter les jardins de Voorhelm , couverts alors des plus belles fleurs. En automne, on vous montre des quantités innombrables d'oignons de tulipes & de jacinthes , de

griffes de renoncules, d'anémones, &c, rangées par étages & étiquetées. Il y a de ces oignons qui se vendent depuis un écu jusqu'à cent cinquante florins. La terre qu'on emploie est un sable gris, assez sec, mêlé avec du fumier de vache ; & l'hiver, ce qui reste enterré se couvre d'un demi-pied de tan , qui conserve parfaitement ce qu'on lui confie. Voyant des œillets jaunes, bordés de rouge, je demandai au Fleuriste, s'il en avoit aussi de noirs ? Il se mit à rire, & me dit que c'étoit la folie des Allemands, de croire qu'il y en eût de cette couleur ; qu'il n'en avoit jamais vu, & donneroit mille écus, non-seulement pour en avoir, mais pour en voir.

On me parla d'un établissement singulier, & peut-être unique dans son genre, qui piqua ma curiosité. Autour d'un grand jardin, environné de quatre allées dont le milieu est occupé par des fleurs, des arbres fruitiers & des légumes, regne une enfilade de petites habitations fort propres, qui n'ont que le rez-de-chaussée. Chaque maison est composée de trois pièces, d'un grenier, & d'une petite cour

SUITE DE LA HOLLANDE. 163
avec une sortie en dehors. Lorsqu'un de ces appartemens est vacant, un homme & sa femme, ou deux freres, ou deux amis, ou même une personne seule l'achètent à vie, plus ou moins cher, suivant le nombre ou l'âge de ceux qui veulent l'habiter. Chacun alors n'a plus qu'à se meubler, à se vêtir, à se procurer du vin, s'il veut en boire; le reste lui est abondamment fourni par les administrateurs; & la nourriture, dont on m'a fait le détail, y est délicate, saine & abondante.

Ici, comme dans toutes les villes de Hollande, on peut se promener le long des quais, dans les rues plantées d'arbres & bordées de canaux. Près de la ville, du côté de Leyde, est un petit bois, travaillé de maniere à rendre la promenade agréable, mais toujours dans le goût hollandois. Quelques allées sont fort étroites, & absolument abandonnées au soin de la nature. D'autres, beaucoup plus larges, sont taillées en berceau, d'autres, plus grandes, façonnées en forme de rues; le gazon du milieu représente le pavé; des lierres sablées le long des arbres, imitent les trottoirs; des tilleuls taillés à

pic, sont les maisons ; & leur sommet formé en triangle, représente le pignon du bâtiment. Derrière ce bois, près de la rivière, est une longue enfilade de maisons de campagne, appelée le paradis des Anabaptistes ; parce que la plupart de ces habitations leur appartiennent.

Comme le sol est fort bas en Hollande, il s'est formé, dans l'intérieur des terres, une grande quantité de lacs d'eau douce. Le plus considérable, qui étoit autrefois un pays cultivé & habité par plusieurs villages, est situé entre les villes d'Harlem, d'Amsterdam & de Leyde. Il a environ six lieues de long, deux de large, très-peu de profondeur ; & vers le milieu sont deux petites isles, où l'on engraisse le bétail. Il se rétrécit entre Harlem & Amsterdam ; & cette partie s'étend jusqu'à la digue qui le sépare des eaux de l'Ye, avec lesquelles on peut le faire communiquer, par le moyen de trois écluses pratiquées dans la digue même. Parmi les divers poissons que cette mer de nouvelle création fournit en abondance, il se trouve des coquillages d'une prodigieuse grosseur. La navigation y

est utile pour le commerce, mais incommode & même dangereuse pour les passagers. Les exemples de naufrage n'y sont pas rares; & l'on n'a pas oublié l'accident funeste, où Frédéric, roi de Bohême, vit périr à ses yeux le jeune prince son fils, sans pouvoir lui donner de secours.

Mais quand la navigation seroit plus sûre ou plus utile, cet avantage ne balanceroit pas le préjudice qu'a causée l'inondation. Cette mer occupe actuellement trente mille arpens de terrain, & prend tous les jours de nouveaux accroissemens. Que de terre perdue, dans un pays où l'on en connoît si bien la valeur! On entend dire souvent à des vieillards, que ce lac s'est élargi de plus d'une lieue. Le progrès qu'il fait sans cesse dans les terres en les minant, engage quelquefois les villes & les communautés qui habitent ses bords, à y chercher du remède. On a fait différentes cartes, qui doivent servir d'instruction pour le mettre à sec; mais il en coûteroit des millions. Plusieurs particuliers se sont offerts pour cette entreprise, & ne demandoient d'autre récompense, que la propriété du terrain; leurs offres ont été rejetées;

il paroît néanmoins, que la Hollande pense sérieusement à ce projet. Selon les plans proposés, on ouvriroit les dunes vis-à-vis de Leyde, pour y pratiquer un lit, au Rhin jusqu'à la mer; & avec le secours de cinq ou six cents moulins, on vuideroit le lac, en le faisant décharger, partie dans ce fleuve, partie dans l'Ye du côté d'Amsterdam.

Ces moulins, destinés à élever les eaux, sont composés de quatre roues qui tournent ensemble, & ont en dedans plusieurs conduits, faits en spirale, qui viennent se réunir au centre de la roue. L'eau qu'elles puisent par des ouvertures pratiquées à leur circonférences, coule par ces spirales, se vuide dans un canal fait exprès, & passe dans un réservoir voisin, où elle est reprise par une seconde machine, ensuite par une troisième, puis par une quatrième, &c. Le service en est sûr, très-prompt, & épargne une infinité de bras dans un pays, où les machines agissent comme les hommes, & les hommes comme des machines.

Quelques savans avoient formé, à Harlem, une Société particulière, pour y faire des expériences, & conférer

SUITE DE LA HOLLANDE: 167
ensemble sur les résultats. Ces conférences donnerent l'idée d'une Association semblable aux autres Académies de l'Europe. Tous les membres se proposèrent de réunir leurs travaux, pour concourir au bien, à la gloire de la patrie, à l'encouragement des sciences & des arts. Il fut réglé qu'on feroit des mémoires, qu'on fonderoit des prix pour ceux qui auroient le mieux traité les sujets proposés. Sept Magistrats ouvrirent la premiere assemblée en 1752. Dans le courant de la même année, le nombre des Associés fut augmenté; & cette Compagnie, composée aujourd'hui des plus savans hommes de la nation, a élu le Stadhouder pour son Protecteur. Tous les ans elle distribue un prix, qui consiste en une médaille d'or, autour de laquelle on voit, en guise de cordon, le nom de celui qui l'a remporté; & l'Académie a déjà fait paroître un volume de ses mémoires, plein de recherches utiles & intéressantes. Elle exclut de ses travaux les sujets de pure spéculation, & travaille pour la postérité comme pour son siècle. Elle s'occupe sur-tout des moyens de rendre les machines, les inventions

plus commodes & moins dispendieuses. Les observations, les découvertes sur la botanique, la chimie, l'anatomie, la médecine, la chirurgie, en un mot, tout ce qui peut contribuer à la perfection des arts, entre dans le plan qu'elle a embrassé. Elle n'exclut pas même les matières de théologie; mais elle écarte les controverses particulières; & l'on ne traite cette science, que dans ses principes généraux. Enfin on travaille sur tous les objets de littérature, d'histoire, de métaphysique, de politique, de physique, d'histoire naturelle, de morale, de géographie, qui peuvent être de quelque utilité.

On voit, dans ces Mémoires, différentes gravures, dont quelques-unes entr'autres rappellent une découverte assez curieuse, faite par un menuisier de la ville d'Harlem. Il faisoit scier les pieds d'une chaise qui étoit trop haute; & parmi les morceaux coupés, il en vit un qui le frappa par les merveilles qu'il crut y découvrir. Il voulut d'abord suivre dans le bois (c'étoit du pommier) le dessein qui se présentoit à la surface; & il en scia jusqu'à dix lames de quelques lignes d'épaisseur.

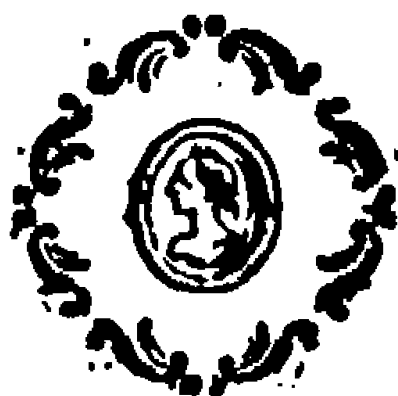
Toutes

Toutes ces lames paroissent offrir des vues de villes & de bâtimens; il y en a même, sur lesquelles on remarque, comme dans l'éloignement, des églises, des clochers, des ramparts si bien formés, qu'on jugeroit que ce sont des plans faits à la main. L'espace en avant, parfaitement proportionné avec le lointain, représente tantôt des terrasses, tantôt une rivière. Au-devant d'une de ces villes, est une piece d'eau, sur laquelle un petit point noir a l'air d'une barque; & sur un des clochers, on croit appercevoir un cadran, dont l'aiguille marque une heure & demie: la même apparence subsiste avec une loupe ordinaire. Au-dessus de ces villes, on voit par-tout un ciel bien ordonné, autrement coloré que le reste du tableau; & quelquefois une aurore qui se leve derriere la ville. Toutes ces vues sont d'une couleur brune: les coups de lumiere & l'obscurité des ombres y sont si bien distribués, qu'en les regardant même d'assez près, on les prendroit plutôt pour un ouvrage de l'art, que pour des jeux de la nature. Le bas de la chaise, dont ce morceau a été scié, étant de forme conique, les dix tableaux ne sont pas tous du

170 SUITE DE LA HOLLANDE.
même diametre. Le sieur Schut, c'est
le nom du Menuisier, les a offerts à
l'Académie pour mille florins; mais la
Compagnie n'étant pas encore dans
l'intention d'assembler un cabinet de
curiosités, s'est contentée de les faire
graver, pour les publier dans ses mé-
moires.

Je suis, &c.

A Harlem, ce 13 mai 1756.



Faute à corriger.

*Page 144, ligne première, d'arbres, lisez
arbres.*

LETTRE CCXLIX.

SUITE DE LA HOLLANDE.

Nous reprîmes le chemin d'Amsterdam ; & à une lieue de Harlem , nous mîmes pied à terre , pour passer la digue qui sépare les deux mers. On aperçoit sur la droite , le château de Swanembourg, où s'assemblent les Etats de Rheymland, petit pays qui comprend Leyde , Harlem , & plusieurs villages circonvoisins. Ce château est d'une grandeur médiocre , joli d'ailleurs , & de l'ordre Ionique. Au-delà de la digue , on retrouve un second canal , où l'on embarque pour Amsterdam. J'y fis mes remerciemens & mes adieux à mon médecin ; & je partis pour Leyde , la plus ancienne cité des Bataves , excepté Utrecht. Ptolomée la nomme *Lugdunum Batavorum* ; & les Romains l'appelloient la capitale des Germains , *Caput Germanorum*.

Cette ville est , après Amsterdam , la plus peuplée de la Hollande : on y

compte soixante mille habitans. Les rues en sont belles , propres , bien percées , les maisons bien bâties ; & les canaux qui la traversent y forment plus de cinquante isles, où l'on aborde par plus de cent soixante ponts. Une de ces rues est appuyée sur une voûte ou arcade d'un quart de lieue de longueur , sous laquelle coule un ruisseau qui entraîne les immondices. On navige, plusieurs fois l'an, sur ce canal souterrain , pour le visiter & le nettoyer.

Les quais le long du Rhin , les rues même, & quelques canaux plantés d'arbres , font par - tout de jolies promenades ; mais les fenêtres étant absolument offusquées par les branches, dont le tronc n'est éloigné que de deux ou trois pieds des murailles, doivent nécessairement incommoder les habitans. Deux de ces canaux portent le nom de Rhin , se réunissent ensuite , & vont perdre leur nom & leurs eaux dans le sable à Catvick , près de la mer. N'imaginez pas que ce soit encore ici cette rivière fameuse, qui arrose & fertilise l'Alsace , l'Allemagne & une partie des Pays-Bas : elle n'en est , tout au plus , que l'ombre ou l'image : une tempête

SUITE DE LA HOLLANDE. 173
furieuse amoncela une si grande quantité de sable à l'entrée de ce fleuve, que ses eaux, obligées de refluer, se pratiquèrent de nouvelles issues.

La ville de Leyde peut avoir une lieue & demie de circonférence ; & l'on y entre par huit portes. On y comptoit dix-huit maisons religieuses avant la réformation. Son château, nommé le Bourg, paroît un ouvrage des Romains. Il est bâti dans une île que le Rhin forme au milieu de la ville, & sur une espece de montagne faite de main d'hommes. On y trouve un puits d'une profondeur surprenante, dont l'eau est douce, mais en petite quantité. L'enceinte de ce fort, qui subsiste encore, est de forme circulaire ; & le haut des murs, d'où l'on découvre la ville & la campagne, est crénelé. On a planté des vignes & des arbres dans l'intérieur ; en sorte que la colline n'est plus qu'un verger, qui renfermoit anciennement des cerfs, des biches, des chevreuils & des paons. On voit ailleurs les restes d'un vieux château, dont les pierres sont larges, épaisses, & liées par des crampons de fer. C'étoit, dit-on, le palais du Préteur, ou plutôt l'endroit

où les Danois recevoient les impôts qu'ils établissoient sur la Frise. Les ruines des anciens monumens qui sont aux environs de Leyde, & celles qu'on y découvre tous les jours en fouillant la terre, semblent prouver que les Romains ont séjourné long-tems dans cette partie de la Hollande.

Parmi les églises de cette ville, la plus vaste, & peut-être une des plus belles des sept provinces, est celle de saint Pierre. C'est un grand vaisseau gothique, d'une juste élévation, mais dont le plafond est en bois. On y voyoit autrefois une tour fort haute, qui tomba au commencement de l'autre siècle, & dont les fondemens existent encore. Je connois peu d'églises qui renferment un si grand nombre d'épigraphes, la plupart de Médecins, de Sénateurs, & de Ministres du Saint Evangile. On y lit, entr'autres, celle de Boërhaave sur le mausolée que la ville de Leyde a fait élever au génie salutaire de ce célèbre Médecin, *salutifer Boerhaavii genio sacrum* : c'est une urne de marbre blanc, ornée de draperies & de guirlandes, sur un piedestal de marbre noir. Six têtes ciselées, dont quatre

représentent les quatre âges de la vie, & les deux autres la Médecine & la Chymie, forment un groupe entre l'urne & le piedestal. Sur une des faces, est le buste du Docteur en médaillon, avec cette devise : *sigillum veri simplex*, « le simple sceau de la vérité ». D'un côté on a gravé la date de sa naissance, & de l'autre celle de sa mort.

Herman Boërhaave naquit en 1668 à Voorhout, près de Leyde. Son pere, Pasteur de cette ville, lui apprit les langues savantes, & le destina au même ministère; mais sa mort laissa au jeune homme la liberté de suivre son goût qui le portoit à la médecine. Il fut reçu docteur en cette science en 1693; & bientôt l'université de Leyde lui donna les témoignages d'estime les plus éclatans. Il y enseigna la médecine, la chymie & la botanique, & s'acquit une si grande renommée, que les étrangers vinrent en foule prendre ses leçons. La ville de Leyde fut alors l'école de l'Europe pour toutes ces sciences; & toutes les Puissances y envoyèrent des disciples, qui trouverent dans l'habile Professeur, non-seule-

nient un maître éclairé , zélé , laborieux , mais encore un pere tendre , qui les encourageoit dans leurs travaux , les consoloit dans leurs peines , les soulageoit dans leurs besoins. Les Académies des Sciences de Paris & de Londres se l'associerent ; & il fit part à l'une & à l'autre de ses découvertes sur la chymie. Lorsque Pierre-le-Grand vint en Hollande pour s'instruire de la marine , il alla également prendre des leçons de ce Docteur célèbre , dont la réputation étoit répandue jusqu'à la Chine. Un Mandarin lui écrivit avec cette seule adresse : *à l'illustre Boërhaave , médecin en Europe ;* & la lettre lui fut rendue directement. Cet homme fameux mourut en 1738 , laissant une fille unique , riche de quatre millions , quoiqu'il eût d'abord été obligé de donner des leçons de mathématique pour subvenir à ses besoins.

Depuis Hippocrate , aucun médecin n'a plus mérité que lui , l'estime de ses contemporains & la reconnoissance de la postérité. Il joignoit aux lumières & aux talens supérieurs de l'esprit , les qualités du cœur qui rendent l'homme précieux à la société. Nous avons de

SUITE DE LA HOLLANDE. 177
lui des Institutions de Médecine, qu'il composa pour ses élèves, des Aphorismes sur la connoissance & sur la cure des maladies, & des Elémens de chymie, qui passent pour son chef-d'œuvre. Tous ces ouvrages sont en latin, ainsi qu'un traité des maladies vénériennes, qu'on vient de traduire en françois. Quelques personnes, plus attachées à la bienséance qu'à l'utilité publique, voudroient que les livres qui traitent de pareilles matières, fussent écrits dans une langue morte. Elles insistent sur le danger de mettre entre les mains de tout le monde, des ouvrages propres à exciter la curiosité des jeunes gens. C'est, sans doute, par des vues si sages, que le savant Astruc a composé en latin ses livres admirables des maux vénériens; & il est probable que ce même motif engagea l'illustre Boërhaave à écrire dans le même idiome, un traité sur le même sujet. D'autres, au contraire, pensent que rien n'est plus capable d'inspirer à la jeunesse beaucoup de retenue & de circonspection, que ces sortes de lectures. Quel est, en effet, le jeune homme le plus emporté par ses

H iv

passions, qui, après le récit des affreux ravages que cause cette cruelle maladie, & des remèdes violens qu'elle exige, soit tenté d'en courir les risques?

L'église de Notre-Dame, qui est aujourd'hui le grand temple des François & des Wallons réformés de cette ville, n'a de remarquable, que l'épithaphe fastueuse de Joseph Scaliger. Né à Agen en 1549, il embrassa le calvinisme à l'âge de vingt-deux ans, & vint achever ses études dans l'Université de Paris. Appelé à celle de Leyde, il y professa pendant seize ans, & mourut en 1609. Ce fut, sans contredit, un des plus beaux esprits du dernier siècle. Ebloui par les louanges excessives que lui attiroit son savoir, il s'imaginait que la nature s'étoit épuisée en sa faveur, & que les autres hommes n'avoient reçu en partage qu'une profonde ignorance. De son autorité privée, il s'étoit établi directeur de la république des lettres; & les membres qui la composoient alors, ne paroissoient à ses yeux que de vils esclaves. Il étoit sur-tout entêté d'une noblesse prétendue, qu'il faisoit remonter jusqu'aux anciens Princes de

Vérone; & il avoit publié un livre, pour relever l'ancienneté & l'éclat de sa maison. Le terrible Scioppius, qui aspirait à la première place dans l'empire littéraire, saisit cette occasion pour satisfaire sa jalousie & son animosité. Il découvrit dans l'ouvrage de son rival, près de cinq cens fautes, & assaisonna sa critique des injures les plus grossières. Elles remplirent d'ennui & de tristesse l'ame du pauvre prince de Vérone, qui mourut au bout de deux ans, percé des traits dont il avoit montré à ses ennemis le funeste usage.

Ce qui donne le plus d'éclat à la ville de Leyde, c'est, sans contredit, son Université. Guillaume I, prince d'Orange, la fonda en 1575, comme gouverneur de la Hollande, au nom de Philippe II, roi d'Espagne. La beauté du lieu, la douceur des habitans, les promenades charmantes dont la campagne est diversifiée, le voisinage de la mer, la situation du pays qui est comme le centre de la province, tout concouroit à faire choisir cette ville pour un pareil établissement. Le 8 de Février on y commença les leçons publiques; & tous les ans, au même jour, on fait l'ins-

tallation du Recteur nommé par le Stadhouder, & que ce Prince choisit parmi trois Docteurs, dont la liste lui est présentée. Cette Académie, devenue très-florissante, se vante d'avoir eu des professeurs du premier mérite, & nomme entr'autres Grotius, Heinsius, Vossius, Gronovius, Burmannus, Saumaise, Descartes, S'gravesande, &c.

Daniel Heinsius, né à Gand, d'une famille distinguée, fut disciple de Scaliger, & lui succéda dans la place de professeur d'histoire & de politique. On a de lui des traductions assez fideles de Maxime de Tyr, & de la politique d'Aristote, à laquelle il a joint un traité sur la tragédie; d'Hésiode, auquel il a ajouté des notes; de Théocrite, de Moscus, de Bion; plusieurs ouvrages de littérature & de philosophie, un recueil de harangues, & un autre de vers grecs & latins. Il eut un fils qui cultiva les lettres comme son pere, travailla dans le même genre, fut employé dans les négociations, & mourut à la Haye en 1681, âgé de soixante-un ans.

Les Vossius ont tenu un rang distingué parmi les littérateurs Hollandois du dix-septieme siècle. Gerard-Jean,

SUITE DE LA HOLLANDE. 181
père de quatre fils célèbres, se rendit habile dans les belles-lettres & dans l'histoire. Son mérite lui valut la direction du collège de Dordrecht ; on lui confia ensuite une chaire de chronologie & d'éloquence dans l'université de Leyde. Appelé à Amsterdam, pour y remplir celle de professeur d'histoire, il y fit imprimer des *in-folio* sur les Ecrivains grecs & latins, sur les mathématiques, l'idolatrie, la chronologie, le pélagianisme, les étimologies, les vices du langage, & plusieurs autres sujets remplis d'un savoir profond, & de remarques solides. Le dernier de ses fils, Isaac Vossius, passa en Angleterre, & devint chanoine de Windsor. Ses ouvrages, sur des matières d'érudition, suivant le goût du tems, répandirent son nom par toute l'Europe. Louis XIV chargea Colbert de lui envoyer une lettre de change, comme une marque de son estime & de sa protection. Dans la lettre qui accompagnoit ce présent, on lui disoit que si ce Monarque n'étoit pas son souverain, il vouloit du moins être son bienfaiteur, en considération d'un nom

•

182 SUITE DE LA HOLLANDE.

que son pere avoit rendu illustre , & dont il conservoit toute la gloire.

Gronovius , professeur de belles-lettres à Deventer , puis à Leyde , où il mourut en 1672 , étoit né à Hombourg en 1611. Il a donné des éditions estimées de plusieurs Auteurs latins , tels que Plaute , Saluste , Tite - Live , Seneque , Pline , Quintilien , Aulugelle. Il a restitué un grand nombre de passages , & en a corrigé d'autres avec beaucoup de succès. Il eut un fils , aussi savant que son pere , qui voyagea en Angleterre , en France , en Italie. Le Grand-Duc de Toscane lui donna une chaire à Pise , qu'il quitta pour aller occuper celle de son pere à Leyde. Il mourut en 1716 , âgé de 71 ans , avec le titre de géographe de cette ville , & la réputation d'un homme savant , mais caustique. Son caractère le fit plus haïr , que ses ouvrages ne le firent estimer. Les principaux sont des éditions d'Auteurs grecs & latins , & plusieurs écrits polémiques , où il a répandu une partie du fiel amer qui le dévorait.

François Burman , né à Leyde en

SUITE DE LA HOLLANDE: 183
1626 , professa la théologie à Utrecht ,
& publia plusieurs livres sur cette
science. Son fils lui succeda , &
écrivit sur les mêmes matières. Un
troisième Burman occupa une chaire
de professeur d'histoire , d'éloquence ,
de grec & de politique , & mourut en
1741 , avec la réputation d'un savant
laborieux & d'un commentateur infatigable , dont les ouvrages marquent
plus de savoir que d'esprit , plus d'é-
rudition que de goût.

La plupart de ces Savans joignoient
à un corps plus robuste que celui d'un
athlete , une prodigieuse mémoire , &
un travail encore plus prodigieux. Ils
avoient entassé autant d'érudition , qu'il
soit possible d'en faire entrer dans une
tête ; mais il n'avoient presque jamais
ménagé un moment pour penser ; tout
étoit employé à lire. Si vous leur pro-
posiez une question , ils vous acca-
bloient en versant , avec profusion ,
tout ce que les différens mots , dans
lesquels étoit énoncée votre deman-
de , rappelloient à leur souvenir ; &
s'ils omettoient quelque chose , c'étoit
précisément le point que vous desiriez
de savoir.

Claude Saumaïse naquit d'une famille noble , à Semur en Bourgogne , où son pere fut son premier maître dans l'étude des langues savantes. Il embrassa le calvinisme , & se retira à Leyde , où il fut professeur honoraire après Scaliger , dont il partagea les défauts & les talens. Son orgueil ne pouvoit souffrir de contradiction ; & dès qu'on n'étoit pas de son sentiment, on étoit qualifié d'ignorant, de bête, ou de frippon. Un Savant de ce caractère ne devoit pas vivre long-tems en paix ; aussi Saumaïse eut-il continuellement les armes à la main. Il rencontra dans le pere Petau , un adversaire redoutable ; qui sut bien lui rendre les injures qu'il en recevoit. Petau étoit d'une humeur austere & farouche ; il avoit d'ailleurs affaire à un hérétique ; c'étoit, pour un Jésuite , une raison de plus de ne pas le ménager. Saumaïse éprouva le sort de Jules Scaliger , & succomba sous les traits du célèbre Milton. L'attaque fut si violente, qu'elle ne contribua pas moins que l'humeur insupportable de sa femme , à lui causer la mort. Cette femme , qui étoit une mégere, le maîtrisoit comme un enfant,

SUITE DE LA HOLLANDE. 185
se glorifiant néanmoins d'avoir épousé
le plus savant de tous les Nobles, & le
plus noble de tous les Savans.

La philosophie péripatéticienne jouis-
soit alors en France de la plus grande
faveur. Descartes se retira en Hollande,
pour n'avoir aucune espece de dépen-
dance qui le forçât à la ménager. Pen-
dant un séjour de vingt-cinq ans, qu'il
fit en différens lieux des Provinces-
Unies, il eut des ennemis & des en-
thousiastes. L'université d'Utrecht fut
carthésienne dès sa fondation ; celle
de Leyde parut suivre son exemple ;
mais quelques pédans, entêtés des chi-
meres scolastiques, firent défendre la
nouvelle philosophie comme dange-
reuse ; & son Auteur passa en Angle-
terre, où ses opinions ne trouverent
pas moins d'obstacles qu'en Hollande.

A tous ces noms fameux, dont l'U-
niversité de Leyde se glorifie, j'ajoute-
rai ceux du physicien Muschenbrock,
célèbre par ses découvertes sur l'élec-
tricité, & du savant Alaman, Suisse
de naissance, connu dans le même
genre, par son zele, ses talens, ses
lumières, & l'accueil qu'il fait aux
étrangers. J'ai voulu moi-même, une

seule fois , assister à ses leçons ; & j'ai admiré avec quel art il fait les rendre agréables & intéressantes par le choix des matières , claires & faciles par la netteté & la précision. Mais ce qui me surprit davantage , ce fut l'attention, le silence qui regnoit dans cette assemblée nombreuse , la justesse , l'air de candeur & de simplicité de l'habile Professeur , le soin avec lequel il écartoit tout ce qui pouvoit déroger à la dignité d'une instruction sérieuse & utile. Outre le cabinet de physique qui appartient à l'Université , M. Alaman en a un autre chez lui , assez bien monté pour y donner des leçons particulières. C'est là , que ce grand physicien offre aux yeux , & développe à l'esprit, les phénomènes les plus surprenans de la nature. Ce docte & agréable lycée est souvent honoré & embelli de la présence de femmes illustres & aimables , qui suivent avec assiduité les cours de physique qu'on y donne , & font briller quelquefois , non-seulement cette curiosité qui leur est naturelle , mais encore la plus subtile capacité.

On ne fait aucune difficulté à Leyde de conférer les grades de l'Université

SUITE DE LA HOLLANDE. 187
aux Catholiques, excepté en théologie ; mais les parens qui craignent de confier leurs enfans à des Protestans, préfèrent de les envoyer à Louvain, ou dans d'autres académies des Pays-Bas ; ce qui cause à la ville de Leyde un préjudice auquel il seroit facile de remédier, en établissant un professeur catholique dans chaque faculté.

Les Fabricans & les écoliers forment ici plus des trois quarts des habitans ; aussi dit-on que dans Juillet & Août ; qui sont le tems des vacances, les rues paroissent désertes. Les personnes occupées aux manufactures, ne sortent que les dimanches. Les principales fabriques sont de draps & de différentes sortes d'étoffes.

Ces draperies furent les premières causes de l'aggrandissement de cette ville. Plusieurs bourgeois d'Ypres, de Liège, de Gand & autres lieux trop exposés à la guerre, se retirèrent à Leyde, dont la situation leur parut plus propre pour cette espèce de travail. Ils s'établirent entre le vieux & le nouveau Rhin, desséchèrent cet emplacement, y bâtirent des maisons, y creusèrent des canaux, les

revêtirent de briques, & y dressèrent des ponts-levis, afin que les bateaux chargés pussent y passer avec leurs mâts & leurs voiles. Se trouvant encore trop resserrés par la quantité de gens qui y arrivoient, les habitans furent obligés de s'aggrandir une seconde fois, en joignant au premier terrain, ce qui forme aujourd'hui la rue de Harlem. Ces accroissemens successifs se réitérèrent souvent, jusqu'à ce qu'enfin la ville fut environnée de murailles; & embellie d'un large rampart, qui en fait le tour en dedans, & forme, en dehors, une charmante promenade.

Les Hollandois comparent Leyde à Athenes, & la regardent comme la métropole des Doctes de leur pays. Ils y ont un cabinet de physique, d'histoire naturelle, d'antiquités, un jardin des plantes, un observatoire; une bibliothèque publique, un amphithéâtre d'anatomie, & tout ce qui peut donner de la facilité & de l'éclat à une ville studieuse & savante. Les facultés de droit & de médecine y ont joui, dans tous les tems, de la plus grande splendeur, par le soin qu'on a toujours eu

SUITE DE LA HOLLANDE. 189
d'y attirer les plus célèbres docteurs de l'Europe. On y trouve d'excellens maîtres pour les exercices du corps , d'autres pour les langues , la musique , les mathématiques. On y compose une Gazette françoise , dont le double objet est de satisfaire la curiosité publique sur les événemens & les découvertes qui peuvent l'intéresser , & de former un recueil de mémoires & de détails propres à servir à l'histoire. Une correspondance étendue , suivie & exacte , tant au dehors que dans l'intérieur , lui procure des piéces & des monumens qui font connoître la politique du jour & les intérêts des Puissances.

A l'entrée du jardin botanique , on lit une inscription latine , qui permet de voir tout , & défend de toucher à rien. Le Professeur qui en a la direction , explique aux étudians la nature , les propriétés , les vertus des simples , & quelquefois les mene herboriser sur les dunes , où quantité de plantes salutaires croissent naturellement. On entretient avec autant de soin que de dépense , celles qu'on apporte des deux Indes , dont ce jardin est toujours très-bien fourni,

Dans une des galeries qui l'environnent, est le cabinet d'histoire naturelle. On y voit des raretés de tous les tems, de tous les pays; des idoles des payens, des dépouilles de serpens, des habits étrangers, des momies d'Egypte, des animaux à plusieurs têtes, une oie du détroit de Magellan, une chauve-souris des Indes, des oiseaux à cornes, des poissons ailés, un almanach des Lapons, des patins de Finlande, une trompette du Japon, la peau d'une sirene, les bottes de Charles-Quint, &c. Il y a, sur le côté, une salle bâtie exprès, pour placer des antiques trouvés à Rome, & légués par un Curieux. Dans le nombre, je n'ai vu de beau qu'un Hercule appuyé sur sa massue, un Apollon, & un jeune homme, dont il n'y a que le tronc de pur; les bras & les jambes ont été ajoutés depuis.

Le cabinet d'anatomie, moins remarquable par sa structure, que par les pieces qu'il renferme, offre d'autres curiosités. Il est construit en amphithéâtre, pour donner aux spectateurs la facilité de voir toutes les parties de l'homme ou de l'animal dont on fait la dissection. Ce lieu est orné de squelettes

SUITE DE LA HOLLANDE. 191
humains de toutes les tailles, de tous les sexes, de tous les âges, qui font le tour du cabinet. On montre, dans une autre pièce, des squelettes d'animaux, mêlés avec ceux de quelques criminels punis pour leurs forfaits; la vessie d'un homme, contenant seize pintes d'eau; la peau d'un autre, préparée en façon de parchemin; des boyaux dont on a fait une chemise; un prince d'Egypte embaumé depuis deux mille ans; un squelette de baleine non bien entier, de vingt pieds de long; la tête d'une baleine beaucoup plus grande, un singe des Indes avec des ailes, une main de nymphe marine, & le squelette d'un jeune homme qui avala un couteau, en voulant se débarrasser d'une arête qui l'étrangloit. On lui ouvrit l'estomac; & il vécut encore trois ans après l'opération.

Au sortir de cette salle, en tournant sur la gauche, on trouve un escalier qui conduit à la bibliothèque publique. Un Bibliothécaire, choisi parmi les professeurs de l'université, en est le Directeur, & a sous lui des Substituts qui ouvrent la salle deux fois par semaine, le mercredi & le samedi,

292 SUITE DE LA HOLLANDE.

depuis deux heures jusqu'à quatre. Le fond principal de cette collection est composé des livres précieux dont Scaliger l'a enrichie; de ceux que les Curateurs de l'Académie ont achetés des héritiers de Vossius, & sur-tout des manuscrits hébreux, samaritains, arabes, persans, éthiopiens, que Golius a légués à la ville par son testament. Ce Golius, né à la Haye en 1596, succéda au savant Erpenius dans la chaire d'arabe de l'université de Leyde. Il voyagea en Afrique & en Asie, pour se perfectionner dans la connoissance des langues orientales. Les Turcs le laissèrent fouiller dans les bibliothèques de Constantinople, & lui proposerent divers avantages pour le retenir parmi eux: il préféra le séjour de Leyde, où il donna quelques traductions d'ouvrages arabes.

Plusieurs particuliers de cette ville ont aussi de riches cabinets de livres & de tableaux, non pour faire servir à la décoration de leurs maisons, ce qui n'est propre qu'à l'instruction de l'ame & à l'ornement de l'esprit. Car ne croyez pas qu'on voie ici, comme en France, de ces hommes lourds, qu'un défaut

défaut d'éducation a privés des avantages de l'étude , amonceler des volumes dans tous les genres , & affecter de former des bibliothèques. Les Hollandois se moquent de ces gens qui , dénués des premiers élémens des lettres humaines , mettent au nombre des meubles , ce qui n'est destiné qu'à orner la mémoire , à éclairer le jugement , & recueillent les ouvrages des Auteurs grecs & latins , sans aucune connoissance ni de ces langues , ni de ce que contiennent leurs écrits.

L'Université ou Académie de Leyde occupe l'emplacement d'un ancien couvent de religieuses , où l'on voit encore la forme d'une petite église. On y compte quinze Professeurs , dont trois en théologie , trois en jurisprudence , cinq en médecine , & les autres pour la philosophie , l'histoire , l'éloquence , la littérature & les langues. Les Curateurs , élus à vie par les États de Hollande & de West-Frise , sont , avec les Bourguemestres , chargés de pourvoir à leur entretien , & à celui de tous les Officiers & Suppôts de l'Université. Les Etudians jouissent du privilège de ne payer aucun

194 SUITE DE LA HOLLANDE,
droit pour le vin & la biere qu'ils con-
somment à leur table ; & s'ils pêchent
contre les loix de la société , même en
affaires criminelles , ils ne doivent être
jugés que par le Recteur , les Assesseurs,
les Bourguemestres & les Echevins,
pourvu qu'ils soient inscrits sur les re-
gistres de l'Académie, où les personnes
du plus haute rang se font honneur
de voir leur nom. On trouve , dans ces
mêmes registres , que les François s'é-
tant approchés de Leyde dans le des-
sein de l'assiéger , les Etudiens allerent,
sous la conduite de leurs Professeurs,
offrir leurs services aux Magistrats con-
tre l'ennemi en cas d'attaque ; mais le
dégel qui survint , ayant fait partir no-
tre armée, on frappa une médaille pour
éterniser cette brave & intrépide ré-
solution. Henri IV. marqua sa recon-
naissance , du secours qu'il avoit reçu
des Etats de Hollande , en faisant va-
loir , dans son royaume , les certificats
d'étude & de capacité accordés par
l'Université de cette ville, & maintint les
Gradués dans les titres & les honneurs
qu'ils avoient obtenus en cette même
Ecole.

C'est dans une des cours de l'Académie, qu'étoit anciennement la fameuse

l'imprimerie d'Elzevir, d'où sont sorties ces belles éditions grecques, latines, hébraïques & arabes, dont les Scavans ornent encore leurs cabinets. Il n'y a plus de libraire de cette famille, depuis la mort du dernier de ce nom, arrivée à Amsterdam en 1680. Les plus célèbres de ces Artistes ont été Louis, Bonaventure, Abraham & Daniel Elzevirs. Ils n'égalent pas nos Etienne pour l'érudition; mais ils ne leur cèdent, ni dans le choix des bons livres, ni dans l'intelligence de la librairie. Ils les ont même surpassés pour l'élégance & la délicatesse des petits caractères. Leur Virgile, leur Térence, leur Nouveau Testament grec, & quelques autres livres ornés de lettres rouges, sont de vrais chefs-d'œuvre de typographie, & satisfont également l'esprit & la vue par l'agrément, la finesse & la correction.

Le Prince d'Orange avoit fondé l'Université de Leyde, pour récompenser les habitans de leur attachement à son parti. Ils en avoient donné tout récemment une preuve bien sensible, en fermant leurs portes aux troupes de Philippe II; & le siège qu'ils soutinrent, en préférant les horreurs de la guerre, de la pest.

re & de la famine à la domination es-
 pagnoles, est peut-être un des plus mé-
 morables dont l'histoire fasse mention.
 Il n'y avoit pas un soldat, pas un ma-
 telot, qui ne fût couvert de blessures.
 Dans une attaque particulière, un Zélan-
 dois arracha le cœur d'un Castillan,
 le mordit & le rejetta avec indignation,
 en disant : « il est trop amer ». Les pro-
 visions étoient épuisées ; l'ennemi of-
 froit aux Assiégés la plus belle capitu-
 lation : le peuple expirant demandoit
 du pain : le Bourguemestre le voyant
 attroupe, parut sur un perron &
 dit : « mes amis, j'ai juré d'être fidèle,
 » jusqu'à la mort, au Prince & aux Etats.
 » je ne suis point parjure ; vos maux
 » m'affligent ; si mon corps peut appar-
 » tenir à votre faim, je vous le livre ; par-
 » tagez-le entre vous ; j'aime mieux
 » qu'il vous serve de nourriture, que
 » de proie à la cruauté de l'ennemi ».

Dès ce moment les clameurs cessèrent,
 & ce même peuple, du haut des ram-
 parts, cria aux Assiégeans : « nous man-
 » gerons notre bras gauche ; mais nous
 » conserverons le droit pour nous dé-
 » fendre ; & , si nous sommes vaincus,
 » pour mettre le feu à nos maisons &

« nous brûler, nous, nos femmes & nos enfans ».

Le Prince d'Orange avoit ordonné de percer les digues, & fait partir une flotte chargée de provisions. Elle fut long-tems arrêtée par des vents contraires; mais une tempête, qui favorisa l'inondation, facilita l'entrée de ce secours. Les Assiégeans prirent la fuite; & la flotte arriva à Leyde, dont la peste, compagne de la famine, avoit enlevé le tiers des habitans. On conserve, dans le cabinet d'un particulier de cette ville, la représentation de ces deux fléaux, suite malheureuse de ce siège à jamais mémorable. Dans l'un, on voit des hommes, des femmes, des enfans se jeter, avec fureur, sur le cadavre d'un animal mort; composer une bouillie détestable avec de vieux cuirs, des peaux de poisson sec, des os de cheval, de vache, de chien, ramassés dans les fumiers; nourrir les enfans avec les boyaux, à moitié pourris, des animaux qu'on vient de dévorer; se repaître de feuilles de vignes, de racines d'arbre, de rats, de souris, qu'on ne se donne pas même le tems de faire cuire. Des hommes exténués languis-

sont en attendant ~~le~~ trépas ; des enfans à la mamelle périssent sur le sein des féchés de leurs mères expirantes.

Le second tableau présente des objets plus effrayans : c'est celui de la peste qui achève de ravager cette ville malheureuse. L'affreuse calamité porte la terreur & la mort par tout où elle est , & la consternation où elle n'est pas. Tout devient ennemi ou suspect ; & chacun songe à sa conservation aux dépens de celle d'autrui. La guerre la plus vive n'exerce point de pareilles hostilités ; les précautions les plus sévères , les plus dures , paroissent raisonnables & nécessaires ; on leur sacrifie les devoirs les plus sacrés de l'humanité , quelquefois même les liaisons les plus tendres , les plus intimes du sang & de la nature. Le pavé est couvert de malades & de mourans ; on ne voit au milieu des rues , que des cadavres , de vieilles hardes , des charriots , qui enlèvent des corps morts. Les portes , les fenêtres des maisons , les soupiraux des caves , les issues par où l'on peut monter sur les toits , en un mot , toute ouverture est bouchée , fermée , cadenassée. A mesure que la peste étend

ses progrès ; les Chirurgiens , les Infir-
miers , les Fossoyeurs de viennent plus
rars. Les cadavres séjournent ; l'infec-
tion augmente ; les vivans sont , en quel-
que sorte , plus à plaindre que ceux qui
périssent. Chaque jour enlève plus de
deux cens habitans ; & le nombre des
pestiférés devient si considérable , que
le soin principal est de trouver des en-
placemens libres , pour former de nou-
veaux hôpitaux. Les Administrateurs
eux-mêmes succombent , & occupent
ces mêmes lits , d'autant plus effrayans
pour eux , qu'ils n'y ont vu aucun mala-
de que la mort ait épargné.

Dans ces affreuses circonstances, ar-
rive la flotte chargée de provisions.
On ne peut exprimer la joie qui vient
ranimer toute cette ville malade & af-
famée : ces squelettes ressuscités trou-
vent des forces pour courir sur les
quais. Ils dévorent des yeux ces ba-
teaux remplis de pain , de bled , de
fromage , de harangs. Les vieillards,
les enfans , les femmes , les hommes
tendent les mains , pour recevoir ce
que leur jettent les soldats. Quelques-
uns viennent à la nage , & montent sur
les barques. Ceux qui ont attrapé

quelques morceaux, courent à leurs maisons, les porter à leur famille; & tous s'écrient : « graces au ciel ! » Leyde est délivrée ; béni soit le Prince qui nous rend à la vie ». Les Chefs vont au temple, & ordonnent des chants de reconnoissance. Le *Te Deum* est interrompu mille fois, par les sanglots que l'attendrissement & la joie arrachent aux assistans. Les transports redoublent par l'arrivée du Prince lui-même, qui vient marquer sa satisfaction à ce peuple reconnoissant ; & le Sénat ordonne qu'on célébrera tous les ans, à pareil jour, une fête solennelle en mémoire de ce bienfait. Cet événement est le sujet d'un troisieme tableau qui se voit dans le même cabinet.

On fit, durant le siège, de la monnoie de papier, dont il se trouve encore des pieces, avec cette légende : *hac libertas origo : pugno pro patria*. Nous souffrons pour notre liberté ; nous combattons pour la patrie ». On conserve aussi un pain, qu'on dit avoir été miraculeusement transformé en pierre, pour punition d'une jeune fille qui en refusoit à sa sœur durant la famine.

En parcourant cette ville, on me fit

remarquer une maison où s'assembloient les Jurés Tailleurs, pour les affaires de leur Communauté. On y montre la table où travailloit, du même métier, ce trop fameux Jean de Leyde, ce Patriarche des Anabaptistes, qui eût l'audace de se faire proclamer roi de Sion. On y garde son portrait & celui de sa femme, avec un tableau qui représente son entrée triomphante à Munster. Obligé de se rendre à discrétion, il est conduit devant l'Evêque qui lui reproche les maux qu'il a causés à son peuple. « Mon cher Waldeck, » répond l'imposteur, le mal dont tu » te plains, n'est pas aussi grand que » tu veux le faire entendre. Je peux te » procurer le centuple de tout l'argent » qu'il t'en a coûté. Enferme-moi dans » une cage; fais-moi transporter dans » toutes les provinces de l'Europe. Ne » tire des curieux qu'un florin par tête » pour voir le roi de Sion; & je t'assure que tu recueilleras de quoi payer » tes dettes & augmenter tes revenus. » Tu seras content, dit le Prélat; je » t'enfermerai dans une cage, mais » d'une autre façon que tu n'esperes ». On le conduit de ville en ville pour le

faire voir au peuple & intimider les rebelles. On lui déchire la chair avec des tenailles ardentes ; & l'on met son corps dans une cage de fer , qu'on place au haut d'une tour.

Parmi les rues de Leyde , on remarque celle de Rapembourg , aussi frappante par l'étendue , que par la beauté. Au milieu est un large canal planté d'arbres dans toute sa longueur & orné , de chaque côté , de jolies maisons. La grande rue & la plus marchande commence à la porte de la Haye & finit à celle d'Utrecht , près de laquelle le vieux Rhin entre dans la ville , & va se perdre , à une lieue , dans les sables de Catwick. On le passe sur plusieurs ponts de bois & de pierre : l'un , nommé Pont-au-Bled , sert de marché pour cette denrée ; un autre , pour une raison semblable , s'appelle le Pont au-Poisson. Après ces deux premières rues , celle de Harlem est la plus considérable ; mais un des grands défauts de cette ville est la puanteur qu'exhalent la plupart de ses canaux , dont l'eau toujours dormante , ne se renouvelle presque jamais. Les moulins , construits pour lui donner quelques rafraîchissemens , entraînent beaucoup de peine & de

dépense, & produisent peu d'effet, sur-tout pendant les grandes chaleurs.

Chaque quartier de Leyde présente quelque établissement utile. Ici, c'est un hôpital pour les vieillards, pour les passagers, pour les pauvres & pour les foux; là, une maison pour les orphelins, où cinq cens enfans apprennent à lire, à écrire, à travailler. Le soin qu'on prend, en général, dans toute la Hollande, pour subvenir aux besoins des familles indigentes; est digne d'éloge & d'admiration. Il est peu de pays, où l'on fasse plus de charités, ni avec tant d'ordre. Pendant l'hiver on distribue des couvertures de lit, de la tourbe, & en diverses saisons, du linge, des draps, des chemises, & toujours du pain. Tous les trois mois, les Magistrats se donnent la peine d'aller eux-mêmes recueillir dans une bourse, ce qu'il plait à chacun de donner; & cette collecte est appliquée aux besoins des pauvres Réformés. D'après cela, je ne croyois pas trouver ici des mandians: il y en a cependant, mais en petit nombre.

Les draperies de Leyde font vivre

une infinité d'étrangers. Les laines fines qu'on y emploie, viennent d'Espagne ; les plus grossières s'apportent d'Angleterre & de Poméranie. Les halles aux draps, aux sagettes, aux bourcans, sont des especes de magasins, où l'on examine si ces étoffes ont la qualité qu'exigent les ordonnances ; & si on les approuve, on les marque aux armes de la Cité. Des gens du métier, établis par les Magistrats, sont chargés d'y veiller avec attention, & d'en faire de fides rapports.

Si Leyde a fourni, à quantité de fugitifs, des moyens de subsistance, ceux-ci, par reconnoissance, y ont apporté les arts de leurs pays, & , par-là, ont contribué à rendre ses manufactures plus riches & plus florissantes. Il se tient, tous les ans, deux grandes foires, pendant lesquelles on n'arrête personne pour dettes.

La police s'observe avec un ordre, un soin, une vigilance, qui font l'agrément & la sûreté des citoyens. La propreté des rues est un des points, sur lesquels on ne le cede ici à aucune des autres villes hollandoises, si délicates sur cet article. Des gens préposés pour

prendre soin des ouvrages publics, avertissent les Magistrats, dès qu'ils ont besoin de réparation. Tous les ans, à un jour marqué, les Bourgeois exposent devant les maisons, les sceaux, les pompes, les échelles à feu; & le Bourguemestre, passant par toutes les rues, reconnoît si tout le monde est prêt à faire son devoir en cas d'accident. La nuit, des hommes gagés vont par la ville, chargés d'annoncer les heures, les demi-heures, de ramener chez eux les coureurs, les ivrognes, les gens qui s'égarent, de prendre garde au feu, de faire fermer les maisons, d'arrêter les voleurs, de veiller enfin au maintien de l'ordre public. Cette sorte de garde se fait dans toutes les villes de Hollande, même dans les villages, mais avec des circonstances qui varient, suivant la police de chaque lieu.

Un autre établissement très sage, est le tribunal des Pupilles. Une femme ou un homme veuf, qui se remarie, sont obligés d'y prêter serment, qu'ils ont fait un inventaire fidele, n'ont rien tu, rien caché, rien recelé de leur bien. On leur prescrit l'ordre qu'ils doivent observer pour l'éducation des enfans,

pour la conservation de leur patrimoine ; & souvent le Conseil se charge du capital, en payant les intérêts, s'il y a lieu de craindre que les parens ne soient insolvables.

Leyde est gouvernée par un Conseil de quarante Sénateurs, parmi lesquels le Stadhouder nomme quatre Bourguemestres. Le grand Bailli administre la justice civile & criminelle conjointement avec huit Echevins. L'Hôtel-de-Ville est un grand bâtiment, dont les différentes salles offrent quelques tableaux assez remarquables, un entr'autres, de Luc de Leyde, qui représente le dernier Jugement.

Il part tous les jours de cette ville, depuis quatre heures du matin jusqu'à six heures du soir, neuf barques pour Harlem, huit pour Utrecht, autant pour Delft, autant pour la Haye ; de manière qu'on a presque à toutes les heures, la facilité d'aller, de revenir d'un lieu à l'autre, & d'arriver toujours au tems précis. Je viens d'en retenir une, qui doit me conduire demain à la Haye.

Les environs de Leyde, & la campagne qui en relève, passent en

quelque sorte , pour le jardin de la Hollande. Les fruits , les racines , les légumes y croissent en abondance , & sont d'une excellente qualité. Les villages paroissent de gros bourgs , dont les habitans jouissent de la plus grande aisance. On y fait le meilleur beurre du pays ; on y boit la meilleure biere ; on y mange le meilleur pain ; ce qui , joint à la beauté des points de vue , y attire beaucoup de noblesse & de gens riches. On me fit voir une maison qui porte encore aujourd'hui le nom de Descartes , parce qu'elle servit anciennement de retraite à ce Philosophe , qui y composa , dit-on , son premier ouvrage. La solitude de ce lieu absolument isolé , & par là même , très-propre à la méditation , est , sans doute , ce qui l'avoit engagé à s'y retirer. De quelque côté qu'on jette les yeux , on y jouit d'une vue admirable. On découvre sur-tout la ville de Leyde , qui , par la grande quantité d'arbres dont ses quais , ses rues , ses places sont ornés , ressemble moins à une cité , qu'à une forêt. Aussi l'a-t-on appelée un bois dans une ville , & une ville dans un bois.

Le village de Rhinsbourg étoit anciennement une riche abbaye de filles nobles de l'ordre de saint Benoît, où les Comtes de Hollande avoient leur sépulture. C'est aujourd'hui le chef-lieu d'une sorte de sectaires dont j'ai parlé. Le célèbre Poiret y faisoit sa résidence, & y est mort en 1715. Poiret étoit de Metz, où il s'appliqua aux langues savantes & à la théologie. Retiré en Hollande, les livres mystiques, & principalement ceux de la Bourignon échauffèrent tellement son imagination dérégulée, qu'il résolut de vivre & d'écrire dans le même genre. Il avoit conçu une si grande admiration pour cette femme, qu'il n'en parloit qu'avec l'enthousiasme d'un fanatique. La dame Guyon, autre visionnaire, avoit aussi beaucoup de part à son estime. On a de lui plusieurs ouvrages qui traitent de ces rêveries, tels que son *Economie divine*, sa *Paix des bonnes âmes*, & une édition en dix-neuf volumes des œuvres de la Bourignon, précédée de la vie de cette fameuse illuminée.

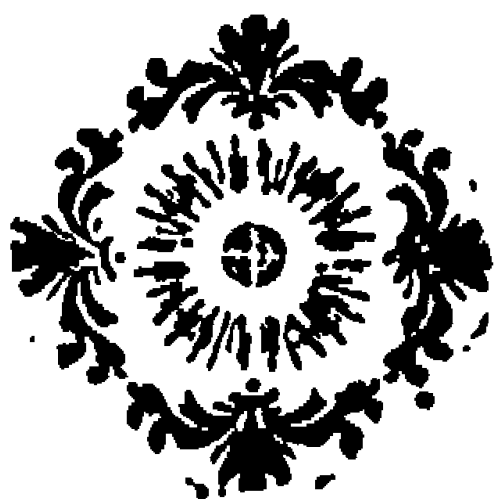
A une lieue de Rhinsbourg, est le village de Noortwick, orné de jolies maisons de campagne. Celui de Val-

Kenbourg est renommé pour sa foire
 aux chevaux, qui se tient au mois de
 septembre. Sa situation est agréable,
 ainsi que celle de Catwick, près de la
 mer, où les Romains avoient élevé un
 fort, sous le nom d'*Arx Britannica*,
 Citadelle Britannique, qui a été englou-
 ti par les flots. C'étoit originairement
 un camp fortifié, dont on fit un maga-
 sin pour le bled qui venoit de la Gran-
 de-Bretagne. Les fondemens de ce châ-
 teau se découvrent quelquefois lorsque
 la mer se retire, & que certains vents
 soufflent avec violence. Les fouilles
 qu'on y a faites pour y chercher quel-
 ques antiquités, ont achevé de le dé-
 grader. Sa forme est un quarré équi-
 latéral, environné d'une double mu-
 raille avec des tours dans les encoi-
 gnures. Au milieu, étoit un vaste bâti-
 ment, qui servoit de magasin; & autour
 duquel étoient vraisemblablement les
 logemens de la garnison. Cet endroit
 s'avance toujours de plus en plus dans
 la mer; ce qui prouve que l'Océan
 gagne sans cesse du terrain. Les flots
 ont déjà enlevé un grand nombre de
 maisons; & l'on ne voit presque pas de

210 SUITE DE LA HOLLANDE.
tempête sur cette côte , qui n'arrachie
quelques terres du continent. Les pé-
cheurs ne peuvent y jeter leurs filets,
sans rapporter les débris des édifices
submergés:

Je suis , &c.

A Leyde, ce 15 Mai 1756,



LETTRE CCL.

SUITE DE LA HOLLANDE.

DEPUIS Leyde, jusqu'à la Haye qui n'en est éloignée que de quelques lieues, nous eûmes continuellement, sur notre droite, de belles maisons de campagne ornées de jardins, dont les arbres taillés avec goût, les allées, les cabinets de verdure, les grottes, les boulingrins, les bassins, les statues, des sphères armillaires servant de cadrans, des donjons sur le bord du canal, forment un spectacle qui occupe agréablement les voyageurs.

A une lieue & demie de la Haye, nous traversâmes le joli village de Leidsendam, ou digue de Leyde. Les eaux, abandonnées à leur cours naturel, inonderoient le pays, si elles n'étoient retenues par une écluse. Pour éviter les frais & le retard que cette écluse occasionneroit nécessairement, les barques s'arrêtent au-dessous; & l'on met pied à terre, pour en prendre

212 SUITE DE LA HOLLANDE.

d'autres au-dessus , qui sont toujours prêtes à partir. Dans cet endroit , l'eau est très-poissonneuse ; on'y pêche surtout beaucoup de perches. Dans la belle saison, les cabarets sont remplis de compagnies choisies, qui viennent de Delft, de la Haye & de Leyde , pour se régaler de waterfich.

La Haye, en latin *Haga Comitum*, en hollandois *Gravenhague* , qui signifie Demeure des Comtes , n'étoit originaiement qu'une maison de chasse des Souverains de Hollande. Ils y firent construire un château qui devint leur séjour ordinaire dès le treizieme siecle. Ce n'est encore qu'un village , ou du moins , c'est le nom qu'on persiste à vouloir lui donner ; mais on peut dire que c'est le premier , le plus beau, le plus grand village de l'Europe , peut-être de l'univers ; car ce prétendu village peut le disputer aux plus belles villes. Il a environ deux lieues de tour ; ses rues sont longues , larges , propres ; & ses maisons , bâties de briques , pour la plupart , sans en excepter même celle du Stadhouder , forment un coup-d'œil charmant ; mais , en général , on y remarque peu d'architecture. Il y en a

quelques-unes en pierres de taille ; & celles-ci sont d'assez bon goût. De ce nombre est l'hôtel de l'Ambassadeur de France, bâti sur un terrain acheté par le Roi. La chapelle , où s'assemblent les Catholiques, est vaste & bien décorée. Les autres Ministres prennent des hôtels de louage. La ville est environnée d'un canal qui lui sert de mur ; d'autres canaux la traversent , comme dans toute la Hollande. Le plus beau de tous , appelé le canal de la Princesse , la termine à l'Orient ; & c'est sur ses bords , qu'est la maison de notre Ambassadeur. Les villes qui ont droit de députer aux Etats-Généraux , ont chacune leur palais , parmi lesquels on distingue ceux de Rotterdam & d'Amsterdam comme les plus magnifiques.

La place d'armes , appelée le Pleyn , est un grand quarré , ornée d'arbres & de belles maisons. C'est-là que se fait la parade. On y entend chaque jour une musique flatteuse , plutôt qu'une marche militaire. Le Woorhout est plutôt une promenade qu'une place , ou , pour mieux dire , les places , les rues , les quais , les canaux , les cours , les maisons ,

avec leurs jardins , leurs bosquets , ne font de cette ville charmante , qu'une vaste promenade.

Les Etats-Généraux occupent une partie du palais où loge le Stadhouder. La grande salle , bâtie par Guillaume , ancien comte de Hollande , est comme le vestibule de toutes celles où ils s'assemblent. Il n'y a de curieux , que la collection des drapeaux , étendards & pavillons pris sur les ennemis. A droite & à gauche , on voit des boutiques de libraires , où l'on me dit que se faisoient les ventes publiques des bibliothèques & le tirage de la loterie. Les salles des Etats sont belles & spacieuses , ornées de peintures & de tableaux. Ce qui m'a le plus frappé , est une ancienne tapisserie en personnages , sur laquelle l'aiguille a presque égalé la finesse du pinceau. Celle des Ambassadeurs , où sont les portraits des princes d'Orange , donne sur une grande pièce d'eau , dans laquelle est une petite île , qui forme un joli point de vue. Notre conducteur , espèce de bel-esprit , en nous montrant ces portraits , traça ainsi le caractère de chaque Prince , qu'il avoit lu sans qu'il

te, dans quelque livre. « Voyez vous ,
 » nous dit-il , ce premier Stadhouder
 » de la République , ce Prince surnom-
 » mé le Taciturne , ce Guillaume pre-
 » mier ? Il fut assez hardi pour con-
 » cevoir de grands desseins ; assez gé-
 » néreux pour s'y livrer , assez heureux
 » pour les exécuter. Sans asyle , il s'ex-
 » posa au ressentiment d'un prince vio-
 » lent & soupçonneux ; sans forces ,
 » il eut le courage de l'attaquer ; sans
 » expérience , il triompha des plus
 » grands généraux ; sans Conseil , il
 » amusa la nation la plus politique ; sans
 » trésors , il paya mieux ses soldats ,
 » que les maîtres du Nouveau-Monde ;
 » sans autorité , il regna despotique-
 » ment sur des cœurs qui prodiguoient
 » leur sang pour éteindre la tyrannie.

» Le portrait suivant représente le
 » prince Maurice. Médiocre en tout le
 » reste , il connut , en maître , l'art de
 » la guerre , & la fit en héros. Comme
 » Montecuculli , il possédoit la science
 » des marches & des campemens ; com-
 » me Vauban , le talent de fortifier les
 » places & de les rendre imprenables ;
 » comme Eugene , l'adresse de faire
 » subsister les armées dans un pays

» ruiné ou stérile ; comme Condé , ce
 » coup-d'œil qui décide du succès des
 » batailles ; comme Turenne , le se-
 » cret de ménager la vie des hommes.
 » Maurice avoit coutume de com-
 » parer à quatre sortes d'insectes affec-
 » tés , les quatre principales nations
 » de l'Europe : les François aux puces
 » qui ne pouvant rester en place ,
 » sautent continuellement d'un lieu à
 » un autre ; les Espagnols aux m.....
 » qui ne quittent jamais prise ; les Ita-
 » liens aux punaises , qui ne séjournent
 » nulle part , sans y laisser quelque
 » mauvaise odeur d'assassinat ou de tra-
 » hison ; les Allemands à des poux , qui
 » se font crever sur la table.

» A côté de ce Prince , vous voyez
 » le portrait de son frere Frederic-
 » Henri , troisieme Stadhouder , né
 » sans beaucoup de penchant au vice ,
 » sans beaucoup d'inclination à la
 » vertu. Il avoit l'esprit plus droit que
 » vif , le sentiment plus tendre que
 » haut , l'humeur plus tranquille que
 » remuante , le cœur plus modéré
 » qu'ambitieux. Il souhaitoit , comme
 » son frere , de régner sur la Hollande ,
 » mais non pas aux dépens de sa tran-
 » quillité.

quillité. Il étoit trop paresseux ou trop prudent, pour sacrifier à une souveraineté incertaine, une fortune toute faite, dont il jouissoit.

» Guillaume II, revêtu des mêmes charges que son pere, réunissoit dans sa personne, tout ce qu'il falloit, pour perpétuer la gloire dans sa maison : des traits agréables, réguliers & majestueux; un corps robuste, adroit, infatigable; des manieres aisées, séduisantes, populaires; des connoissances qui s'étendoient aux langues, à la poésie, à l'histoire, aux mathématiques; une expérience que le génie & les réflexions avoient plus étendue que les années. Heureux, s'il n'eût pas cru trouver, dans l'oppression de sa patrie, une grandeur qu'il auroit apparemment cherchée dans sa défense, si la paix ne lui en eût ôté les moyens.

» Considérez la physionomie de son fils Guillaume III; elle prévenoit en sa faveur; mais ses manieres le trahissoient. Il les avoit fieres, austeres, rebutantes, mêlées, malgré cela, d'un air de finesse. Il parloit peu & désagréablement. C'étoit l'effet de

» son éducation , de son indolence ,
 » de sa hauteur. La dissimulation , à la-
 » quelle on l'avoit accoutumé dans sa
 » jeunesse , lui fut quelquefois aussi
 » funeste qu'avantageuse. Il eut plus
 » de pénétration pour connoître les
 » hommes , que de talent pour les ga-
 » gner ; l'inflexibilité de son caractère
 » ne lui permettoit pas de se plier à
 » leurs goûts , à leurs vues , à leur gé-
 » nie ; & les talens , sous son regne , ne
 » donnoient aucun droit aux hon-
 » neurs ».

Le cabinet d'histoire naturelle , ap-
 partenant au Stadhouder , est rem-
 pli de tout ce que la nature & l'in-
 dustrie ont produit de plus merveil-
 leux. Dans une ample collection de
 reptiles , d'insectes , de volatiles , on
 m'a fait voir un mouton à deux têtes ;
 & entre divers ouvrages de l'art , on
 montre un canon garni d'argent & de
 cuivre doré , d'une structure singulière ,
 monté sur un affût de couleur bleu cé-
 leste. Il fut trouvé à Ceylan , chez le
 roi de Candis , lorsque les Hollandois ,
 il y a quelques années , le forcèrent de
 se réfugier au milieu de son isle. Ce
 prince , après son rétablissement , en

gage d'une réconciliation sincère, & d'une amitié durable, en fit présent au Stadhouder. Il y joignit un couteau avec sa gaine, & un sabre avec son fourreau : l'un & l'autre, excepté la lame, sont d'or massif, & enrichis de pierreries. Ce cabinet occupe sept appartemens ; & on le dit plus complet, dans certains genres, que celui du jardin du Roi à Paris.

Le prince qui possède ces richesses, jouit, en qualité de Stadhouder, au milieu d'un état libre, de toutes les prérogatives de la souveraineté. Capitaine & Amiral général, non-seulement il a entre les mains toutes les forces de terres & de mer, avec la nomination de tous les emplois ; il nomme encore les Magistrats des villes qui lui présentent un certain nombre de sujets ; il préside aux tribunaux, dont les jugemens se prononcent en son nom ; il juge, sans appel, des différends des villes & des provinces, fait exécuter leurs décrets, peut accorder la grace des criminels, donne audience aux Ministres étrangers, & a droit d'entretenir, dans les Cours, des Agens qui, chargés

de ses affaires, agissent pour ses propres intérêts. Un pareil Chef n'est pas loin de la royauté.

Cette même charge, mais avec un pouvoir plus limité, étoit déjà connue sous les anciens Comtes de Hollande. Chaque province avoit son Stadhouder, qui représentoit le Souverain, & gouvernoit le pays suivant les instructions qu'il en recevoit. Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne, établit le premier une Gouvernante générale, à laquelle il soumit tous les autres Gouverneurs ou Stadhouders; car ces deux mots sont synonymes. Ses successeurs, que l'éloignement de leurs états forçoit à de fréquens voyages, suivirent son exemple; & confierent, pendant leur absence, l'administration des pays à des Seigneurs particuliers. Guillaume de Nassau, élevé & chéri à la Cour de Charles-Quint, fut nommé Stadhouder de Hollande, de Zélande & d'Utrecht; & ces provinces ayant secoué le joug de l'Espagne, & sentant le besoin d'un Chef, appellerent ce même Guillaume qui s'étoit réfugié en Allemagne, le créèrent Magistras suprême, & Capitaine général des

SUITE DE LA HOLLANDE. 221
armées. Dans ces qualités, il dispoſoit
des charges, tenoit les rênes du gou-
vernement, faisoit la guerre à son gré;
& par sa prudence, sa fermeté, son
courage, assura la liberté de la Ré-
publique.

Ces succès pouvoient donner de l'in-
quiétude; heureusement les princes
d'Orange, Guillaume, Maurice son
fils, & Frédéric-Henri, frere de Mau-
rice, exercerent le stadhouderat en
citoyens, ou du moins leur ambition
eut des bornes. Peut-être n'eurent-ils
tant de respect pour la liberté, que par-
ce qu'il y avoit des ennemis à vaincre;
car la paix de Westphalie n'eut pas plutôt
affermi la République victorieuse, que
Guillaume II, fils & successeur de Fré-
deric-Henri, lui inspira de justes alarmes.
La mort rompit les projets de ce Prince
ambitieux; & l'indignation publique le
suivit jusques dans le tombeau. On
abolit la dignité de Stadhouder; mais
on fut bientôt contraint de la rétablir
pour résister à Louis XIV. La populace
hollandoise, qui ne sait ni supporter la
tyrannie, ni conserver la liberté, ni se
passer de maître, ni lui obéir, montra
autant d'inclination pour le fils, qu'elle

avoit témoigné d'aversion pour le pere, & Guillaume III éleva son autorité sur les Provinces-Unies, au niveau de celle qu'il avoit usurpée sur la Grande-Bretagne. Sa mort fut d'autant plus fatale au stadhouderat, qu'il ne laissa point de postérité; & les Hollandois redevinrent un peuple libre.

Il restoit une autre branche de la maison de Nassau, qui hérita d'une partie des biens & du crédit de celle d'Orange. Le stadhouderat de Frise qu'elle avoit toujours eu, & celui de Groningue, qu'elle avoit possédé par intervalle, ne lui avoient valu jusqu'alors, qu'une médiocre considération: elle réunit enfin les partisans des deux branches. Les Etats de Gueldres, qui firent toujours les premiers pas vers la servitude, comme la Hollande vers la liberté, nommerent Charles-Henri Frison, prince de Nassau, Stadhouder & Capitaine de leur province; mais ce Prince influoit assez peu dans les affaires générales, lorsque les divisions qui agiterent l'Europe, attirerent les armes françoises dans les Pays-Bas.

Louis XV victorieux ne cessoit d'of-

frir la paix , & de ménager les Hollandois qu'il espéroit d'amener à son but de pacification ; mais l'unique moyen de les décider, étoit de les faire trembler pour leur pays. Le dessein du Roi n'étoit point de rompre avec eux ; il ne vouloit retenir leurs places , que comme un dépôt qu'il restitueroit , dès que les Provinces Unies ne mettroient plus d'obstacles à ses vues. Il leur en coûta une partie de leur liberté , pour avoir suivi un système contraire ; le peuple, les villes, les provinces demandèrent un Stadhouder quand on vit l'Etat en péril. On crut cette dignité nécessaire , pour resserrer les liens qui unissent les différentes parties de la confédération , pour accélérer les délibérations dans les dangers pressans , pour diriger tous les efforts vers un même but , & faire , en un mot , un Etat unique de plusieurs Etats. D'ailleurs un Stadhouder, distingué par sa naissance , honore la République qu'il représente. Les Puissances armées croient avoir plus de sûreté dans l'alliance qu'ils contractent avec une nation , quand un auguste Chef en devient le nœud. Les Ministres étrangers trouvent plus commode , de n'avoir à

traiter qu'avec lui dans le cours des négociations ; & le Militaire aime mieux dépendre d'un général qui connoît & fait la guerre , que d'un Magistrat pacifique, qui ne fait & ne voit que la loi.

Dès qu'une fois il fut prouvé que le stadhouderat étoit un avantage pour la République, les amis de la maison de Nassau soutinrent qu'il n'y avoit point à délibérer sur le choix. Les exploits, les services, la puissance, les vœux des peuples, le cri des gens de guerre, tout désignoit le sang d'Orange ; & les héros de cette maison sembloient revivre dans leur héritier le Prince Charles-Henri Frison. Son alliance avec la Princesse royale d'Angleterre, lui donnoit un nouvel éclat ; & la guerre mit le comble à son bonheur. Le peuple fit la loi aux Magistrats ; les Etats de Hollande, ensuite ceux des autres provinces le nommerent Capitaine général & Amiral de l'union ; & ce Prince, plus heureux que ses prédécesseurs, rassembla toute la République sous son gouvernement. Non-seulement on le créa Stadhouder ; mais on rendit cette dignité héréditaire, en faveur même des filles de sa maison, au défaut

d'enfans mâles ; il faut cependant qu'elles aient épousé , du consentement des Etats , un prince de la religion protestante , qui ne soit ni Roi ni Electeur. La Princesse héritière portera le titre de Gouvernante en cas de guerre ; elle proposera un Général agréable à la Nation ; & dans le tems de minorité , la Princesse mere , à condition qu'elle ne se remariera point , exercera le même pouvoir sous le même titre. Par cette loi , la Hollande est devenue une espece de monarchie , où le Prince , à quelques égards , jouit d'une plus grande autorité qu'un roi d'Angleterre.

L'Avocat - Général est le surveillant perpétuel des Stadhouders , & le Député nécessaire aux Etats - Généraux. Il prend le titre de Grand-Pensionnaire ; & c'est la charge la plus pénible , la plus exposée de la République. On le choisit ordinairement entre les Pensionnaires des villes , qui sont toujours tirés du corps des Légistes. Il est chargé d'instruire & de proposer toutes les affaires qu'on met en délibération ; il en fait le rapport , recueille les avis , compte les voix , rédige les arrêts , les expédie ,

en fait la publication, & en poursuit l'exécution. Il assiste à toutes les délibérations, prend séance dans l'ordre de la noblesse, & ne peut se démettre sans la permission de leurs Hautes-Puissances. C'est à lui que s'adressent les Ministres étrangers, qu'ils communiquent leurs prétentions & leurs demandes. L'étendue immense de ses fonctions exige un homme intègre, laborieux, éclairé, & d'une fermeté à toute épreuve. Aussi les États ne négligent rien, lorsqu'il s'agit de le remplacer : le Candidat est examiné par la noblesse, par le Conseil de chaque ville, & doit être agréé par toutes les provinces.

Le palais, où réside ici le Stadhouder, appartient aux États-Généraux; & comme ce Prince ne peut s'agrandir sans leur consentement, ses cabinets occupent un hôtel voisin, qu'il tient de ses ancêtres. Mais son séjour ordinaire est un château peu éloigné de la ville; on le nomme la maison du Bois, parce qu'il est situé dans un bois de haute-futaie, où l'on trouve, en sortant de la Haye, des promenades très-variées. L'architecte

ture n'en est pas merveilleuse ; mais les jardins en sont beaux & bien distribués. De magnifiques tableaux ornent la plupart des appartemens. Les plafonds même , quoique de simple plâtre, sont si délicatement travaillés en bas-relief, qu'on seroit tenté de les croire de marbre. Entre les peintures, on reconnoît facilement le pinceau des meilleurs maîtres. Le salon sur-tout mérite la plus grande attention : une composition étonnante de Jordan tient tout un côté de cette pièce. C'est un triomphe , où , par une allégorie difficile à deviner, l'Artiste a peint un squelette, qui , au milieu de plusieurs femmes nues, me semble déplacé. Van-Tulden, Eleve de Rubens, y a fait d'autres tableaux , qui imitent parfaitement la maniere de son maître , jointe à une plus grande perfection de dessein. On m'en fit voir, d'un autre genre, de la main même de la Princesse , d'après les estampes de Lancret & de Vatteau. Ce sont , ou des portraits , ou des sujets tirés de Moliere & d'autres poëtes du théâtre françois.

A une demi-lieue de cette maison, est le petit Loo , où la ménagerie du

Stadhouder , qui me parut assez bien fournie d'animaux rares & curieux. J'y vis un Zebre du Cap de Bonne Espérance, une biche de Bengale, des faisans du Japon, des chevreuils de Surinam, des corbeaux des Indes, des gazelles de Guinée, une autruche de Banda, un chat d'Astracan, un hibou de Barbarie, &c. Enfin il n'est presque point de pays dans l'univers, qui n'ait, pour ainsi dire, offert son tribut; mais le Prince ne veut point d'animaux mal faisans, qui puissent effrayer le voisinage:

Au sortir du Loo, je revins à la Haye, & pris le chemin du célèbre village de Scheveling, situé sur le bord de la mer, qui, dans cet endroit, est toujours couverte de pêcheurs. C'est la promenade favorite, & peut-être la plus belle route de la Hollande: Guillaume III. la fit ouvrir & pratiquer au milieu des dunes. On l'a, depuis, pavée de briques; & l'on fait payer, aux passans, quelque monnoie pour son entretien: A droite & à gauche, sont trois ou quatre rangées d'arbres, qui forment sur ce chemin une avenue longue & délicieuse; & le village dans le fond termine agréablement le point de vue.

On quitte cette route pour se rendre à Sorflit. C'est un jardin anglois, dont on est d'autant plus curieux dans ce pays, que tous ceux de Hollande sont soumis à la plus stricte régularité. Le château est simple, mais propre & commode; il est situé près de l'orangerie, où les caisses sont placées dans un ordre que le goût seul peut avoir dicté. Il n'est personne qui ne soit enchanté en entrant dans le parc. C'est un objet neuf, qui doit tout à l'art, & paroît ne rien tenir de la nature; ou plutôt, c'est la nature embellie par les mains de l'art & du goût. Le terrain n'est point uni; ce qui procure, à l'extrémité du parc, une vue charmante. Les allées, inégalement alignées, persuadent souvent qu'on est dans le plus beau des déserts. Les arbres ne sont point taillés; mais leurs têtes majestueuses, s'embrassant par le haut, forment des berceaux impénétrables aux rayons du soleil. Les gazons sont d'une herbe extrêmement fine; on croit marcher sur des tapis; mais pratiqués avec réserve, ils ne semblent employés, que pour contribuer à la variété.

Nous quittâmes ce lieu de délices;

& continuâmes notre route vers Scher-
veling , où l'on mange d'excellente ma-
rée. On y vend des coquilles étran-
geres , restes de celles qui ont été ap-
portées des Indes par les vaisseaux de
la Compagnie , après que les Armateurs
Hollandois ont choisi les plus belles,
les plus rares. On conserve , dans ce
village , un charriot fait par Stevin , du
tems du prince Maurice , qui pou-
voit contenir vingt - huit personnes.
Il étoit garni de mâts & de voiles
comme un navire ; & le vent le faisoit
avancer sur le sable. Si l'on en croit
la tradition , en moins de deux heures ,
il pouvoit faire dix-sept lieues. Simon
Stevin étoit un mathématicien de Bru-
ges , qui fut intendant des digues de
Hollande. On a de lui plusieurs ouvra-
ges flamands sur le genre auquel il s'é-
toit appliqué.

Je rentrai à la Haye d'assez bonne
heure , pour faire encore quelques
tours par la ville. Les Juifs y ont deux
synagogues , comme à Amsterdam ,
l'une pour les Portugais , l'autre pour les
Allemands. La première est la plus con-
sidérable. Toutes les sectes y ont aussi
leurs églises comme dans le reste de la

Hollande. Les deux principales sont consacrées à l'exercice de la religion dominante, la Prétendue Réformée. L'une, nommée la Grande Eglise, étoit anciennement l'unique paroisse de la Haye, sous le titre de saint Jacques. On y voit plusieurs tombeaux, entr'autres celui de l'Amiral Wassenauer, ou plutôt son monument; car ses cendres n'y reposent pas. Dans un combat contre les Anglois, un boulet parti de la flotte ennemie, mit le feu aux poudres du vaisseau qu'il commandoit, & fit sauter en l'air le bâtiment, l'Amiral, & tout l'équipage. Les Etats reconnoissans firent ériger ce mausolée, où des bas-reliefs représentent les tristes circonstances de cet événement. L'éloge & les exploits du Général sont gravés sur le marbre. Cet Officier y paroît debout, accompagné de figures allégoriques, parmi lesquelles un enfant d'une grande beauté, appuyé sur son flambeau renversé, pleure, de bonne grace, la mort de ce héros. Le tout est sous une espèce de baldaquin soutenu par quatre colonnes de marbre blanc.

On compte à la Haye quatre mille maisons, & environ quarante mille

232 SUITE DE LA HOLLANDE.
amies. On y fait peu de commerce ;
c'est plutôt une ville de nobles que de
négocians. C'est le centre du gouver-
nement des Provinces-Unies, & le lieu
où s'assemblent les Etats-Généraux, le
Conseil d'Etat, les Etats-Provinciaux
ou particuliers de la Hollande, la Cham-
bre des Comptes, & les autres Cours
pour le gouvernement de la Républi-
que. La langue françoise y est celle de la
noblesse & des gens riches. On y joue
nos comédies ; on y donne des concerts
italiens ; on y fait la meilleure chère ;
on y boit le vrai vin du Cap ; celui
qu'on vous envoie est factice. Les ar-
mes de la Haye sont une cigogne ; cet
oiseau passe pour sacré dans tout le
pays. Nous en vîmes quatre qui sont
pensionnées par la ville. Il y a un hom-
me gagé pour en avoir soin & les nour-
rir. Elles sont familières, & se laissent
aisément approcher.

Dans le voisinage de la Haye, sur le
chemin de Delft, on rencontre le vil-
lage de Riswick. Le château, quoi-
qu'antique, est encore d'une assez belle
apparence. Il est aujourd'hui tout dé-
meublé ; cependant il faut voir la salle
où s'est conclu, en 1697, ce traité fa-
-

SUITE DE LA HOLLANDE. 235
meux, auquel Louis XIV contraignit
cette multitude d'ennemis qui s'étoient
ligués contre lui à Ausbourg. Cette
paix parut peu honorable pour la
France; parce qu'on ne fit pas attention
que le Monarque ne sacrifioit une partie
de ses droits, que pour être plus en état
de défendre ceux que devoit lui don-
ner la prochaine succession de l'Espagne.
C'est par cette considération supérieure,
qu'il ne se laissa point d'offrir la paix
après chaque victoire. Enfin la suite de
ses prospérités y força les ennemis; &
le traité se conclut sur le plan de ceux
de Westphalie & de Nimegue. Les con-
ditions furent, que les Hollandois ren-
droient à la France Pondichery; & que
Louis XIV reconnoîtroit Guillaume III,
prince d'Orange, pour Roi de la Grande-
Bretagne; qu'il rendroit à l'Espagne ce
que nous avions pris en Catalogne &
dans les Pays-Bas, & à l'Empereur, tou-
tes les villes qu'il avoit perdues le long
du Rhin & dans le Brisgaw. De son côté
Sa Majesté impériale consentit que
le Roi conservât à perpétuité Stras-
bourg & ses dépendances. Le duc de
Lorraine fut rétabli dans son duché, à
condition qu'il ne répareroit point les

fortifications de Nancy , & qu'il accorderoit le passage sur ses états aux troupes Françoises. Telles furent les dispositions du traité de Riswick , conclu par la médiation de Charles XI , roi de Suede , & ensuite par celle de Charles XII , son successeur.

J'étois à peine à deux cens pas de la ville de Delft , que j'entendis résonner dans les airs le son de huit cens cloches qui forment le plus beau carillon de l'Europe. Il occupe le haut de la tour de la grande église , dont le chœur est devenu la sépulture des princes d'Orange , depuis que Guillaume I , assassiné dans cette ville , y a son tombeau. Quatre statues en bronze , la Foi , la Justice , la Paix & la Liberté ornent les quatre coins de ce monument ; sur lequel est couchée la statue du Prince , faite de marbre. Il a derrière lui la figure de la Renommée , & , à ses pieds , celle d'un chien , qu'on dit être mort de douleur de la perte de son maître. Au-dessus du mausolée , sont deux génies en bronze , qui tiennent un flambeau. Leur attitude & l'expression de leur visage sont admirables ; on croit les voir pleurer. Ce travail mérite toute l'attention des connoisseurs.

On montre dans un autre temple, appelé l'Eglise-Neuve, le tombeau de l'Amiral Tromp, &, dans le même lieu, celui de l'Amiral Hein. Ce dernier étoit le fils d'un pêcheur, qui, de simple matelot, parvint à la première charge de la marine. Ayant rencontré trois vaisseaux de guerre Espagnols sortant du port d'Ostende, il les attaqua, & fut emporté d'un coup de canon. Son Lieutenant, qui sentit que les soldats, s'ils avoient connoissance de sa mort, se décourageroient, couvrit adroitement son corps, donna toujours les ordres au nom de l'Amiral, & s'empara des trois vaisseaux. Le corps de Hein fut porté à Delft avec la plus grande pompe; & tous les ordres de la province, toutes les compagnies, par un décret des Etats-Généraux qui y envoyèrent leurs Députés, assistèrent à ses funérailles. On lui dressa un mausolée, sur lequel sont consacrées ses belles actions. On ajoute que les Etats firent une députation solennelle à sa mère, pour la complimenter de la mort de son fils. Cette femme n'étoit point sortie de sa première condition. « Je l'avois bien » prévu, répondit-elle, que Pierre pé-

» riroit comme un misérable. Il aimoit
 » trop à courir. Je le lui ait dit cent
 » fois ; il n'a pas voulu m'écouter ; il
 » n'a que ce qu'il mérite ».

Le plus majestueux des tombeaux de l'Eglise-Neuve est celui du célèbre amiral Tromp, qui, pour me servir d'une expression employée sur sa tombe, *teffa de vivre & de vaincre*. Le mausolée est de marbre blanc, &c, à ce qu'on dit, de pierre de touche encastrée dans le marbre. La statue est couchée sur un gouvernail de navire ; sa tête repose sur un canon, oreiller digne d'un amiral. Des trophées de toute espèce ornent ce monument élevé aux frais de la République ; mais les cendres qu'il renferme, le rend encore plus remarquable. Né à la Brille vers la fin du seizième siècle, Tromp s'embarqua pour les Indes à l'âge de huit ans, fut pris successivement par des pirates, apprit sous eux toutes les ruses des combats de mer ; & élevé, par son mérite, à la place d'Amiral de Hollande, il gagna trente-deux batailles navales. Si les Hollandois pouvoient oublier le prix de la liberté & l'amour de la patrie, tous les monumens publics les en feroient souvenir.

Les tableaux , les statues , les tombeaux , les inscriptions font l'éloge de ceux qui ont combattu pour elle , & de celle qui fait ainsi honorer la vertu.

Un quatrième tombeau qui ne flatte que la curiosité , est celui de deux époux , morts à cent ans , dans le même mois , après en avoir passé soixante-quinze de bon accord. Près de là est le mausolée d'une dame Aldégonde , qui fut tuée d'un coup de tonnerre à l'âge de quatre - vingt - trois ans. On croit qu'elle étoit l'épouse de Philippe Marinix , qui avoit appuyé si efficacement de son éloquence , l'union des Provinces , la constitution de la République , & le succès des alliances faites pour la soutenir. Il mourut à Leyde en travaillant à une version flamande de la Bible. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse. Enfin on montre , dans ce même temple , un marbre en relief , enchassé dans une colonne , qui représente la tête du célèbre Leuwenhoeck. Ce physicien , connu par ses expériences & ses découvertes , excelloit sur-tout à tailler des verres pour les microscopes & les lunettes.

La ville de Delft , située sur la petite rivière de Schie , est belle , propre , mais

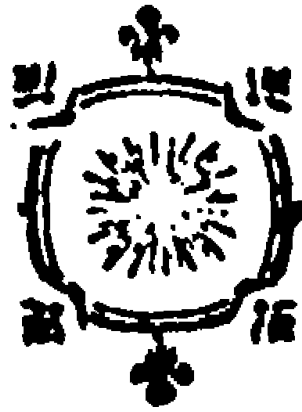
d'une médiocre grandeur. Elle forme un quarré long, traversé de plusieurs canaux, le long desquels il y a des quais assez jolis. Vers le milieu est une grande place, où, d'un côté, on voit l'Hôtel-de-Ville, d'un goût gothique avec un vers latin, qui signifie que « cette maison hait le crime, aime la » paix, punit les méchans, veille à la » conservation des loix, & honore les » gens de bien ». Le côté opposé est occupé par l'Eglise Neuve, dont on vante le bâtiment. L'ancien palais de Guillaume I est une maison extrêmement simple. On montre dans le mur, auprès de la porte, un trou qu'on prétend avoir été fait par la balle du pistolet dont il est mort. Dans l'Arce-nal, qui est celui de toute la province, on conserve cinquante mille fusils bien tenus, & plusieurs autres especes d'armes. J'y ai sur-tout remarqué deux pieces de quarante-huit, ornées de moulures d'une propreté singuliere. On fait à Delf une faïance qui ne le cede point en beauté à la véritable porcelaine.

Le commerce est entretenu par un grand canal, qui communique à la Meuse où est le port, & dont les environs plan-

SUITE DE LA HOLLANDE. 239.
tés d'arbres , forment une promenade
agréable ; car les Hollandois .mettent
toujours la campagne dans leurs villes ;
& toutes leurs villes se ressemblent : de
larges rues, alignées pour la plupart, des
canaux bordés de quais & de tilleuls ,
les vaisseaux mêlés avec les arbres &
les maisons , maisons de briques, mais
fort enjolivées ; tout cela est d'un agré-
ment piquant, & donne quelque chose
de plus que de l'agrément , de la salu-
brité.

Je suis , &c.

A Delft , ce 16 Mai 1756.



L E T T R E C C L I.

S U I T E D E L A H O L L A N D E.

DE Delft à Rotterdam, le chemin de la barque est orné de maisons de campagne, propres, jolies, mais toujours dans le goût Hollandois, c'est à-dire, un peu colifichet. On arrive par un large & profond canal, où les plus gros vaisseaux, rangés de côté & d'autre, & tournés de façon, que présentant le flanc au courant de l'eau, ils laissent encore assez d'espace, pour que deux bâtimens, avec leurs voiles déployées, se rencontrent sans se choquer. Le mélange des mâts, des arbres, des clochers, des belveders me causa une surprise agréable en entrant à Rotterdam.

Ce qui distingue cette ville, ce n'est ni son antiquité, qui ne remonte qu'au treizieme siècle, ni le rang qu'elle tient parmi les villes de Hollande, où elle ne passe que pour la septieme de la province; c'est sa grandeur, la beauté de sa situation, le nombre de

de ses habitans, l'agrément de ses maisons, la richesse de son commerce, par lesquels elle ne le cede qu'à la Capitale. Elle la surpasse même par la clarté de ses eaux, la commodité de son port, la netteté de ses rues, la largeur de ses canaux. Les quais qui les bordent, plantés de tilleuls, offrent le coup-d'œil le plus riant, & forment comme autant de cours & de promenades charmantes. Le milieu est pavé de pierre pour les voitures, & les deux côtés de briques pour les gens de pied. Les fardeaux sont ordinairement tirés par des chevaux, non sur des charettes, mais sur de simples traîneaux. Un tonneau plein d'eau, percé de deux trous, & placé sur le devant de la voiture, rafraîchit le pavé, & empêche que le frottement ne mette le feu au traîneau.

Les différens quartiers de cette ville divisés par des canaux assez profonds & assez larges pour porter les plus grands navires, se communiquent par des ponts-levis, dont le service, lorsqu'un bâtiment se présente pour entrer, est également prompt & facile. Un homme ou une seule femme, en tirant une chaîne ou une corde, leve la moitié du pont sans

aucune peine. Un autre, sur la rive opposée, leve l'autre moitié; & lorsque le vaisseau a passé, les deux parties du pont descendent par leur propre poids. Outre les navires marchands, on voit, sur ces canaux, un nombre presque infini d'yachts. Ce sont des bâtimens légers, dont les dedans m'ont paru fort commodes, par la distribution des appartemens qui les composent. Ils ne tirent presque point d'eau, & voguent à l'aide de deux voiles, qui ne font, en quelque sorte qu'un seul continu. Lorsqu'ils veulent virer de bord, on se contente de transporter, du côté opposé, l'extrémité d'une vergue, à laquelle la voile est attachée par le bas. Cette seule manœuvre, aidée du gouvernail, dirige la voile, & fait, en un instant, tourner le navire. L'yacht des Etats est le plus joli bâtiment, le mieux distribué que j'aie vu à Rotterdam. Celui du Stadhouder est aussi très-propre, parfaitement décoré, mais moins commode que le précédent. L'un & l'autre sont montés de six à huit pieces de canon d'un quart, ou tout au plus, d'une demi-livre de balle. Il est peu de particulier aisé, qui n'ait le sien. Indépendamment de l'usage

qu'on en fait pour se promener sur les canaux ou sur la Meuse, on les emploie aussi, comme des voitures, pour conduire & décharger les marchandises jusqu'à la porte des magasins.

La ville de Rotterdam, bâtie au moins en partie sur pilotis, occupe la rive droite & septentrionale de la Meuse, à l'embouchure de la petite rivière de Rote, qui forme ce qu'on peut proprement appeller le port. Elle donne son nom à la Cité; car Rotterdam, en langage du pays, signifie digue ou chaussée sur la Rote. Les rues, comme je l'ai dit, sont de la plus grande netteté; & l'on y voit toujours, avec surprise, des maisons, des arbres & des vaisseaux. Le milieu, pavé de cailloux, se relève en chaussée pour les voitures. Les deux côtés, comme ceux des quais, sont pavés de briques posées de champ, & souvent tellement arrangées, qu'elles forment entr'elles des espèces de compartimens. Le long de ces pavés, regnent deux ruisseaux taillés dans la pierre, pour recevoir l'eau, & tenir les rues propres. Une plate-forme, revêtue de marbre, & ornée d'une balustrade, les sépare des

maisons ; souvent ce sont des perron au lieu de plate-forme.

Ces maisons , sont presque toutes bâties de briques , qui , diversement colorées , offrent différens desseins ; mais on y remarque peu de goût pour la bonne architecture. Les pignons s'élèvent quelquefois , en forme d'escalier , au dessus des toits , & les cachent entièrement : les murs penchent sensiblement par le haut , en-dedans de la rue. Le motif de cette construction est d'empêcher que la pluie ne gâte les compartimens des murs. Les croisées sont larges & élevées , & les vitres entretenues avec une propreté singulière. Dans beaucoup de maisons , au rez-de-chaussée ou au premier étage , il y a , aux deux côtés des fenêtres , des miroirs qu'on fait incliner en différens sens , pour voir ce qui se passe au dehors. La plupart des portes sont peintes en vert , ornées de cloux ou de boutons de cuivre. Au reste ceci n'est pas tellement propre à Rotterdam , qu'il ne convienne également à presque toutes les villes de Hollande.

La grande place est en partie formée par un pont , où l'on voit , en bronze , la statue d'Érasme de grandeur plus que nature ;

le. Ce Savant est représenté debout, sur un piedestal, habillé en docteur, la tête couverte d'un espee de bonnet carré, & tenant en sa main un livre ouvert. Les mains & le visage sont très-bien faits; mais la robe m'a paru lourde & massive. Les faces du piedestal sont décorées de plusieurs inscriptions & vers latins, en lettres d'or, à la gloire de cet homme célèbre; qui méritoit un meilleur poëte. On montre encore la maison où il est né vers l'an 1465, près de l'église de saint Laurent. Sa statue semble avoir changé de forme & de matiere, à mesure que la République est devenue plus florissante. Elle fut d'abord de bois; & on l'érigea l'an 1540. On en fit une autre de pierre; & enfin celle de bronze, qui se voit aujourd'hui, fut placée en 1622. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la ville de Delft, si voisine de Rotterdam, & que Grotius n'a pas moins illustrée, n'ait érigé à ce dernier aucun monument.

Comme les ouvrages d'Erasme, écrits en latin, & même les principaux traits de sa vie peuvent n'être pas venus à votre connoissance, vous ne serez pas fâchée que j'en rappelle ici quelques

particularités: un des points les plus intéressans de l'histoire d'une nation, est de connoître les grands hommes qu'elle a produits. Erasme fut l'heureux fruit des amours infortunés de Gerard & de Marguerite, l'un, d'une honnête famille de Tergaw en Hollande, l'autre, fille d'un médecin de Zevenbeque. Marguerite ne tarda pas à s'appercevoir des suites de sa foiblesse. Le pere de Gerard voulut le détourner de son attachement pour cette fille, en lui faisant embrasser l'état ecclésiastique; mais le jeune homme, pour se soustraire aux sollicitations de sa famille, partit pour Rome, où il espéroit que sa belle écriture lui procureroit une subsistance facile. L'art de l'imprimerie ne faisoit que de naître; & par conséquent les livres imprimés étoient encore rares & chers.

Marguerite avançoit dans sa grossesse: pour cacher son état, elle alla à Rotterdam, où elle n'étoit point connue, & y mit au monde un fils, que, dans la suite, les habitans de Tergaw voulurent vainement revendiquer comme leur concitoyen. Le nom de *Rotterdamus*, qu'Erasme a toujours pris, la tradition de Roter:

Am, & l'opinion publique ont confirmé à cette dernière ville, l'honneur que celle de Tergaw a voulu lui enlever. Outre la statue que les Magistrats lui ont fait ériger, ils ont ordonné que la maison, où l'on croit qu'est né cet illustre écrivain, fût décorée de cette inscription : « C'est ici la petite maison, où naquit le grand Erasme ».

Hac est parva domus, magnus quâ natus Erasmus.

Devenue mere, Marguerite revint à Tergaw avec son fils. La mere de Gerard se chargea d'élever l'enfant; & l'on écrivit à l'Amant, que sa maîtresse étoit morte. Cette nouvelle produisit l'effet que sa famille en espéroit. Pénétré de douleur, Gerard renonce au monde, se fait ordonner prêtre, & revient dans sa patrie. Mais quel est son étonnement, lorsque, de retour à Tergaw, Marguerite vient frapper sa vue ! Elle remplissoit encore son cœur ; mais fidele aux engagements qu'il venoit de contracter, il vécut avec elle dans les sentimens de l'amitié la plus pure. Il appliqua tous ses soins à bien élever son fils : Marguerite en fut aussi uniquement occupée. On l'appella d'abord Gerard, du

nom de son pere ; & comme ce mot ; en hollandois , a quelque rapport avec celui de *desiré* , il prit le nom de *Desiderius* , & y ajouta ensuite celui d'*Erasmus* , qui , en grec , signifie à peu près la même chose. Lorsqu'il fut devenu célèbre ; ce Savant essuya beaucoup d'invectives sur sa naissance. Un grand nombre d'écrivains s'égayerent par des plaisanteries ; & pour rendre leurs épi-grammes plus piquantes , ils lui reprocherent de devoir le jour à un prêtre & à une prostituée , d'autres à un curé & à sa servante.

Lorsqu'Erasme eut atteint sa neuvieme année , on lui fit commencer ses études au college de Deventer. La tradition du pays est qu'il eut l'esprit si tardif , qu'il fallut employer bien des années , pour lui apprendre les premiers élémens des sciences. On se sert encore de cet exemple , pour consoler les parens du peu de progrès de leurs enfans ; mais ce fait s'accorde mal avec ce que dit Erasme lui-même ; qu'à onze ans il savoit déjà toutes les parties de la philosophie. A treize il perdit sa mere ; son pere en fut si affligé , qu'il ne lui survécut que peu de tems. Les tuteurs

voulant profiter du peu de bien du jeune Erasme, le persécuterent pour lui faire embrasser l'état religieux ; & il entra, par complaisance, au couvent de Stein , près de Tergaw , habité par des chanoines réguliers. Ses ennemis ont assuré qu'il y mena une vie licentieuse ; il est certain qu'il ne vivoit pas dans la plus grande régularité , & que sa doctrine sur la chasteté étoit fort éloignée du rigorisme. Il convient même , qu'il a quelquefois succombé aux tentations ; mais il nie d'avoir jamais été esclave de la volupté.

Pour dissiper l'ennui de son couvent, Erasme composa plusieurs ouvrages ; cependant ces occupations ne lui ôtoient pas le regret de s'être engagé dans un état , pour lequel il se sentoit la plus grande aversion : aussi profita-t-il de la première occasion de se délivrer de la contrainte monacale. L'évêque de Cambrai le demanda à ses supérieurs , pour en faire son secrétaire ; & après lui avoir conféré la prêtrise , il l'envoya à Paris au college de Montaigu, pour se perfectionner dans les sciences. Il y fit plusieurs versions d'Auteurs grecs, dont on savoit à peine les noms, avant qu'il

les traduisît en latin ; & sa réputation s'étant répandue dans tous les pays de l'Europe , il fut appelé par divers princes , dont il s'étoit fait des protecteurs. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, il se lia d'amitié avec le fameux chancelier Thomas Morus. On raconte que leur connoissance avoit commencé d'une façon singulière. Morus rencontra un homme qui parloit très-agréablement. Après l'avoir entendu pendant quelque tems , il s'écria : « ou vous êtes le diable , ou vous êtes Erasme ».

C'est à cet illustre Anglois , qu'est dédié le livre célèbre de l'Eloge de la Folie. L'épître dédicatoire nous apprend l'occasion & le sujet de cette production. Erasme revenant d'Italie , cherchoit à s'occuper agréablement durant la route. Il ne crut pas pouvoir mieux s'amuser, qu'en s'égayant sur cette matière. Le nom de *Morus* , qui , en grec , a quelque rapport avec le mot de folie , lui en fit venir la première idée. D'ailleurs il s'imagina que son ami , qui étoit une espèce de Démocrite , pourroit prendre plaisir à la lecture d'un pareil ouvrage. La liberté avec laquelle on y

SUITE DE LA HOLLANDE. 251
critique tous les états de la vie, en particulier les Théologiens & les Moines, ne pouvoit manquer d'attirer à son Auteur une infinité d'ennemis. La Sorbonne décida qu'en composant cet écrit, Erasme s'étoit déclaré fou, insensé, injurieux à Jesus-Christ, à la Vierge, aux saints, aux ordonnances de l'église, aux cérémonies ecclésiastiques, qu'il avoit insultés d'une bouche impie & blasphématoire. Malgré ce décret, le livre fut lu avec le plus grand plaisir par les évêques, les rois & les cardinaux. Leon X, après s'en être fort amusé, dit en plaisantant : « notre Erasme tient aussi son coin dans la folie » ; mais ni ce Pontife, ni aucun de ses successeurs ne lui en firent jamais de reproche.

La vie de ce Savant ne fut qu'une suite continuelle de courses jusqu'à la fin de l'an 1521, qu'il alla se fixer à Bâle. Il n'y avoit presque point de souverain, qui ne voulût l'avoir dans ses états ; mais il craignoit l'esclavage attaché à la condition de ceux qui entrent au service des grands. Entr'autres ouvrages qu'il composa dans sa retraite, il en publia un sur la maniere

de prêcher. Il parut dans un tems, où l'on avoit grand besoin d'être éclairé sur un art déshonoré alors par l'ignorance. & le mauvais goût.

Pour donner une idée des abus qui s'étoient introduits dans la prédication, Erasme rapporte les traits suivans, dont il avoit été témoin. « Un Cordelier » s'appervant que plusieurs de ses » auditeurs dorment à son sermon, » leur cria : réveillez-vous , je vous » prie ; je vais vous conter une histoire » plaisante. Un homme marié étant sur » le point de faire un voyage , pria sa » femme d'avoir grand soin de la maison pendant son absence. J'ai sur-tout » une grâce à vous demander , ajouta-t-il , c'est de ne point vous laver le » visage dans cette mare d'eau puante » que vous voyez. Ce furent ses dernières paroles ; & il se mit en chemin. Toutes les fois que cette femme » passoit près de la mare, elle réfléchissoit sur ce que son mari lui avoit recommandé , & s'imaginait que sous cette défense, il y avoit quelque mystère qu'elle ne pouvoit comprendre. La tentation la prit de désobéir ; elle n'eut pas la force de résister ; & enfin

» elle te lava le visage de cette eau. Elle
 » se le gâta à un point, que pendant
 » plusieurs jours elle en fut hideuse, &
 » répandoit une odeur insupportable.
 » Le mari revint & la trouva triste &
 » de mauvaise humeur. Il voulut en sa-
 » voir la cause qu'elle ne lui dissimula
 » pas, ajoutant que sans sa défense,
 » elle n'auroit jamais songé à se bar-
 » bouiller de cette fange ». Voilà, sans
 doute, la source où le Pere du Cerceau
 a puisé son conte de la *Nouvelle Eve*.

Un Dominicain réveilla aussi ses au-
 diteurs par cette autre histoire. « Une
 » religieuse qui n'avoit pas observé son
 » vœu de chasteté, portoit des signes
 » non équivoques de cette infraction.
 » Le chapitre fut assemblé à ce sujet;
 » & l'abbesse lui fit une sévère répri-
 » mande sur ce qu'elle avoit déshonoré
 » une sainte maison. La coupable dit
 » pour sa défense, qu'un jeune homme,
 » bien plus fort qu'elle, étoit entré
 » dans sa cellule; que ç'auroit été en
 » vain qu'elle auroit voulu lui résister;
 » & que ce n'étoit pas un crime d'être
 » violée. Votre excuse pourroit être
 » bonne, reprit l'Abbesse, si vous aviez
 » cherché à vous défendre, du moins

» par des cris. Je n'avois garde, répli-
 » qua la religieuse ; c'est un des points
 » les plus recommandés par notre re-
 » gle, de ne pas rompre le silence dans
 » le dortoir ». L'épigramme de Rouf-
 seau, qui est la même que ce conte,
 quant au fond, se termine bien plus
 heureusement. Sa religieuse ne cria
 point ; parce qu'elle avoit peur, dit-il, de
 réveiller Madame l'Abbesse, qui repo-
 sbit toutes les nuits avec le Promoteur.

Né d'un caractère pacifique, Erasme se
 contenta de gémir des excès de Luther,
 sans s'élever contre lui ; son silence dé-
 plut ; on le regarda comme une adhésion
 tacite aux erreurs qui commençoient à
 se répandre. Les théologiens & les moi-
 nes accrédoient ces soupçons inju-
 rieux. Erasme sortit enfin des bornes
 qu'il s'étoit prescrites. La liberté de
 l'homme, attaquée par Luther, fut le point
 de controverse qu'il choisit : son ouvrage
 étoit savant & modéré ; mais il n'irrita
 pas moins Luther, l'écrivain le plus
 emporté, le plus furieux qui ait jamais
 existé. Sa réponse ne respire que l'or-
 gueil & la rage ; les personnalités les
 plus offensantes y sont prodiguées.
 Erasme répliqua par une lettre, & le

raita d'une manière digne de cet hérétique, autorisée par le ressentiment. Il alla même jusqu'à demander justice à Frédéric, électeur de Saxe, l'un des protecteurs les plus déclarés du moine apostat; mais ce dernier fut rendre cette démarche inutile.

Ce qui vous étonnera, c'est que malgré toutes ces preuves de zèle, Erasme ne put jamais apaiser les théologiens & les moines qui se croyoient méprisés. Ils étoient habiles à profiter de ses imprudences, pour le décrier publiquement comme un faux catholique, plus dangereux, disoient-ils, qu'un hérétique obstiné. Ces imputations odieuses étoient hautement détruites par la justice que lui rendoient les plus grands personnages de son tems, & par le suffrage même le plus authentique des souverains Pontifes. Il en recevoit les brefs les plus flatteurs; & souvent il a été question de le décorer de la pourpre romaine.

Les affaires du Luthéranisme le déterminèrent à quitter la ville de Bâle; mais sa santé ne lui permettant pas de choisir une retraite trop éloignée, il donna la préférence à Fribourg en Bris-

gaw. Il y passa quelques années avec assez d'agrément, toujours occupé de ses livres & de sa santé encore très-languissante. Dans un voyage qu'il fit à Bâle, tant pour y voir ses amis, que pour faire imprimer quelques uns de ses ouvrages, il fut attaqué d'une dysenterie qui le conduisit au tombeau. Sa mort, arrivée en 1536, fut un deuil public. Toute la ville courut à ses obsèques; il fut porté par les étudiants à la sépulture, & enterré dans la cathédrale. On lui fit plusieurs oraisons funebres, & un grand nombre d'épithètes qui prouvent plus la célébrité de cet Ecrivain, que l'art & l'élégance de ses panégyriques. Il avoit fait son testament avant que de mourir; on voit, par ses dispositions, qu'il étoit arrangé dans ses affaires; & l'on prétend que la succession montoit à plus de sept mille ducats. Ces richesses lui venoient des présens considérables qu'il recevoit de toutes parts. Jamais homme n'eut un si grand nombre d'admirateurs & d'un rang plus élevé. On voyoit arriver de tous côtés autour de lui, ce qu'il y avoit de plus grand dans le monde. Il recevoit de

fréquens complimens de la part des Papes, des Empereurs, des Rois, des Princes, des Cardinaux, des Evêques, & des Savans de l'Europe; tous, excepté ces derniers, accompagnoient leurs éloges de quelques présens.

Erasme étoit d'une très petite taille; mais beau & bien fait, & d'une complexion délicate. A l'égard de son caractère, voici comment il se peint lui-même dans une de ses lettres: « vous » trouverez en moi un homme sans ambition, qui a beaucoup de penchant » à l'amitié; qui n'est que médiocrement versé dans les Belles-Lettres, » mais qui en est l'admirateur passionné; qui respecte sincèrement la probité des autres, sans vanter la sienne; » qui cede à tout le monde du côté de la doctrine, mais à personne pour la » bonne foi; simple, franc, libre, incapable de dissimulation, parlant peu, » & de qui vous n'avez rien à attendre que le cœur. Si vous jugez qu'un » homme de ce caractère soit capable d'attachement, vous pouvez compter » sur Erasme ».

A l'exception de quelques traits que

la modestie a fait ajouter à ce tableau, Erasme se peint ici tel qu'on le retrouve dans ses écrits. Il aimoit la raillerie ; il avoue même qu'il y étoit un peu trop porté, & qu'il parloit quelquefois avec plus de liberté que de prudence. Il avoit une plaisanterie naturelle dans l'esprit ; les bons mots se présentoient à son imagination avec une facilité singulière ; & il n'avoit pas la force de les sacrifier. Ils lui ont attiré beaucoup d'ennemis & de grandes traverses. Il n'étoit pas plus circonspect dans ses écrits que dans ses discours : aussi fut-il accusé de ne pas avoir des sentimens orthodoxes sur plusieurs points de la religion. Il y a, dans ses ouvrages, des propositions hardies, téméraires & erronées ; il en convenoit lui-même ; mais on ne doit pas, pour cela, le traiter d'hérétique ; puisque l'hérésie suppose l'opiniâtreté qu'il n'eut jamais. Les éloges qu'il donna aux sages du paganisme, scandaliserent aussi les théologiens. « J'aimerois mieux, disoit-il, que Scot » pérît tout entier avec ceux qui lui » ressembloit, que de voir périr un » livre de Cicéron, ou un traité de » Plutarque. Je m'apperçois que les

» écrits de ces anciens philosophes
 » me rendent meilleur ; au lieu que
 » ceux des Scolastiques ne font que di-
 » minuer mon amour pour la vertu ,
 » & augmenter l'envie de disputer.
 » Lorsque je lis les belles maximes
 » de ces grands hommes , j'ai peine
 » à ne pas dire : saint Socrate , priez
 » pour moi. J'ai des pressentimens que
 » les ames d'Horace & de Virgile sont
 » heureuses ». Cette dernière phrase
 fut condamnée par la Sorbonne.

Pour dire en peu de mots , ce qu'il
 faut penser de la religion d'Erasme , il
 y a deux excès à éviter : c'est une ca-
 lomnie de le traiter d'hérétique ; mais
 il ne faut pas non plus s'enthousiasmer
 jusqu'au point de soutenir , que c'est le
 docteur de son tems , à qui l'église a le
 plus d'obligation. La vérité est , que c'est
 un des hommes qui ont eu le plus d'es-
 prit & de savoir ; mais il ne s'est pas
 toujours exprimé avec sagesse & dis-
 crétion. La quantité d'ouvrages qui
 nous restent de cet écrivain célèbre ,
 vous étonneroit , si vous ne saviez quel
 fruit immense on peut tirer de l'éco-
 nomie & de l'usage du tems.

Celui que j'employai à visiter sa sta-
 tue , & à lire les inscriptions qui en

ornent le piedestal, ne m'empêcha pas de voir, ce jour-là même, le fameux cabinet du vieux M. Bisschop, marchand de fil en détail, qu'il vend lui-même en robe de chambre, dans une étroite & chétive boutique. Ce petit commerce ne me donna pas d'abord une grande idée des richesses qu'on m'avoit annoncées ; mais je fus bientôt obligé de convenir, que le monde entier n'offre peut-être pas de collection plus rare & plus précieuse. Pour contenter ma curiosité, ce vieillard m'avoit conduit, d'un air assez bourru, par un petit escalier très-obscur, dans une chambre entourée de vieilles armoires, d'où je vis sortir des trésors. Ce sont cent boîtes remplies des meilleures miniatures, de vases antiques d'or & d'émail, de porcelaines du Japon, les plus grandes, les plus belles, les plus délicates, de verres gravés avec une extrême finesse, de dents entières d'éléphants, parfaitement sculptées, de laques de la Chine, plus anciens & plus précieux que ceux qu'on voit communément dans ce genre, de coquilles très-rares, très-bien conditionnées, & arrangées avec autant d'in-

SUITE DE LA HOLLANDE. 261
telligence que de goût. J'y remarquai une très-belle scalata , un Est & Ouest , & une autre coquille qui n'a point de nom , & que M. Bisschop croit être la seule de son espece , qui existe dans le cabinet des curieux. Delà je passai à une suite de magnifiques gravures de desseins originaux des plus grands maîtres , & sur-tout , à une ample collection de tableaux , dont on admire en même tems la beauté , le nombre & le choix.

Je vis aussi , ce même jour , une manufacture de ces carreaux de faïence , dont on fait tant d'usage dans ce pays. La fabrique en est , à peu près , la même que celle des tuiles , tant pour la préparation de la terre qu'on va chercher auprès de Tournai , que pour la façon de les couper & de les mettre au feu , où ils restent pendant quarante heures. On les rend tous égaux d'épaisseur , en faisant passer , sur une douzaine à la fois , un gros cylindre de cuivre très-poli , posé sur deux traverses de la hauteur du carreau , c'est-à-dire , d'environ trois lignes. La grandeur des carreaux est de quatre à cinq pouces en carré ; on en fait de plus grands si on les commande ; & ils varient de prix suivant

262 SUITE DE LA HOLLANDE.

la couleur & les desseins. Les blancs se vendent trois florins le cent ; les bleux, avec des figures variées, dix florins, & le double avec des bordures. Quand le carreau paroît cuit, un homme, le tenant d'une main, l'arrose d'un côté seulement avec une cuillère de bois qu'il emplit d'une eau grisâtre. C'est une composition assez épaisse de plomb, de litarge, &c, qui sèche sur le champ, & fait le vernis blanc, sur lequel on applique ensuite des couleurs.

L'Hôtel - de - Ville de Rotterdam n'a rien de remarquable ; mais la Bourse, quoique moins fréquentée que celle de la Capitale, la surpasse par la beauté de l'édifice ; & l'architecture n'a rien épargné pour honorer le commerce. C'est un bâtiment de pierre de taille, construit à la moderne, formant un carré long, sans autre ornement qu'une belle & noble simplicité. Les arcades, qui, au nombre de trente, environnent la cour, sont séparées par des piliers qui m'ont paru d'une seule pierre, & assez lourds. J'ai déjà dit que l'Amirauté de la Meuse avoit son siège dans cette ville ; c'est la première de toute la province ; l'Amiral

de Hollande monte toujours un de ses vaisseaux. On voit encore de grandes places & de belles églises, savoir, quatre hollandoises, une françoise, deux angloises, une écossoise, avec une synagogue. Les Catholiques y ont aussi plusieurs chapelles. La Régence de la ville est composée de vingt-quatre Conseillers, dont quatre sont Bourgmestres. La justice est administrée par un grand Bailli & sept Echevins.

J'ai, plus d'une fois, coupé mon séjour à Rotterdam, par de petits voyages dans les environs. Goude, la Brille, Dordrecht, Gorcum, le Mordick, Bolduc, Breda, Gertruidenberg, Berg-op-Zoom, sont autant de termes de promenade, dans un pays où les chemins offrent toujours quelque riant point de vue. Dans les villages même, point de chaumières, point de hillons, point de disette, point de fange; tous sont pavés, propres, agréables. Combien de villes en France, qui ne sont ni si grandes, ni si riches, ni si peuplées, ni si jolies?

Goude ou Tergaw, située au confluent du Gaw & de l'Yssel, est une ville d'une médiocre grandeur, mais

jolie , bien fortifiée , & remarquable par sa grande place , par les peintures des vitraux de son église , les plus belles , dit on , que l'on connoisse en Europe , & par les écluses qui , en peu de tems , peuvent inonder les environs.

C'est à la Brille , que les confédérés des Pays-Bas jetterent , en 1572 , les premiers fondemens de leur République. Guillaume de Lumay , comte de la Marck , l'enleva aux espagnols. Le duc d'Albe , apprenant cette nouvelle , n'en marqua aucune inquiétude ; mais la perte de sept belles provinces prouva que c'étoit le commencement d'un grand événement. Cette ville , située dans l'isle de Voorn , près de l'embouchure de la Meuse , est assez grande , mais mal peuplée ; des jardins potagers occupent une partie de son enceinte. Un monument en marbre , érigé dans l'église à la gloire de l'amiral Van-Almonde , est , je pense , tout ce qu'il y a à voir à la Brille.

Un petit bâtiment , qui s'offrit à propos , me ramena par la Meuse , de cette ville à Rotterdam. Rien de plus doux & de moins coûteux , que cette façon de voyager,

voyager. Il y a dans ces bâtimens, un cabinet propre, bien éclairé & séparé du commun, où se trouvent toutes sortes de commodités. Sans un changement fréquent de barques, que causent les écluses, on iroit aux extrémités des sept provinces dans un repos presque continuel.

Dès l'entrée de la Meuse, la Hollande paroît un pays charmant. La campagne, aussi basse que l'eau, se laisse voir de dessus le navire, & forme les plus riens paysages. Des villages très-propres, des maisons de campagne, des jardins symétrisés dans toutes leurs parties, de grandes & belles avenues, de vastes prairies, où paissent des troupeaux sans nombre, mille autres objets agréables & diversifiés, ne laissent d'embarras, que sur le choix de ce qu'on doit le plus admirer. On trouve cependant une vue encore plus flatteuse en arrivant à Rotterdam. Elle est, d'un côté, terminée avantageusement par la ville, & se perd, de l'autre, dans des campagnes qui sont de toute beauté. Sur la rivière même, les vaisseaux, les barques, les yachts, les canaux, qui se succèdent continuellement, y ont

comme une cité flottante, qui groupe parfaitement avec ces divers objets, sur-tout lorsque la sérénité du ciel ajoute un nouveau lustre à toutes les parties de cette charmante vue : chose rare à la vérité, dans un pays submergé, où l'hiver est froid, le printems court, l'été chaud & orageux, l'automne pluvieux, & l'air mauvais dans toutes les saisons.

Dordrecht, ou Dort par abbréviation, est bâtie, non sur pilotis, comme Rotterdam, mais sur un terrain solide & ferme, dans une île formée par la Meuse, où elle a un port qui la rend très-commercante. On y amène beaucoup de vin du Rhin, qui se distribue ensuite dans tout le pays. Comme les Comtes de Hollande y faisoient leur résidence ordinaire, elle a le premier rang parmi les villes de cette province. Mais ce qui la rend encore plus célèbre, est le fameux synode qui condamna la doctrine d'Arminius. La grande Eglise est d'une beauté remarquable ; le chœur, qu'on a converti en école, y conserve encore ses stales ; le milieu, rempli de bancs pour les enfans, est environné de chapelles, dont les autels sont de

molis. La chaire est de marbre blanc, moucheté ou veiné de noir, & travaillé en relief. Quatre Vertus, très-bien sculptées, soutiennent le noyau, & font, de tout ce travail, un ouvrage parfait. La ville est grande, belle, riche, & coupée par trois canaux, dont un lui sert comme de fossé. Je ne vous parle ni des vues, ni des promenades; toute la Hollande est un vaste jardin, où il croît peu d'arbres utiles; on s'est réduit à ceux qui font l'ornement des villes & des campagnes. Les troupeaux même qui enrichissent la République, ne naissent point dans le pays; ils y arrivent du nord, maigres & décharnés, & s'engraissent dans ces pâturages. En 1421, la Meuse ayant rompu ses digues près de Dordrecht, soixante-douze villages furent inondés; & cent mille personnes y périrent. Les rivières abondent en poisson, en saumons sur-tout; & l'on dit qu'il s'en vend plus de dix mille par année. C'est, sans doute, ce qui a donné lieu à cette plaisanterie, que les servantes mettent dans leur marché, qu'on ne leur en servira que deux fois la semaine.

Gorcum & Worcum sont deux pla-

cés fortes , séparées par la Meuse. Le château de Loevestin , d'où le prisonnier Grotius se sauva par un stratagème , est encore , de ce côté-là , un des boulevards de la province. Le village , d'Accoy , près de Laerdam , est devenu célèbre , pour avoir donné la naissance à Jansenius , qui fut depuis évêque d'Ypres. Il vint d'abord à Paris , où l'abbé de Saint-Cyran le plaça en qualité de précepteur. Il l'appella ensuite à Bayonne , où la même piété , le même goût , la même ardeur pour les matières théologiques unirent étroitement ces deux hommes fameux ; qui crurent trouver dans saint Augustin , certaines opinions que l'église a condamnées. Le livre qui les renferme a pour titre *Augustinus*. Devenu dans la suite docteur de Louvain , puis évêque , Jansenius travailla pendant vingt ans à cet ouvrage , qui ne fut imprimé qu'après sa mort. L'Auteur le soumit à l'autorité & à la décision du Saint-Siège , & déclara , dans son testament , qu'il mourait , comme il avait vécu , fils obéissant de l'Eglise Romaine. Il fut donc , sans le vouloir , & peut-être sans s'en douter , le chef d'un parti qui n'a excité que des

guerres de plume & des querelles théologiques. Tout son système se réduit à ce point capital : « que depuis la chute
» d'Adam , le plaisir est l'unique ressort
» qui remue le cœur de l'homme ; que
» si ce plaisir est céleste , il porte à la
» la vertu ; s'il est terrestre , il déter-
» mine au vice ; & la volonté se trouve
» nécessairement entraînée par celui
» des deux ; qui est naturellement le
» plus fort. Ainsi l'homme fait invinci-
» blement , quoique volontairement ,
» le mal ou le bien , selon qu'il est do-
» miné par la cupidité ou par la grâce.
» Delà il suit , qu'il y a certains com-
» mandemens impossibles , non-seule-
» ment aux infidèles , aux aveugles , aux
» endurcis , mais aux justes même , mal-
» gré leur volonté & leurs efforts pour
» les observer ».

Dès que ce livre parut , la guerre fut allumée dans l'université de Louvain ; & l'on vit une multitude d'écrits pour l'attaquer ou pour le défendre. Cette querelle passant de la Flandres à Paris , où l'abbé de Saint-Cyran se montra un des plus zélés partisans de la nouvelle doctrine , les Jésuites en demandèrent la condamnation au Saint-

Siège, & l'obtinent. Urbain VIII profcrivit l'ouvrage, comme contenant des opinions condamnées par ses prédécesseurs. De son côté, la Sorbonne censura cinq propositions extraites de ce livre; & le pape Innocent X donna enfin cette fameuse bulle, que les Jansénistes crurent éluder en distinguant le sens hérétique du sens orthodoxe. Ils prétendirent que les cinq propositions ne se trouvoient point dans l'ouvrage de l'évêque Flamand, ou que, si elles y étoient, on leur donnoit un mauvais sens. Alexandre VII foudroya cette distinction, en déclarant que ces cinq propositions sont tirées de Jansenius, & qu'elles ont été condamnées dans le sens de l'Auteur. Les Evêques de France, de concert avec le souverain Pontife, dressèrent un formulaire qu'ils firent signer, dans leurs diocèses, à tous ceux qui prétendoient aux ordres & aux bénéfices. On y condamne de cœur & de bouche la doctrine des Cinq Propositions, contenue dans le livre de Jansenius, laquelle doctrine, dit-on, n'est point de saint Augustin, que l'évêque d'Ypres a mal expliqué.

En remontant la Meuse de Vorkum jusqu'aux environs de Bolduc, on trouve dans le voisinage de la Gueldre, plusieurs places fortes qui servent de défense à la Hollande. L'air y est meilleur, les eaux plus belles, plus saines, que dans le cœur de la province; mais comme on y fait moins de commerce, il y a aussi moins de richesse. Bolduc, ou Bois-le-Duc, au confluent de l'Aa & du Dommel, est la capitale du Brabant Hollandois. Ces deux rivières remplissent ses fossés, & se partagent en divers canaux qui la traversent. Elle est également forte & par sa situation, & par les ouvrages qui la défendent. Elle peut, en tout tems, s'inonder à une lieue à la ronde, & mettre la campagne & les ennemis sous les eaux. Un duc de Brabant la fonda, vers la fin du douzième siècle, dans une forêt où il alloit prendre souvent le plaisir de la chasse; & c'est de là qu'elle tire son nom. Le pape y établit un évêque, qui fut obligé de quitter son siège, lorsque les Hollandois s'emparèrent de ce pays. Ils en chasserent les ecclésiastiques & les moines qui étoient alors fort nombreux.

& employèrent à des usages profanes la plupart de leurs églises. Celle de saint Jean, jadis la cathédrale, est une des plus belles des Pays-Bas. L'exercice de la religion catholique est interdit à Bois-le-Duc; mais comme le plus grand nombre des habitans a conservé le culte de ses peres, on leur permet de s'assembler dans des chapelles domestiques, & d'y célébrer l'office divin.

Entre cette ville & le Mordick, est située Gertruidenberg sur le golphe de Biesbos, formé en 1421, par l'inondation dont j'ai parlé. On croit que cette habitation a été fondée par Gertrude, fille de Pepin, pere de Charles-Magne, & que cette princesse y vécut dans un exercice continuel de dévotion & de pénitence. Ce lieu est encore célèbre par les conférences qui s'y tinrent au commencement de ce siecle. Elles furent bien humiliantes pour Louis XIV, qui, après avoir dicté, dans toutes ses autres guerres, les conditions de la paix, se vit réduit à la solliciter avec instance auprès de ces mêmes Hollandois, qu'il avoit vus si souvent à ses pieds.

Dès l'année précédente, c'est-à-dire,

en 1709, ce Monarque avoit envoyé le Président Rouillé pour la demander ; & le marquis de Torcy , quoique ministre des affaires étrangères , & attaché , par état , à la personne du Souverain , étoit allé seconder les négociations du Président. Les Etats-Généraux , peu touchés de cette démarche , ne cessoient de se montrer intraitables ; mais les négociations continuoient sourdement ; & ils consentirent enfin , pendant l'hiver de 1710 , à ouvrir de nouvelles conférences. Les plénipotentiaires François furent le maréchal d'Uxelle & l'abbé de Polignac. Tous les ministres des ennemis de la France étoient à la Haye ; c'étoit le lieu le plus naturel qu'on pût choisir ; cependant il fut marqué à Gertruidenberg , afin que les Négociateurs François ne fussent pas à portée de remuer les esprits. On empêcha même qu'ils ne vissent personne ; & ils furent réduits à traiter avec les Envoyés des Etats.

Le point principal étoit , que le Roi renonçât à toute espece de prétention sur la monarchie Espagnole ; & pour assurer cette renonciation , il falloit non-seulement que Sa Majesté recon-

mit l'Archiduc Charles pour roid'Espa-
 gne & des Indes, mais qu'elle s'enga-
 geât à expulser son petit-fils avec ses
 troupes & à ses frais. Les Puissances
 confédérées ne s'expliquerent pas d'a-
 bord avec cette précision; mais on ne
 tarda pas à s'appercevoir que c'étoit
 leur but. Le Monarque offrit de se ré-
 rendre, pour Philippe V, à la seule pos-
 session des royaumes de Naples & de
 Sicile. Bientôt il ne demanda que la
 Sicile, la Sardaigne, & les places de
 Toscane qui étoient de la domination
 Espagnole, & enfin il renonça à ces
 places même. Les Hollandois sem-
 bloient faire grace à nos Plénipoten-
 tiaires, en écoutant de semblables pro-
 positions, & leur faisoient solliciter
 chaque conférence comme une faveur.
 La France étoit si épuisée, que Louis
 XIV. souscrivit à fournir des sommes
 d'argent, pour déposer son petit-fils.
 Cette proposition fut encore rejetée;
 Et l'on déclara nettement, que l'in-
 tention des Confédérés étoit, que ce
 Prince envoyât ses propres troupes
 pour cette guerre.

Tant de rigueur fit enfin rompre les
 conférences; elles eurent au moins

cet effet, que l'odieux de la guerre ne retomba point sur la France ; & les Hollandois, qui, par un beau zele pour leurs alliés, avoient refusé les avantages qu'on leur offroit, eurent tout lieu de s'en repentir, lorsque l'Angleterre, ayant changé de vues, consentit à traiter avec plus d'égalité & de justice.

Bréda & Berg-op-Zoom ; peu éloignées de Gertruidenberg, sont encore deux villes renommées dans l'histoire, l'une, par le traité qui rétablit la paix entre trois Puissances, l'autre par les sièges mémorables qu'elle a soutenus. Les Anglois & les Hollandois étoient en guerre, lorsque Louis XIV. après avoir épuisé toutes les voies amiables, se détermina à prendre les armes, pour faire valoir les droits que la Reine, sa mere, croyoit avoir dans le Brabant. Avant que d'entrer en campagne, il avoit offert sa médiation à la Hollande & à la Grande-Bretagne, qui la refusèrent l'une & l'autre, n'étant pas encore lassées de se battre. Mais quand elles virent les succès éclatans de la campagne de Flandres en 1667, elles eurent recours au médiateur qu'elles avoient

M.vj.

refusé d'abord , & dont elles craignoient le ressentiment. Les Plénipotentiaires s'assemblerent à Bréda ; & comme la guerre s'étoit faite , de part & d'autre , avec des avantages à peu près égaux , Louis leur fit proposer , ou de se rendre ce qu'elles s'étoient pris , ou de le garder , chacun de son côté , comme une compensation respectueuse. Ce dernier parti fut accepté ; les Anglois demanderent seulement , que leurs sujets établis à Surinam , eussent la liberté de se retirer , avec leurs biens , où bon leur sembleroit ; ce qui leur fut accordé. A l'égard de la France , elle rendit aux Anglois l'isle de Saint-Christophe , celles d'Antigoa & de Montserat ; ceux-ci , de leur côté , restituerent l'Acadie , qui a été depuis le sujet d'une triste & longue guerre.

Bréda est une ville forte , défendue par une bonne citadelle. On y compte onze à douze mille ames sans la garnison ; & l'on y voit quatre places publiques. Ses remparts ont plus d'une lieue de circuit ; & elle est presque environnée d'eau & de marais. Les Catholiques , qui font les trois quarts des habitans , sont soumis à l'évêque d'An-

vers , & font l'exercice de leur religion dans trois chapelles desservies par des prêtres séculiers , des Récollets & des Jésuites. Les Protestans y ont quatre églises , deux pour les Réformés Hollandois , les deux autres pour les François réfugiés & les Luthériens. Guillaume de Nassau , Seigneur de Bréda , & depuis Roi d'Angleterre , fit construire un nouveau château , dont on vante le bâtiment & les jardins.

En partant le matin , on arrive le soir à Berg-op-Zoom. Cette ville , possédée par l'électeur Palatin , sous la souveraineté des Etats Généraux , est entourée de marais , & défendue par divers forts. Elle communique avec l'Océan par l'Escaut , qui la rafraîchit continuellement , & forme derrière elle un bras de mer. Elle rendit , plus d'une fois , inutiles les efforts des plus grands capitaines qui en firent le siège. Le duc de Parme , qui l'attaqua en 1588 , irrité de sa résistance , chercha à la vaincre par une trahison que les loix de la guerre peuvent seules rendre excusable. Il suborna deux soldats Anglois ; & les engagea à introduire les troupes dans la place. Le Gouverneur fut instruit du

278 SUITE DE LA HOLLANDE.

complot, & voulut que les deux soldats feignissent de l'exécuter. Mais ayant pris à propos ses mesures, il surprit lui-même les Espagnols; & ce stratagème leur coûta une bonne partie de leur armée.

En 1622 le marquis de Spinola vint investir cette même place. Le prince d'Orange y fit passer de nouvelles troupes, & construire de nouvelles fortifications. Rien ne rebuta le général ennemi; & pendant deux mois on épuisa, de part & d'autre, ce que l'industrie & la bravoure ont de plus actif. Mais l'armée Espagnole s'affoiblit; & toute la science du Général fut insuffisante pour réparer ce malheur. Dix à douze mille hommes trouverent la mort dans ce siège; & lorsque le prince d'Orange jugea les circonstances favorables, il réunit toutes ses forces, & marcha contre les ennemis. Spinola ne l'attendit pas; mais ayant ensuite reçu quelques renforts, il voulut se venger en offrant la bataille. Le Prince, qui avoit atteint son objet, ne jugea pas à propos de se battre; la ville étoit délivrée.

Ainsi ce boulevard de la liberté hollandaise n'ayant pu être abattu, fut

dés lors réputé imprenable. La gloire de s'en rendre maître étoit réservée aux François, dans un tems où l'art de fortifier les places étoit porté à sa perfection. Ce siège, à jamais mémorable, fut tellement dirigé par le Comte de Lowendal, qu'après soixante-cinq jours de tranchée ouverte, il emporta la ville d'affaut le 16 septembre 1747. Rien n'y manquoit pour la bien défendre, ni hommes, ni munitions; & ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'en aucun tems, on ne put empêcher l'entrée des convois. On trouva dans le port dix-sept bâtimens chargés de vivres, avec cette inscription: *à l'invin- cible garnison de Berg-op-Zoom*. Cet exploit fut le dernier de Lowendal, que la France regretta d'avoir connu si tard, & perdu si tôt.

Le soir même, je vis une partie de la ville, qui est petite, & composée seulement de sept mille habitans Luthériens, Réformés & Catholiques. Le lendemain, j'allai chez le Commandant qui m'accorda une sentinelle pour me conduire dans tous les ouvrages, & même dans les galeries des mines. J'examinai les brèches & les attaques des

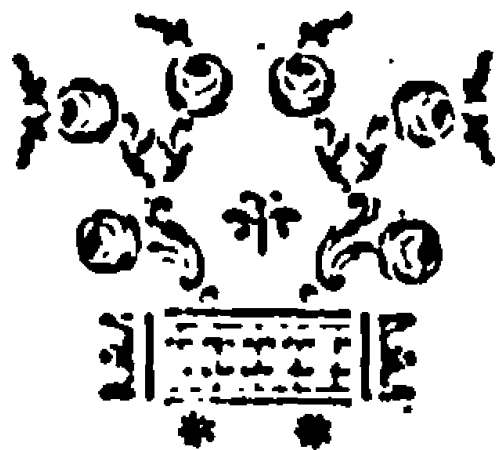
François ; tout est réparé, & en meilleur état que jamais. La plupart des toits sont recouverts à neuf ; & la principale eglise , qui étoit anciennement le collège de Sainte-Gertrude , n'a plus qu'un petit clocher rond sur une grosse tour , qui portoit , sans doute , un clocher beaucoup plus grand , que le canon & les bombes détruisirent pendant le siège.

Le chemin de Berg-op-Zoom au passage du Mordick me parut long & ennuyeux ; des bruyères, des sables, & une maudite diligence de terre , qu'on nomme ici charriot de poste , me fatiguèrent excessivement. Je quittai cette voiture , & pris une barque pour traverser ce bras de mer. On y voyoit encore , il y a vingt ans , les clochers de quelques villages , qui s'élevoient au-dessus des eaux ; ils ont cédé depuis à l'effort des vagues. Le vent étoit fort , la barque agitée ; & pour me rassurer , on me raconta l'histoire d'un prince d'Orange, qui, revenant de l'armée des Alliés en 1714 , fut englouti dans les flots. Il étoit resté dans la voiture ; des chevaux effrayés firent pencher le bateau , tombèrent dans la mer , & entraînèrent le carrosse. On prétend que le

SUITE DE LA HOLLANDE. 287
Prince fut jetté dehors pendant ce mouvement ; & il est le seul, dont on n'ait point eu de nouvelles. D'autres assurent que tout étoit arrangé pour qu'il y pérît. Quoi qu'il en soit, il y a quarante-cinq ans que ce malheur est arrivé ; & depuis, on n'a rien entendu dire de semblable. Pour moi , je m'y trouvai beaucoup mieux que dans cet affreux charriot de poste, qui m'avoit roué jusqu'à la Meuse.

Je suis, &c.

A Rotterdam, ce 20 mai 1756.



L E T T R E C C L I N .

SUITE DE LA HOLLANDE.

DE retour à Rotterdam, je n'y restai que le tems nécessaire pour y prendre une barque qui pût me mener à Utrecht. La province, dont cette ville est la capitale, fut donnée en souveraineté à ses Evêques par Charles-Magne, pour les engager à travailler à la conversion des infidèles qui restoient dans le pays. Ces Prélats furent mis dans la suite au rang des princes de l'Empire, posséderent de vastes domaines, comptèrent vingt-huit Comtes ou Princes au nombre de leurs feudataires, & les ducs de Brabant, de Cleves & de Gueldres, ainsi que les comtes de Hollande, parmi leurs grands officiers. Les guerres où ils s'engagerent, leur firent perdre une partie de leurs états; & enfin ils en cédèrent la souveraineté à Charles-Quint, dont le fils & le successeur les vit se former en république.

Sous le regne de ce même prince (Phi-

SUITE DE LA HOLLANDE. 283
l'empereur Charles V), l'évêché d'Utrecht fut érigé en archevêché, & partagé en six diocèses, savoir Harlem, Déventer, Leuworden, Groningue, Middelbourg & la métropole. Déventer, capitale de la province d'Overissel; est belle, grande, bien peuplée, marchande & fortifiée à l'antique. Elle étoit déjà célèbre à la fin du dixième siècle. Il y a une école illustre, ou espèce d'académie, qu'on peut comparer à une université. On y bat monnoie; & le Conseil supérieur de la province y fait sa résidence.

Leuworden est la principale ville de la Frise, & ne le cede point à la précédente par sa beauté, ses fortifications, son étendue, sa population, son commerce. L'Hôtel-de Ville & le Palais-du Stadhouder sont d'assez beaux édifices. Groningue est une des grandes cités des Provinces-Unies. Elle communique avec la mer par un canal capable de porter les plus gros vaisseaux. La province dont elle est la capitale, fut bornée d'abord au seul territoire de cette ville: on y a joint tout le pays qu'on appelle les Ommelandes, dont la principale richesse consiste dans ses excellens pâturages.

284 SUITE DE LA HOLLANDE.

Middelbourg est l'entrepôt de tous les vins de France, d'Espagne & du Portugal qui arrivent en Hollande ; ce qui la rend riche , peuplée & commerçante. On y voit de fort belles places & de beaux édifices publics. Le principal est l'abbaye de Saint-Nicolas, dont les bâtimens forment une petite ville. Elle appartenoit aux Prémontrés ; & l'Abbé avoit la première place aux Etats de Zélande ; c'est aujourd'hui le lieu où s'assemble le Conseil de la province , dont Middelbourg est la capitale. On y a établi la Chambre des Comptes de la Compagnie des Indes Orientales, l'Amirauté & la Monnoie. L'Hôtel de-Ville, est un bâtiment remarquable, sur-tout par la tour de son horloge.

Zélande, en hollandois, signifie pays maritime. Ce nom convient d'autant mieux à cette province, qu'elle est composée d'une multitude de petites isles à l'embouchure de la Meuse & de l'Escaut. Comme le terrain qu'elles occupent a toujours été sujet aux inondations, ce n'est que d'après de grands travaux, qu'on l'a desséché, & rendu propre à être cultivé. Il risqueroit

même d'être fréquemment submergé, s'il n'étoit défendu contre l'impétuosité des vagues, par de fortes digues qu'on a soin d'entretenir. On y recueille peu de grain; & les habitans ne s'enrichissent que par le commerce, la pêche & les courses ou pirateries qu'ils exercent, en tems de guerre, contre les Puissances ennemies; aussi sont-ils courageux, bons matelots, excellens pilotes.

Flessingue, patrie de Ruyter, située, ainsi que Middelbourg, dans l'isle de Walcheren, est la seconde ville de la Zélande. Les vaisseaux arrivent tous chargés le long des quais qui bordent les canaux. Rien n'est plus agréable que la vue des maisons, peintes en paysages, qui environnent ces quais. Presque toutes les rues sont droites & pavées de briques. On y remarque une coutume que je n'ai vu observer dans aucun pays. Lorsqu'il y a quelque mort dans une maison, on met une botte de paille à la porte. Si c'est un homme, les épis regardent la rue; si c'est une femme, ils sont tournés du côté du mur.

Les cinq évêques des villes dont je viens de parler, étoient suffragans de

286 SUITE DE LA HOLLANDE.

L'Archevêque d'Utrecht. Depuis saint Wilbrod, qui, le premier, a occupé ce siège, jusqu'au tems de la réformation, on compte environ cinquante prélats qui ont gouverné cette église. A la mort du dernier titulaire, arrivée en 1580, Sasbold, fut établi vicaire général; & le pape le sacra sous le titre d'Archevêque de Philippes. Sasbold prit celui d'Archevêque d'Utrecht, & en exerça les fonctions contre le gré des États-Généraux qui le bannirent des Provinces Unies, & confisquerent tous ses biens. Son successeur n'eut, comme lui, que la qualité d'archevêque de Philippes, & éprouva le même sort. Devenu vieux, infirme, & obligé de se cacher, il demanda au pape Urbain VIII, Jacques de la Torre pour son Coadjuteur. Celui-ci fut sacré sous le titre d'Archevêque d'Ephèse, & ensuite chassé des terres de la République, pour y avoir donné la confirmation. Néercassel, nommé évêque de Castorie, gouverna, après lui, l'église d'Utrecht. Il étoit de la Congrégation de l'Oratoire, & avoit été reçu à l'Institution de Paris: c'est le même que Bossuet appelle, dans ses lettres, l'é,

Archevêque de Hollande, & dont le grand Arnaud & M. Nicole ont fait de magnifiques éloges. Il mourut en 1686, âgé de soixante ans, laissant plusieurs ouvrages latins sur des matières de piété, où il paroît favoriser les opinions de Jansénius.

Les deux chapitres d'Utrecht & de Harlem élurent M. Van-Heussen, autre prêtre de l'Oratoire, que M. de Castorie avoit désigné pour lui succéder. Il l'appelloit son Timothée, le cher coadjuteur de ses travaux; mais Rome refusant de confirmer cette élection, on proposa d'autres sujets. Le pape choisit Pierre Codde, chanoine d'Utrecht, & grand vicaire de cette métropole. Sa Sainteté le créa archevêque de Sébastie; & le nouveau prélat fut sacré à Bruxelles par l'archevêque de Malines. Comme c'est sous l'Episcopat de Pierre Codde, qu'a commencé la contestation entre la Cour de Rome & le clergé de Hollande, il est à propos d'en faire connoître l'origine.

La veille de la consécration du nouvel archevêque, l'Internonce de Bruxelles lui proposa de signer le Formulaire. M. Codde répondit qu'il l'avoit

fait autrefois ; mais avec la distinction du droit & du fait ; que sa conscience ne lui permettoit rien de plus ; & qu'il étoit prêt à renoncer à l'épiscopat qu'il n'avoit jamais recherché ni désiré , si l'on exigeoit de lui une autre signature. L'Internonce ne pouvant rien gagner sur son esprit , & voyant d'ailleurs que tout étoit préparé pour le sacre , crut ne devoir plus mettre d'obstacle à cette cérémonie. L'archevêque de Sébaste gouverna assez tranquillement son diocèse jusqu'à l'année 1700 , qu'il fit le voyage de Rome à l'occasion du grand jubilé. On lui remit à son arrivée , un mémoire d'accusations contre sa doctrine & sa conduite , auquel il fut obligé de répondre. Peu satisfait de sa justification , Clément XI le suspendit des fonctions de son ministère. Revenu en Hollande , M. Codde prit le parti de déférer à la sentence du Saint-Siège , & passa le reste de sa vie dans le silence & dans la retraite. Etant au lit de la mort , on lui proposa encore la signature pure & simple du Formulaire , qu'il refusa.

La Congrégation de la Propagande donna plusieurs décrets qui défendoient

doient aux Chapitres d'Utrecht & de Harlem, d'exercer aucune juridiction ecclésiastique. Ceux-ci en appellent au Pape mieux informé ; mais, pour toute réponse, le souverain Pontife adresse un bref aux Catholiques des Provinces-Unies, où il déclare que ces prétendus Chapitres n'ont aucune autorité spirituelle, & leur interdit, sous peine d'excommunication, toutes fonctions dans le gouvernement de ces églises.

Depuis ce tems là, ils se sont adressés à la Cour de Rome, ont présenté des suppliques, fourni des mémoires, fait des démarches auprès des Cardinaux ; tout a été inutile ; on ne daigna pas même répondre à leurs demandes. Ils consulterent les théologiens & les juriconsultes de Paris & de Louvain, dont plusieurs déclarerent qu'un chapitre cathédral est en plein droit d'exercer la juridiction ecclésiastique, le siège vacant, sans que la vacance la plus longue puisse y déroger. D'autres conseillèrent la soumission & l'obéissance. Ce dernier avis n'a point prévalu ; le Chapitre a cru devoir porter l'affaire au tribunal de l'église universelle. C'est ce qu'il fit en 1719, par son acte

d'appel, auquel il attacha une partie du clergé de Hollande; & en conséquence, il exerce la juridiction spirituelle, en attendant la décision du futur concile.

Mais l'église d'Utrecht manquoit d'un évêque pour remplacer M. de Sébastien mort en 1710. On le demanda au Pape; comme il ne fit point de réponse, on élut un chanoine, Corneille Stéenoven, qui ne pouvant engager les Prélats voisins à le sacrer, s'adressa à Dominique Varlet, évêque de Babylone. Ce dernier, né à Paris en 1678, devint docteur de Sorbonne, & se consacra aux missions étrangères, où il mérita, par son zèle, d'être élevé à l'épiscopat; mais la Cour de Rome, mécontente de ce qu'il avoit donné la confirmation aux Jansénistes de Hollande, le suspendit de l'exercice de son ministère. Varlet se retira à Utrecht, où il imposa les mains au nouvel Archevêque & à trois de ses successeurs. Cette conduite essuya des censures; il se justifia par des apologies, & mourut en 1742, regardé par les Molinistes comme un rebelle, & comme un Chrysostome par les Jansénistes.

Le premier soin de M. Stéenoven fu

SUITE DE LA HOLLANDE. 191
d'écrire au Pape pour lui faire part de sa
consécration, & lui demander des mar-
ques de sa communion. Il crut aussi qu'il
étoit de son devoir de rendre compte
au public de l'état de son église; & il
appella au futur concile des vexations
qu'elle avoit, disoit-il; éprouvées de-
puis vingt-cinq ans. Il mourut quatre
jours après, & eut pour successeur M.
Barchinan, membre du même Chapitre,
& déjà nommé Vicaire général du dio-
cèse. Il avoit passé plusieurs années à
Saint-Magloire, & reçu les ordres de
l'évêque de Senez. Le pere Quesnel,
écrivant à son sujet, prévoyoit qu'il
seroit un jour élevé à l'épiscopat. Ce
prélat mourut d'apoplexie à Rhynwick,
maison de campagne aux environs de
cette ville, & fut remplacé par M. Van-
der-Croon, qui le fut lui-même, six
ans après, par M. Meindaerts. Ce der-
nier a pour suffragant M. Van Stiponte,
évêque de Harlem, qui réside à Amster-
dam; & l'on peut regarder ce pays
comme le siège & le chef-lieu de l'église
jansénienne.

La ville d'Utrecht est encore cé-
lebre par le fameux traité, pour le-
quel on avoit tenu tant de conféren-

ces inutiles à Gertruidenberg. La conclusion de la paix, que les revers de la France paroissent si fort éloigner, que la fierté de ses ennemis rendoit si difficile, devint tout à coup l'effet du hasard, & la suite d'une petite intrigue de la Cour de Londres. La reine Anne, obsédée par la duchesse de Malböroug, se dégoûta d'elle, & s'attacha à ceux qui lui étoient opposés. Comme les intérêts du Duc, son mari, étoient dans la continuation de la guerre, ses ennemis cherchèrent leurs avantages dans le rétablissement de la paix. Un Abbé Gauthier, qui avoit demeuré autrefois à Londres en qualité d'Aumonier de l'Ambassadeur de France, fut le personnage choisi pour commencer la négociation. Il fit secrètement plusieurs voyages à Versailles, & amena les choses au point de la plus heureuse harmonie entre les deux Cours.

La Reine désira la tenue d'un congrès à Utrecht; & l'Europe fut étonnée de voir la Hollande y jouer le premier rôle. Toutes les Puissances y furent admises, excepté le Roi d'Espagne, qu'on s'obstinoit à ne pas reconnoître. Les Ambassadeurs François étoient les mêmes que les Négociateurs de Gertrui-

demberg, le maréchal d'Uxelles & l'abbé de Polignac. Deux choses contribuaient à nous rendre les avantages que nous avoient ôtés nos revers; 1.^o. L'Empire & l'Espagne alloient être unis sur la même tête, contre les intérêts de l'Europe, à moins que le présent traité ne vint à bout de les séparer. 2.^o. Les négociations avoient commencé dès l'année 1712; & depuis cette époque les armes Françoises furent heureuses.

Ces deux considérations amenèrent la paix après bien des débats; & elle fut conclue par autant de traités particuliers, qu'il y avoit de différens intérêts à ménager. La France s'engagea à reconnoître la succession à la Couronne d'Angleterre dans la ligne protestante, à lui restituer ou céder la baie d'Hudson, l'isle de Saint-Christophe, l'Acadie, l'isle de Terre-Neuve, ne se réservant que le droit de pêcher & de sécher de la morue dans certains endroits de cette isle. Il fut convenu qu'elle raseroit les fortifications & combleroit le port de Dunkerque; qu'elle rendroit au duc de Savoie le comté de Nice, & que la sommité des Alpes serviroit de barrière aux deux

Etats. La cession de la Sicile, avec le titre de Roi, faite à ce prince par l'Empereur, fut ratifiée; & ce qui étoit encore bien glorieux pour lui, il fut substitué aux droits de la maison de France sur l'Espagne, en cas que Philippe V mourût sans postérité. L'Electeur de Brandebourg obtint le titre de Roi de Prusse; la possession de la Haute-Gueldres; de Neuf-Châtel & de Valangin. Il ne lui en coûta que l'abandon de ses droits sur la principauté d'Orange. L'Espagne laissa Gibraltar & l'isle Minorque au pouvoir de la Grande-Bretagne. Philippe V renonça à ses prétentions sur la Couronne de France. On donna aux Hollandois une barriere considérable qu'ils avoient toujours désirée. Jacques III, dit le chevalier de S. George, ne pouvant mieux faire, protesta contre tous ces traités; & l'Empereur refusant d'y accéder, la France lui fit remettre les conditions; auxquelles elle consentoit de s'accorder avec lui. Cette affaire traîna en longueur, & ne fut enfin terminée qu'à Rastad.

La ville d'Utrecht, théâtre de cette grande négociation, avoit été au pouvoir de Louis XIV. durant la guerre de

1672. Ce Prince y fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, que le Cardinal de Bouillon, grand-Aumônier de France, bénit & purifia; mais ayant abandonné cette conquête, les Protestans repurifierent cette église à leur tour, & la rebénirent de nouveau. Elle devoit être immense, avant qu'un orage en eût détruit une partie; ce qui subsiste encore est admirable; & son clocher passe pour le plus beau & le plus haut des sept provinces. Au fond du temple, au lieu d'autel, est le mausolée de l'Amiral Gendt, tué dans un combat naval contre les Anglois. Le tombeau est en marbre blanc; l'Amiral est couché dessus; des bas-reliefs représentent ses exploits; & une épitaphe contient son éloge. On fait encore remarquer, dans ce même lieu, une tombe d'une seule pierre de quatorze pieds de long sur huit de large, Elle est de l'espece de celles qu'on voit dans tout le pays, & qui viennent d'Allemagne par le Rhin & la Meuse. On montre enfin, sur un des côtés de l'église, un autre tombeau, à qui on donne onze cens ans d'antiquité. Il est très-grand, & bâti de pierre de touche, comme il paroît

par différentes marques d'or ou de cuivre, faites par des curieux. On accuse nos soldats d'avoir brisé les têtes de saints qui ornoient le pourtour de ce mausolée, pour en tirer quelques morceaux de cette pierre.

Les Etats de la province, dont Utrecht est la capitale, s'assemblent à l'hôtel-de-ville, édifice plus remarquable par sa grandeur, que par sa beauté. Le mail est un objet plus digne d'attention : c'est une promenade hors de la ville, plantée de quatre rangées d'arbres de chaque côté, avec un trottoir pour les gens de pied, & un pavé pour les voitures. On dit que Louis XIV trouva ce lieu si beau, qu'il recommanda très-expressément à ses troupes, de n'y causer aucun dommage. Il regrettoit de n'en avoir pas un semblable à Versailles, & de ne pouvoir l'y transporter. Ce Prince logeoit au château de Zeist, qui appartient à la Maison de Nassau, lorsqu'il vint, en personne, faire la loi à la République. Les Hollandois y ont vu depuis, Frédéric I, Roi de Prusse, avec plus de plaisir ; car il leur amenoit la paix, après avoir tiré l'épée pour leur défense.

La maison de M. Van-Molen, marchand de soie, est un autre objet de curiosité. Un grand terrain, environné d'un large canal, & coupé par des bosquets de charmilles, plus épaisses & aussi bien dessinées & entretenues qu'à Marly, offre par-tout des arcs de triomphe, des portiques, des grottes, des statues de marbre, des vases, des cabinets de rocaille, des décorations, des perspectives, des urnes, des bas-reliefs, des cascades, des jets-d'eau, des bassins, des colonades, des corniches, des cornes d'abondance remplies de fleurs, de fruits, le tout représenté au naturel, en nacre, en pierres précieuses, en coquillages, en corail; en un mot tout ce que la nature l'art, le goût & le travail peuvent produire de plus recherché, se trouve rassemblé dans ce jardin, où les parterres, sablés de porcelaine brisée, ajoutent à ces beautés l'émail le plus varié. A côté delà, est la fameuse manufacture à filer la soie, qui appartient au même maître. Un seul moulin à eau y fait mouvoir à la fois quinze cens de vidoirs, & remplit les bassins de ce superbe jardin.

Utrecht est la rivale de Leyde dans

la carrière des sciences : on enseigne, dans son Académie, tout ce qui peut former le raisonnement & le goût. On montre dans une de ses salles, le plan intérieur & extérieur du temple de Salomon, modèle en relief, tel que le dépeint l'écriture. On conserve, au théâtre d'anatomie, un canot d'écorce d'arbre, long & pointu, avec un petit Esquimaux, dans l'attitude où il fut pris au détroit de Davis. Il est lié dans un trou au milieu de son bateau, dont il semble faire partie. Le reste est couvert ; & le canot peut se renverser, sans que l'eau y pénètre. L'histoire porte que lorsque le petit navigateur se vit en mains étrangères, il ne voulut plus manger, & mourut de douleur.

Cette ville ne présente aucune maison remarquable, aucune qui puisse porter le nom d'hôtel. Il y a pourtant beaucoup de particuliers enrichis par le commerce, qui s'y retirent, comme à la Haye, pour y jouir de leur fortune. Utrecht est bâtie sur le modèle des villes de Hollande, mais sur un fond plus élevé & plus solide. Ses rues sont larges & bien percées ; & on lui donne cinq quarts de lieue

SUITE DE LA HOLLANDE. 299
de circuit. Elle est arrosée par deux canaux qui viennent du Rhin, & fournissent de l'eau à ses fossés. Elle n'est pas, à beaucoup près, aussi peuplée, aussi remuante qu'Amsterdam; & l'on y compte tout au plus quarante mille habitans.

Ce qu'on appelle la maison du Pape, n'a de singulier, que le nom qu'elle a pris d'Adrien VI, fils d'un tisserand, qui y est né. Elevé en qualité de bourfier, dans l'université de Louvain, il se distingua par son esprit & son application, & fut fait successivement professeur de théologie, doyen de l'église, & vice-chancelier. L'empereur Maximilien le choisit pour précepteur de son petit-fils, l'Archiduc Charles. Il fut employé dans les ambassades, dans le ministère, décoré de la pourpre romaine, & enfin élu Pape & successeur de Leon X. Charles-Quint, aux intrigues duquel il dut le pontificat, eut à Rome la souveraine autorité; Adrien se borna à réformer le clergé. Sa sévérité, jointe à la qualité d'étranger, le fit haïr des Romains; & à sa mort, ils écrivirent sur la porte de son médecin : *Au libérateur de la Patrie. Il a laissé*

300 SUITE DE LA HOLLANDE;
commentaire sur le quatrième livre des
Sentences, dans lequel on remarque
cette proposition : que le Pape peut
errer, même dans ce qui appartient à
la foi.

Utrecht n'égale pas les autres villes
de Hollande par la beauté de ses édi-
fices ; mais ses dehors sont charmans.
C'est un mélange de jardins potagers,
de pépinières, de maisons de campa-
gne & de promenades. Cet amas de
jardins, de bosquets, de bâtimens sans
prétention, forme un champêtre déli-
cieux, qui regne à une lieue autour de la
ville. En y arrivant par le canal d'Am-
sterdam, on trouve, au sortir du beau
village de Maersen, la maison de M.
Pereira, Juif Portugais, remarquable
par l'agrément de ses jardins, sur-tout
par des grottes formées de coquillages,
de minéraux, &c. D'un autre côté, est
un couvent qui renferme huit Char-
treux mis en fuite pour le jansénisme.
On prétend que ces religieux ont four-
ni, long-tems, les matériaux des feuilles
connues en France sous le nom de Nou-
velles Ecclésiastiques.

Le voisinage de la Gueldres me pro-
ouroit souvent des occasions de visiter

cette province partagée entre trois Puissances, la Hollande, le Roi de Prusse & la Maison d'Autriche. La Gueldre hollandoise, qui, en sa qualité de duché, tient le premier rang parmi les sept provinces, se divise elle-même en trois parties, qui prennent le nom de leur capitale. Chacune d'elles forme un état particulier, dont la juridiction & les droits sont séparés. Nimegue, ville principale de toute la contrée, étoit anciennement un château, où Charles-Magne & ses successeurs firent souvent leur résidence; on y découvre encore plusieurs restes d'antiquité. C'est aujourd'hui une forteresse importante, située sur une colline escarpée, qui sert de citadelle au corps de la place. Une grande population, un commerce considérable, un magnifique hôtel-de-ville, le droit de battre monnaie, de bonnes fortifications, & sur-tout les négociations fameuses dont Nimegue a été le théâtre, rendent cette ville une des plus célèbres des Provinces-Unies.

Après de longs débats, & d'éclatans avantages remportés par Louis XIV., les Ministres des diverses Puissances arrêterent trois traités diffé-

302 SUITE DE LA HOLLANDE.

rens : l'un entre la France & la Hollande, par lequel on rendit à cette dernière, avec la ville de Mastrick, toutes les conquêtes faites sur la République. Le second avec l'Espagne, qui fut obligée de nous abandonner la Franche-Comté, Valenciennes, Condé, Bouchain, Aire, Cambrai, Maubeuge, &c. Le troisieme avec l'Empereur, qui céda Fribourg & Huningue, & reçut en échange Philisbourg. La Suede, le Danemarck, l'Electeur de Brandebourg & quelques autres Souverains d'Allemagne refuserent de prendre part à la pacification générale ; mais bientôt les armes de la France les y contraignirent ; le Roi eut l'avantage de dicter les conditions de la paix à presque tous les Princes de l'Europe ; & c'est alors qu'elle lui défera, d'une voix unanime, le surnom de *Grand* qu'il a conservé depuis.

A quelques lieues de Nimegue, se trouve le fameux village de Tolhuis, où l'on vit le spectacle également terrible, éclatant & nouveau, d'une armée qui, en présence de l'ennemi, passe à la nage un fleuve rapide, & le plus grand Roi de l'Europe disposé à la

suivre, si la grandeur ne l'eût retenu au rivage. Le prince de Condé l'arrêta, soit pour ne pas exposer une tête si précieuse, soit pour n'être pas forcé de marcher lui-même. Il souffroit alors de la goutte; & son état ne lui permettant pas de mettre les pieds dans l'eau, il se contenta, avec les Ducs d'Enguien & de Longueville, de passer dans un bateau de cuivre.

Un sentiment d'admiration me saisit à la vue de ce fleuve redoutable; & l'aspect de ses bords me rappelle toutes les circonstances de ce mémorable événement. Ici les François dressent des batteries pour écarter les troupes du prince d'Orange; là, des escadrons rompent le fil de l'eau, pour en réprimer la violence, & sont entraînés par le torrent. La maison du Roi & la meilleure cavalerie passe au nombre de quinze mille hommes. Les Hollandois, effrayés de tant de résolution, n'osent paroître en défense, & mettent bas les armes sur la sommation du Prince de Condé. Le Duc de Longueville, la tête pleine des fumées du vin, ne veut accorder aucun quartier, & tire un coup de pistolet contre ceux qui lui demandent la vie à genoux. L'ennemi déses-

péré reprend à l'instant ses armes ; & le Duc expirant en est la première victime. Condé blessé croit qu'on l'attaque en traître, fait charger avec vivacité, enleve quatre mille prisonniers, & ne s'arrête que lorsque tout est détruit ou dissipé. Louis passe avec le reste de son armée sur un pont de bateau, & n'a plus qu'à traverser le pays en vainqueur : les obstacles s'évanouissent à son approche ; la ville & la province d'Utrecht se soumettent ; & toute la République demande la paix aux conditions les plus flatteuses pour le vainqueur. Si on les avoit acceptées, jamais les Provinces-Unies n'eussent été plus humiliées ; mais la France, en portant trop loin ses ressentimens, réveilla l'émulation des autres Puissances, & s'attira des ennemis qui préserverent la Hollande des derniers malheurs.

Le territoire de Bommel, petite ville située sur la rive gauche du Wahal, est la plus occidentale du quartier de Nimegue. Ce qui rend ce pays recommandable, est que cette place a pour ainsi dire, été la première école des Ingénieurs de l'Europe. Au milieu des longues guerres des Hollandois contre les Espagnols, les uns & le

autres: avoient un égal intérêt de s'en assurer; les premiers, parce qu'elle leur servoit de barrière; les seconds, parce qu'elle leur ouvroit l'entrée du pays des États. Ce fut à cette occasion; que le Prince d'Orange, Maurice de Nassau, déjà connu par ses talens militaires, traça, pour la défense des places, une route jusqu'alors ignorée, perfectionnée depuis, & encore beaucoup au-dessous, peut-être, de ce qu'elle pourroit être. Il entourra la ville de Bommel de beaucoup de dehors, y fit des fossés, les renferma d'une espèce de parapet à angles saillans & rentrans, appelé chemin couvert, au-devant duquel on fit un glacis qui en rend les approches difficiles. Toutes ces méthodes étoient inconnues; & les pas une fois faits vers la perfection, en amenèrent beaucoup d'autres dans la suite. Le prince Maurice mérite donc, avec raison, de recueillir la plus grande gloire; parce qu'il a été le premier à la découverte, & que les autres ne se sont illustrés qu'en l'imitant.

Puisque j'ai commencé à parler de guerre, je finirai cette lettre, & en même tems, tout ce qui regarde la

Hollande , par le siège & la ville de Mastricht. Louis-le-Grand attaqua cette place en personne l'an 1673. Elle avoit une garnison nombreuse ; bien pourvue ; & malgré la rapidité des conquêtes de ce Prince, l'Europe douta s'il n'y trouveroit pas l'écueil de sa gloire ; mais rien ne résista à l'ardeur qu'il fut inspirer à ses troupes ; & sa présence à tous les travaux , son infatigable activité firent juger que la force des murailles & la bravoure des Assiégés seroient également inutiles. Vauban qui jettoit alors les fondemens de sa gloire, épuisa toutes les ressources de son génie , & employa, pour la première fois, les parallèles & les places d'armes. Tant d'efforts réunis réduisirent , en quinze jours , cette ville aux dernières extrémités ; & elle reçut la loi du vainqueur.

Le Prince d'Orange, qui sentoit parfaitement le prix de cette possession , ne négligea rien pour la reprendre. Il vint, en 1676, en former le siège ; il se donna des peines incroyables, pour pousser les opérations avec célérité, ne prenoit aucun repos , & n'en donnoit aucun à ses troupes : chaque jour

voyoit quelque nouvel assaut. L'action la plus vive se passa à la tête de l'ouvrage à corne; les Assiégeans s'y portèrent avec fureur; mais ils y firent des pertes si considérables, qu'il fallut lâcher prise. L'assaut recommença la nuit avec la même vivacité; les assaillans furent encore si maltraités, qu'à la fin ils se rebuterent & prirent la fuite. La perte des Hollandois montoit déjà à douze mille hommes. Le Prince assemble son Conseil; & il fut unanimement résolu de lever le siège; pour sauver au moins les débris de l'armée.

Mastricht essuya une autre attaque sous le regne de Louis XV; mais les Hollandois la voyant prête à tomber, demanderent la paix devenue nécessaire à tout le monde. C'est une de leurs plus fortes places, & la clef de leur République sur la Meuse. Le Roi d'Espagne, à qui elle appartenoit comme Duc de Brabant, la céda aux Provinces-Unies par le traité de Munster, à condition que la religion catholique y seroit conservée. L'évêque de Liège en possède le domaine utile, & une portion de la justice. La ville est assez grande, & bien percée, bien pavée, bien peu-

plée; on y compte trois mille maisons & quatorze mille habitans, sans la garnison, qui, pour l'ordinaire, est fort nombreuse. Quoiqu'éloignée du centre de la Hollande, & enclavée dans le pays de Liège, ses rues, ses places, ses maisons, sa propreté, tout s'y ressent du goût hollandois. Son Hôtel-de-Ville, situé sur la place du Grand-Marché, est un des plus beaux du pays; & ce qui lui donne encore plus d'éclat, c'est une assez bonne bibliothèque, rendue publique pour l'instruction de ses citoyens. On voit, dans quelques salles, des tableaux d'un assez bon ton de couleur; mais ce qui vous paroîtra singulier, & que j'avois déjà vu pratiquer en Hollande, c'est la façon dont on arrange le sable sur le plancher. On y passe un balai de crin, qui n'a que deux rangées de touffes, coupées de niveau, mais dont une est plus longue, & par conséquent plus flexible que l'autre. Elles y forment toutes sortes de desseins guillochés & à la mosaïque. A peine osions-nous d'abord y poser les pieds, pour n'en pas déranger l'économie; mais une servante nous ayant montré avec quelle facilité

SUITE DE LA HOLLANDE. 309
elle réparoit ce désordre, fit disparaître nos scrupules.

Les ramparts de Mastricht ont une lieue de tour ; & les fortifications y sont bien entretenues. Du fort de Saint-Pierre, bâti sur la montagne de ce nom, on découvre une grande étendue de pays sur la Meuse ; & au-dessous, sont d'immenses souterrains, qui s'étendent, dit-on, jusqu'à Liège. Nous y entrâmes avec des flambeaux, sous la conduite d'un petit bossu très-gaillard, qui nous réjouit fort par la gaieté de ses propos. Il nous dit que Pierre-le-Grand, à qui il avoit rendu le même service, le gratifia d'une petite pension, dont il a joui jusqu'à la mort de ce Prince. Nous marchâmes dix minutes pour arriver à un lieu appelé la Fontaine, parce qu'il y tombe de l'eau au travers de la voûte. Du reste, dans tout autre endroit des murailles, on n'apperçoit pas le moindre vestige d'humidité ; on y lit au contraire, partout, des noms & des dates anciennes, écrites avec de la pierre noire, & qui n'ont nullement souffert. Les rues que nous laissâmes de côté & d'autre, me parurent de la même hauteur que celle

§ 10 SUITE DE LA HOLLANDE.

où nous marchions, c'est à-dire, d'environ vingt pieds, sur deux toises de largeur. C'étoit anciennement une carrière, d'où l'on a tiré une immensité de très-belles pierres.

Nous revînmes à Maastricht, où nous visitâmes quelques églises qui ne méritent aucun détail. Comme les Etats-Généraux & les Evêques de Liège sont Co-Seigneurs de la ville, elle est gouvernée par les deux Puissances. Les Magistrats sont moitié catholiques, moitié protestans; les premiers nommés par l'Evêque, les seconds par la République. Les deux religions y sont tranquillement exercées; mais les Catholiques n'ont pas la liberté de porter publiquement le viatique aux malades. Ils possèdent deux collégiales, dont les prébendes sont conférées alternativement par les Etats-Généraux, & par le Prévôt, qui est le chef du Chapitre. Les Réformés n'avoient que deux pasteurs avant la révocation de l'édit de Nantes; depuis cette époque, il a fallu en augmenter le nombre, sans que cet accroissement, qui paroît donner la prépondérance aux Protestans, ait altéré l'harmonie civile. La différence

de religions ne cause aucun trouble; le Catholique, le Luthérien, le Calviniste vivent dans une union étroite & même intime sur toutes les terres de la République, & se regardent comme des citoyens du monde, sagement liés par les besoins & les devoirs de l'humanité. Ils n'admettent plus la nécessité de troubler l'état pour établir des opinions contestées; ils sont convaincus que toutes les religions font des sujets soumis; lorsqu'ils ne sont pas persécutés par le culte dominant.

On attribue cette précieuse tranquillité à la sagesse du gouvernement, qui ne confie aucune portion de l'autorité politique aux Ecclésiastiques. Les ministres de l'église, soumis aux mêmes devoirs que le reste des citoyens, ne tirent ici leur considération, que de leur vertu, de leur zèle & de leur savoir. On rapporte à ce sujet, « qu'un d'entr'eux, qui étoit » aumônier des Etats, faisant, en cette » qualité, la prière devant les membres » assemblés, s'avisait, dans cette prétendue » oraison, de traiter la matière des dé- » libérations; & , sous prétexte d'im- » plorer les lumières du ciel pour les » membres du gouvernement, il s'ef-

312 SUITE DE LA HOLLANDE.

» forçoit lui-même de leur faire suivre
» les siennes. La prudente République
» ne tarda pas à se défaire de cet ha-
» bile officier , & établit l'ordre qui
» regne actuellement. Le Président
» de l'assemblée lit un formulaire de
» prières , qui est toujours sur le bu-
» reau. Elle est peut-être moins raison-
» née , moins éloquente que celle de
» l'Aumônier ; mais elle n'est pas moins
» bonne ; & l'Etat s'en trouve mieux ».

Ici finit mon tour de Hollande , pays
qui pique singulièrement la curiosité,
parce qu'il ne ressemble point à ceux
que l'on connoît. Il ne produit rien de
ce que la nature donne aux autres avec
prodigalité ; & cependant il possède
abondamment , porte même ailleurs
ce que son sol lui refuse. Il n'a nul
objet de luxe ou de nécessité , dont
il puisse trafiquer avec ses voisins ;
& il est devenu comme le magasin
de l'Europe , pour tout ce qui peut
être un objet de nécessité ou de luxe.
Il n'a point de bled ; & il appro-
visionne ceux qui en ont. Il n'a point
de vignes ; & il boit & vend du vin de
tous les pays. Il n'a ni lin , ni manufac-
tures de toiles ; & les toiles sont un des
grands

grands objets de son négoce. On y fait peu de livres ; & la librairie y est très-florissante. Il ne fournit rien de ce qu'il faut essentiellement pour construire & équiper des navires ; & il couvre la mer de ses flottes. Ses ports , celui d'Amsterdam sur-tout , sont si mauvais , que les petits bâtimens ne peuvent y entrer sans risques , ni les grands sans être déchargés ; & il n'y a point de port dans l'univers , plus fréquenté que celui d'Amsterdam. Ce peuple emploie beaucoup de vaisseaux , & le moins d'hommes qu'il est possible. Il prête à tout le monde , & n'emprunte de personne ; ne vise qu'à l'intérêt , & place son argent à l'intérêt le plus modique ; porte les arts utiles à la plus grande perfection , & connoît à peine les arts de luxe , qu'il ne récompense ni n'encourage. La mer est tout à la fois la nourrice & l'ennemie des habitans : elle leur a enlevé une partie de leurs possessions ; & eux , par le moyen de leurs digues , lui ont arraché une portion de son domaine. Ils mettent autant de soin à se garantir de ses fureurs , qu'ils ont mis de courage à secouer le joug Espagnol ; &

314 SUITE DE LA HOLLANDE

l'élément qui devoit les détruire, ils l'ont tourné à leur profit par les canaux innombrables, qui offrent, à toutes les heures, une voiture commode & peu coûteuse, soit pour les marchandises, soit pour les voyageurs.

Les sages, les philosophes qui remontent à la source de ces prodiges, trouvent que tandis que chez d'autres peuples, on étouffoit l'industrie par des impositions déplacées, la Hollande encourageoit les manufactures par des récompenses, & employoit ses impositions même à donner plus d'activité à son industrie. Tandis qu'ailleurs on confondoit le Négociant avec le plus vil ouvrier, ici on l'élevoit au rang des législateurs. De puissantes monarchies formoient des soldats; ce petit Etat attiroit des marchands; & si la passion de l'intérêt a nui à celle de la gloire, si la nation est moins guerrière que commerçante, elle n'en est que plus industrielle & plus active.

Quoique tout le monde y soit généralement occupé du commerce, on ne néglige cependant pas absolument ce qui peut faire fleurir les autres sciences. Il y a une école illustre dans la Capi-

talé , où l'on enseigne la théologie , les belles-lettres , la philosophie & la médecine. Indépendamment de ce secours , les provinces ont plusieurs Académies célèbres , plusieurs Universités à Leyde , à Utrecht , à Francker , à Harderwick , à Groningue , remplies de gens de mérite , parmi lesquels on compte des Savans du premier ordre.

Les Hollandois sont le peuple de l'Europe , si vous en exceptez les Suisses , où la magnificence des ameublemens , la richesse des habits , le luxe des équipages , la somptuosité des repas se font le moins remarquer. Un plat de poisson , de la viande de boucherie , beaucoup de légumes ; voilà ce qu'on sert communément sur les meilleures tables. La femme d'un marchand d'Amsterdam n'a , dans son comptoir , que sa propreté pour parure , & n'est ornée que de ses attraits , de cette modestie , de cet air intéressant de timidité , qui donne à la beauté un nouvel éclat , fait naître le sentiment , inspire le respect , & en impose au desir. Ces gens sont trop froids , trop appliqués , pour goûter

les plaisirs de l'amour. Les femmes mêmes participent à cette indifférence, & la chasteté, héréditaire dans les familles, est moins un effort de vertu, que l'effet du travail & du tempérament. L'oisiveté n'oblige pas les maris à chercher des amusemens hors de leurs foyers ; ils regrettent trop les momens dérobés aux affaires. Aussi les spectacles sont-ils rares, les plaisirs peu recherchés. A parler en général, ce peuple pense avec plus de bon sens que de délicatesse, parle avec plus de sagesse que de grace, se détermine lentement, mais sûrement, & est aussi éloigné de la générosité que de l'injustice.

Je ne sais pourquoi on dit par-tout, qu'il n'y a point de pauvres en Hollande. Je crois vous l'avoir dit ; on y rencontre des mandians comme ailleurs, moins importuns cependant, & en plus petit nombre que dans nos villes. Il y a aussi moins de brigands, moins de voleurs, parce qu'on y trouve moins de misère. Il se passe quelquefois des années entières sans exécution. On roue les assassins ; on pend, on coupe la tête pour les autres crimes ; & dans certains cas,

On applique les coupables à la question. Les enfans libertins, qui n'ont point de pere, si la mere porte contre eux des plaintes en justice, sont fouettés par le bourreau en présence des Juges; & cette correction ne les déshonore point. Mais ces exemples sont rares; & en général, si les enfans deviennent bons & honnêtes, ils le doivent à l'exemple des parens, plus qu'à la sévérité de l'éducation. On ne fait ni les reprendre ni les châtier; il semble qu'on ne les élève que pour être libres. Les gens de distinction, la noblesse paroissent y donner plus de soins; mais quels sont les maîtres auxquels ils les confient? Des moines défroqués, ou des prêtres jansénistes.

Cette noblesse a gagné la maladie épidémique répandue dans toute l'Europe, de copier sans discernement, les manieres, les modes, les ridicules, & jusqu'aux débauches des François; cependant, comme elle ne peut être honorée dans un état libre, qu'à proportion du bien qu'elle fait ou veut faire, l'éducation & la politique l'ont garantie d'un superbe orgueil. Elle pense comme Guillaume I, fondateur de la Répu-

blique, qu'un homme coûte bien peu; quand il ne coûte qu'un salut.

Ce que les Hollandois n'ont encore pu imiter de nos mœurs, par le respect qu'ils ont pour leurs loix, c'est cette fureur de Duel, qu'une fausse bravoure a fait naître, qu'un faux honneur éternise. Plusieurs de nos rois ont donné des ordonnances pour abolir cette sanglante coutume; Louis XIV sur-tout, l'a soumise aux peines les plus rigoureuses; & à la vue de ces édits foudroyans, la France la crut abolie sans retour. La joie fut universelle dans le royaume; & les divers ordres qui le composent, exprimerent au Monarque leur reconnoissance par des actions de grâces. L'abolition du duel fut célébrée en prose & en vers, dans les harangues publiques & dans les discours particuliers; & l'histoire la plaça parmi les exploits les plus mémorables de ce regne. Toute la surprise étoit, qu'un usage si cruel, auquel on donnoit les qualifications les plus odieuses, eût subsisté si long-tems; & dans le déchaînement général, c'étoit à qui feroit périr le monstre, qui cependant n'expira pas. Avec moins d'éclat, la

Hollande lui a porté des coups plus forts & plus sûrs : un officier duelliste est chassé de son régiment, déclaré infame, & incapable de jamais servir. Si c'est un étranger qui provoque un Hollandois, celui-ci feint d'accepter le combat; mais comme il faut sortir de la ville pour se battre, dès qu'on arrive à la porte, où il y a une garde militaire, l'étranger est arrêté; & il lui en coûte cinq cens florins.

Le fouet & les travaux publics sont le châtiment ordinaire des déserteurs, soldats ou matelots. La peine de mort est une cruauté particulière à la France; les autres Etats les traitent avec moins de rigueur. Aussi nos déserteurs abandonnent-ils pour toujours leur patrie; tandis qu'ailleurs ils viennent se rendre sous leurs drapeaux, après avoir subi une punition proportionnée à leur faute.

Quand on voyage en Hollande, il ne faut se piquer ni de générosité ni de dépense. L'habit le plus simple, la vie la plus frugale est ce qui convient uniquement. On ne marche jamais seul; un étranger qui ne sait ni la langue ni les coutumes, n'a qu'à suivre les gens de

sa compagnie. Tout est taxé, excepté les fantaisies & les commissions, pour lesquelles il faut convenir du prix, autrement on est exposé à payer le quadruple ; on se plaindrait inutilement. Il faut voyager en marchand, & manger à table d'hôte ; c'est le moyen d'apprendre les mœurs & les usages. Mais ce qu'on épargne d'un côté, on le dépense pour les domestiques de louage & les objets de curiosité. Vous entrez dans une maison pour attendre le départ des barques ; on vous offre de l'eau-de-vie ; vous la refusez ; & on vous la fait payer comme si vous l'aviez bue.

Les Provinces-Unies sont une République fédérative, dont le gouvernement n'est pas, comme on le croit, purement démocratique. Il est, à la vérité, dans les mains de la bourgeoisie ; mais les premiers bourgeois forment, dans chaque ville, une espèce d'aristocratie. Ce ne sont pas les suffrages du peuple qui créent les magistrats ; c'est la magistrature qui se recrute elle-même ; & si l'on considère l'influence qu'a le Stadhouder dans les affaires, l'étendue de son pouvoir, la durée de son au-

torité, on verra que, dans le fait, le gouvernement hollandois est presque aussi monarchique, que celui de la Grande-Bretagne. Si le Stadhouder n'est pas un prince souverain, il en a du moins tous les honneurs. Il est d'usage, en parlant de son palais, de dire la Cour; les assemblées qui s'y tiennent deux fois la semaine, se nomment cercles. Outre deux régimens de garnison habituelle, infanterie & cavalerie, il a ses gardes du corps & toute la suite d'un monarque. S'il n'a point de voix dans les Etats, il a sa place marquée dans toutes les salles, où il est censé présider. Il est le conservateur des loix; la source des graces, le distributeur des emplois. Le lieu de sa résidence est le centre du gouvernement, le séjour de la noblesse, celui des ambassadeurs; la seule prérogative qui lui manque, si on peut lui donner ce nom; c'est le pouvoir cruel de faire la guerre & de lever des impôts. Si jamais l'ambition de régner lui fait ambitionner l'un & l'autre, si ses vues particulières entraînent l'Etat dans des démarches contraires aux intérêts de la République, si, dans la distribution des graces,

il préfère les courtisans aux citoyens ; s'il affoiblit, dans la nation, l'amour de la patrie par sa tyrannie ou par ses caresses, cet esprit de domination corrompra la noblesse ; le poids de la servitude avilira le peuple ; les sentimens généreux qu'inspire l'égalité, seront anéantis.

L'histoire naturelle des Provinces-Unies peut offrir quelques objets de curiosité aux recherches des voyageurs. La terre creuse, molle & marécageuse, est peu propre au labourage ; depuis les dunes jusqu'au Brabant, on ne voit que des prairies qui commencent à se couvrir d'eau à la fin de l'automne. Le pays en est si rempli pendant l'hiver, que dans mille endroits, on n'apperçoit que des digues, des maisons, des clochers qui semblent sortir du sein des flots. Cette inondation, loin d'être nuisible, contribue à la fertilité de la terre, & fait périr les insectes. Au mois de février on travaille à évacuer les eaux, par l'ingénieuse invention des moulins qui les enlèvent, & les font couler dans de grands canaux. Tel est l'effet de ces machines admirables, qu'un pré

plus bas , de tous côtés , que l'eau qui l'entourre , est tenu parfaitement à sec , & nourrit un nombre prodigieux de bétail.

En fait de jardinage , le Hollandois tire de la terre tout ce qu'elle peut produire. L'art y dompte la nature ; les fruits de tous les climats y mûrissent ; on y mange , au mois de juin , d'excellens melons , des ananas , des raisins , de grosses pêches mûris dans des serres chaudes. Il n'est pas rare d'y voir des jardins , dont l'entretien coûte douze à quinze mille francs. Les ouvriers gagnent jusqu'à quatre livres par jour. Ils emploient une partie de leur tems à fumer , à prendre du thé , du café. Les Maîtres sont obligés d'en donner aux Domestiques. Ces liqueurs se vendent dans les places publiques , comme à Paris la tisane fraîche. Le mauvais goût de l'eau force les habitans d'en faire venir de Bristol , qui se vend presque aussi chere que le vin.

La nature a pourvu ce pays d'une terre , qui , coupée en morceaux , & exposée au soleil , se durcit & brûle dans les foyers : c'est ce qu'on appelle de

la tourbe. On la met dans les greniers ; & elle sert , au lieu de bois , pour tous les besoins de la vie , où le feu est nécessaire. Celle qu'on emploie pour faire le pain , la bière , & chauffer les fourneaux des autres fabriques , se tire de Frise ; les morceaux en sont moins longs , moins durs , que ceux qu'on brûle à l'ordinaire ; ils sont aussi moins de charbons. Cette substance inflammable est d'une ressource infinie pour les pauvres , qu'elle garantit du froid lorsqu'ils travaillent. Elle n'a pas moins d'agrément pour les riches , qui en font comme de petits châteaux percés à jour. La flamme qui sort par les joints , se peint de diverses couleurs , & offre à la vue un spectacle amusant.

La Hollande , dit-on , étoit anciennement un pays de bois ; mais une tempête ayant fermé l'embouchure du Rhin par la quantité de sable qu'elle y fit rouler , ce fleuve , en regorgeant , inonda toutes ces provinces. Les eaux ruinerent les villages , abatirent les forêts ; & comme il leur falloit un passage , elles se mêlerent avec celles de la Meuse , & entrèrent dans son lit.

Celui du Rhin fut presque comblé ; il n'en resta qu'un petit canal qui a retenu le nom du fleuve : ce n'est plus qu'un ruisseau quand il entre dans l'Océan. On trouve encore des troncs d'arbres , & des chênes entiers , ensevelis dans la tourbe , qui ne peuvent être que les restes de ce débris.

Ce qu'on éprouve ici de plus incommode , est l'inconstance des saisons : il y a des jours d'été , où il fait aussi froid qu'au mois de décembre ; & l'hiver est quelquefois si doux , qu'on le prendroit pour le printems. On voit de jeunes gens se baigner dans des rivières , où , quelques jours auparavant , ils s'amusoient à traîner des glaçons. On entre dans une église par une chaleur étouffante ; & on s'enrhume en regagnant son logis. Quand les canaux sont pris & les lacs gelés , on court , on glisse sur la glace avec des patins. Les plus adroits à cet exercice vont avec tant de vitesse , qu'on peut à peine les suivre de l'œil. Les femmes se mettent de la partie ; & celles qui s'en acquittent le mieux , se plaisent à faire paroître leur adresse aux yeux d'une multitude de

spectateurs qui applaudissent. Lorsque la glace est bien unie, les payfans vont de Leyde à Amsterdam en cinq quarts d'heure. On a aussi des traîneaux tirés par un cheval, ou poussés par un homme qui va sur ses patins. On aime à se donner ce plaisir; & lorsqu'il a beaucoup neigé, il y a peu de jeunes gens qui ne sortent dans cette voiture avec des dames, & ne se promènent dans les rues. Ils conduisent eux-mêmes le cheval couvert des plus belles peaux, des plus riches étoffes, ornées d'aigrettes & de plumes. La Hollande, & sur-tout Amsterdam, présente alors des objets qui, par leur beauté, leur magnificence, égale tout ce qu'on vante en ce genre dans les autres pays.

On y voit d'autres voitures, jadis fort en usage, & qui n'ont point encore passé de mode. Figurez-vous un corps de carrosse, monté sur un traîneau semblable à ceux qui transportent les marchandises dans les villes de commerce. On achete du gouvernement la permission d'avoir des roues; mais les traîneaux subsistent toujours. Un

SUITE DE LA HOLLANDE. 327
grand cheval à colier, mené à pas de
bœuf par un homme à pied, vous
traîne, en arrachant le pavé, jusqu'au
lieu de votre destination.

Je vous parlois dernièrement des
Savans de ce pays; je ne vous ai en-
core rien dit de ses Poètes. L'air
qu'on y respire donne plutôt le fle-
gme propre au raisonnement, que
la vivacité requise pour les faillies de
l'imagination. Depuis Vondel, à qui
la poésie hollandoise doit ce qu'elle
a d'élevé & de nerveux, à peine en
compte-t-on cinq ou six autres, qui
aient passablement versifié dans la
même langue. En profitant de ce qu'il
y a de bon dans ses ouvrages, il n'au-
roit pas été difficile à des génies,
même inférieurs au sien, de l'atteindre
& de le surpasser. Mais peu se sont pi-
qués de cette émulation; ils ont pré-
féré les vers latins, qui n'étant point
renfermés dans les limites des sept pro-
vinces, peuvent les payer de leur tra-
vail par une réputation plus étendue.

Une autre raison du peu de progrès
de la poésie hollandoise, est tirée
comme une conséquence de la pre-
mière: le seul Vondel a établi des pré-

ceptes de cet art ; encore les regles qu'il en donne sont-elles en si petit nombre , qu'on n'en peut recueillir qu'un fruit très-médiocre. Une preuve certaine qu'il n'est point arrivé à son point de perfection ; c'est que les poètes de cette nation, même les plus applaudis, ne songent , ni à observer le repos dans les hémistiches , ni à éviter les enjambemens. Il en font de si sensibles, que le vers finit quelquefois par un *car*, ou par un adjectif, dont le substantif se trouve au commencement du vers qui suit.

Le seul Cats, grand-Pensionnaire de Hollande, a évité ces défauts : ses vers sont aisés, coulans, bien cadencés, sa diction pure & naturelle, ses pensées fines & délicates, ses descriptions exactes & agréables. Le genre où il est le plus original, c'est dans ses Historiettes, ou petits Romans en vers, dont il a tiré les sujets de l'histoire ou de la fable. Il auroit bien fait, sans doute, de ne choisir que des matieres profanes, & de ne point altérer, par des fictions poétiques, des événemens consacrés dans la Bible.

Antonides a chanté la gloire d'Amst.

terdam dans une fiction ingénieuse ; & Rotgans a écrit la vie du roi Guillaume avec tous les ornemens de la poésie épique. Ils ont personnifié les vertus & les vices , & les ont introduits dans leurs vers d'une manière noble & majestueuse. Le Typhon & le Virgile Travesti ont été imités par un certain Focquemrog , qui n'a pris que le plan du poëte François , pour suivre , dans ses expressions , son propre génie , & le goût de ses lecteurs. Un autre nommé Rusting a eu tous les talens imaginables pour cette poésie houffonne ; mais il y mêla un si grand nombre de termes indécens & obscènes , qu'il surpassa la licence des Anciens qui ont écrit avec le plus de liberté.

Ce goût dépravé a sur-tout infecté le théâtre : les comédies hollandaises sont des especes de farces , dont le jeu est assez plaissant , mais que des femmes ne peuvent entendre avec bienséance. Personne n'a encore essayé de prendre Moliere pour modele. Il est vrai qu'on a traduit quelques-unes de ses pieces ; mais ce sont des versions littérales , qui , représentant le ridicule

des François sur une scene étrangere ; ne sauroient plaire aux spectateurs par des portraits , dont ils ne connoissent point les originaux.

Les Hollandois ne sont pas assez prévenus en leur faveur, pour mettre leurs comédies à côté des nôtres ; il n'en est pas de même pour le genre tragique ; & leur Vondel leur paroît assez fort, pour l'opposer à Corneille & à Racine. Ils disent de lui, comme d'Homere , que dans quelque siècle qu'il eût vécu, il eût été un grand poëte ; que si , dès sa jeunesse, il avoit, par des études, perfectionné ses talens, s'il avoit puisé le bon goût dans les sources de l'antiquité ; s'il avoit vécu dans un tems & chez une nation, où la poésie eût été cultivée , il auroit égalé , surpassé même , les Anciens & les Modernes ; mais il monta sur le Parnasse sans le secours d'aucune étude ; & il avoit près de trente ans , lorsqu'il commença à apprendre le latin & le françois. Les fruits de sa Muse offrent , dans quelques endroits , une imagination si noble & si poétique , qu'on souffre de le voir ensuite tomber si souvent dans l'enflure & dans la bassesse. Ses poésies ont été imprimées en

SUITE DE LA HOLLANDE. 331
neuf volumes; & celles qui ornent le
plus ce recueil, sont les deux tragédies
de la *Destruction de Jérusalem*, & de la
Prise d'Amsterdam, dont vous serez
peut-être bien aise d'avoir une idée.

L'empereur Titus & le général Librarianus paroissent dans le premier acte, pour faire l'éloge du vainqueur de la Judée. Ne croyez pas que ce soit le Général qui se charge seul de louer les exploits de son Maître; Titus prend lui-même le soin de s'élever jusqu'aux nues. Librarianus ajoute quelques traits à l'image que l'Empereur vient de tracer de son propre mérite; & toute la scène n'est qu'un combat entre ces deux personnages, à qui exaltera le plus les actions héroïques de Titus. Parmi les Juifs dont on entend les plaintes, la fille de Sion tient le premier rang. C'est une grande princesse escortée de ses dames d'honneur; mais elle a beau pousser des sanglots; elle ne sauroit amollir la dureté barbare de son vainqueur. Elle veut se cacher dans des masures; on découvre sa retraite; & on la force de suivre le Monarque, pour servir d'ornement à son triomphe. Simeon, évêque de Jérusalem, qui s'étoit enfui, revient

pour voir le lieu de sa résidence. Il est pris pour un espion ; mais il dissipe les ombrages , en déclarant qu'il est de la secte paisible des Chrétiens ; ensuite il déclame contre la barbarie des Romains. L'ange Gabriel arrive pour le consoler ; il fait voir que la ruine de Jérusalem , si bien méritée par les Juifs , avoit été prédite par les prophètes ; & il étale toutes les réflexions qu'il faut tirer de ce funeste événement.

Le sujet de la seconde tragédie est la Prise d'Amsterdam par les partisans de Florent V , comte de Hollande , tué par Gérard de Velsen. Celui-ci étoit neveu de Gilbert d'Amstel , seigneur de cette malheureuse ville ; & il avoit entrepris cet assassinat , parce que le Comte avoit violé sa femme. C'est par là qu'Amsterdam fut enveloppée dans la vengeance qu'on exerça contre le meurtrier. Cette ville fut prise à peu près de la même manière que l'ancienne Troie. Les ennemis ayant fait semblant de se retirer , avoient abandonné un grand vaisseau , qui , sous des fagots , cachoit leurs meilleurs soldats. Les Assiégeans traînèrent ce bâtiment dans la ville ; vous devinez le reste du sujet.

Cet événement, arrivé la nuit de Noël, donne à l'Auteur occasion de répandre, à son ordinaire, de l'onction sur le théâtre. On y voit des Evêques, des Abbés, des Abbeses, des Moines, des Religieuses, qui parlent tous d'une manière digne de leur profession. L'épouse de Gilbert d'Amstel met son habit de dimanche pour aller à l'église; on chante des hymnes propres à la célébration d'une fête solennelle; & l'évêque d'Utrecht entonne dévotement le cantique de saint Simeon, mis en très-beaux vers hollandois. La ville est au pouvoir de l'ennemi qui imite la barbarie exercée par Pyrrhus dans le palais de Priam. Gilbert se retire dans une forteresse, & veut faire embarquer sa femme & ses enfans, pour les dérober aux insultes des vainqueurs. Cette fidelle épouse ne peut se résoudre à quitter son mari; elle veut subir le même sort; & toutes les raisons imaginables ne lui font point changer de résolution. Les enfans se mettent de la partie; & cette tendre contestation ne finiroit pas, si l'archange Gabriel ne venoit terminer la dispute. Il exhorte cette famille désolée à se soumettre à

la Providence , & à quitter la ville , pour chercher une retraite en Prusse , où il lui promet un bonheur tranquille. Il annonce la future grandeur d'Amsterdam , & le changement de culte qui doit y arriver , après qu'elle aura secoué la tyrannie espagnole.

Vondel , né Anabaptiste , avoit embrassé , dans la suite , le parti des Arminiens ; mais , dans sa vieillesse , il se rangea du côté de l'église Romaine. Cette conduite scandalisa ses admirateurs même , sur-tout lorsqu'il composa une tragédie sur la reine Marie d'Ecosse , dont il fait une sainte. Dans le tems que sa Muse étoit encore arminienne , le prince Maurice lui fournit un autre sujet théâtral , en faisant mourir sur l'échaffaud le Grand-Pensionnaire Barneveldt. L'auteur en fit une pièce allégorique sous le nom de la Mort de Palamede faussement accusé par Ulysse. Au lieu des prêtres Grecs , on y introduit des ministres Hollandois ; & Palamede , qui mourut jeune , y paroît comme un vieillard , pour mieux ressembler au Pensionnaire. Il étale d'abord tous les chefs d'accusations dont les Grecs le chargent injustement ; & prouve son

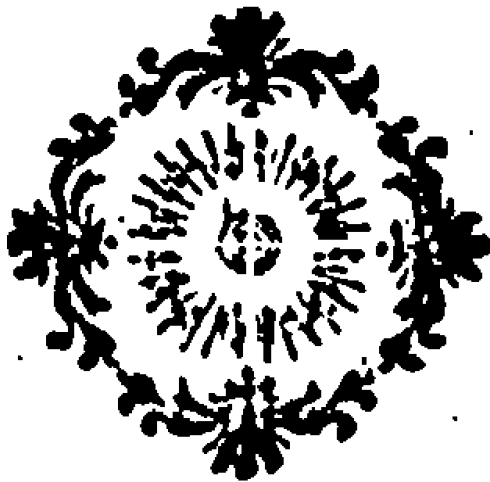
innocence d'une maniere fort étendue. Mégeré évoque des enfers Syfiphe : un des agens d'Ulisse, le mene dans le camp des Grecs, & le porte à augmenter la malice & la ruse dans le cœur de son petit-fils. Quoique Syfiphe traite assez mal la Déesse, en lui donnant les noms de cochemar & de vieille sorciere, il ne laisse pas que de lui obéir. Il entre dans la tente d'Ulisse, & lui inspire la fraude qui doit causer la perte de Palamede. Le reste de l'acte & les trois suivans sont employés à instruire le procès de l'accusé; & on le condamne sur une fausse lettre de Priam, & sur un casque rempli d'or, entermé par Ulisse dans la tente de ce Prince innocent. Enfin un courier vient annoncer sa mort; on en décrit toutes les particularités; on en demande la vengeance à Neptune. Ce dieu paroît, & prédit les malheurs qui doivent arriver à tous ceux qui ont conspiré contre Palamede. Cette piece irrita le prince Maurice de Nassau, instigateur de ce meurtre : on voulut faire le procès à l'Auteur; mais il en fut quitte pour une amende. Toutes ses tragédies pêchent du côté des regles & du plan.

336 SUITE DE LA HOLLANDE.

Les satyres de Vondel, qui regardent les ministres de la religion dominante, ne sont qu'un amas d'injures grossières & triviales, inspirées par une Muse harangere. Barloëus, en parlant de sa traduction de l'Enéide, a dit que « Virgile y paroît sans vie, sans moëlle, & les reins rompus ». Ce poëte mourut en 1679, âgé de 91 ans. Il négligea sa fortune pour les Muses, qui lui causerent plus de chagrin que de gloire.

Je suis, &c.

A Maastricht, ce 30 mai 1756



LETTRE

LÉTTRE CCLIII.

LES ENVIRONS DE LA HOLLANDE.

L'ÉTAT de Liège, qui confine au territoire de Mastricht, se présente sous un aspect bien différent de celui de la République. Ce n'est plus cette multitude de beaux villages, cette population nombreuse, ce nécessaire abondant, cette réunion de toutes les commodités que j'avois admirés cent fois en parcourant la Hollande. Le passage de l'un à l'autre est une immensité de bruières, où l'on n'apperçoit ni hommes, ni habitations, ni troupeaux, excepté peut-être quelques chevres ou quelques moutons. La misère s'y montre d'une manière d'autant plus frappante, qu'elle contraste brusquement avec le spectacle le plus riche & le plus riant.

Ce pays, long-tems habité par les Tongriens, en conserva le nom pendant plusieurs siècles. Depuis plus de sept cens ans, ses Evêques portent le titre de Princes, & ont dans leur do-

maine; un grand nombre de villes, de bourgs, de châteaux; de villages & de terres, qui, du Midi au Nord, occupent un espace d'environ quarante lieues, sur dix ou douze dans sa plus grande largeur. On y trouve la ville de Tongres, ancienne capitale du pays, celle de Saint-Tron, qui doit son origine à un moine de ce nom, le château d'Héristal, qui a donné le sur-nom à un ancien maire du palais, le village de Spa, fameux par la célébrité de ses eaux, l'abbaye de Thorn, dont la Supérieure est princesse de l'ordre, & ses Religieuses, des demoiselles de la plus haute naissance. Dinant, autre ville de cette contrée, & Liège, qui en est la capitale, ont été le théâtre affreux des événemens les plus tragiques.

Pendant que le Comte de Charolois, fils du Duc de Bourgogne, engagé dans la *Ligue du bien public*, faisoit tous ses efforts pour s'emparer de Paris, ces deux villes se révolterent à la sollicitation de Louis XI, pour opérer une diversion utile à ce Monarque. Dinant, sur-tout, se porta à des excès que ce Prince, sans doute, n'avoit pas prévus, & qu'il n'auroit probable-

ment point approuvés. On fit une effigie du Comte de Charolois ; & on la pendit aux portes de Bouvines , en criant aux sujets du Duc de Bourgogne : « voyez le faux traître , fils de » votre Duc , que le Roi de France a » fait ou fera pendre ». On joignit à ces clameurs insultantes des propos outrageans sur la naissance du Comte , qu'on disoit être bâtard du dernier évêque de Liège. Charles , acharné au siège de Paris , frémissait de se voir obligé de suspendre le châtimement de ces horreurs ; mais la paix fut à peine conclue , qu'il hâta le moment cruel de sa vengeance. Dinant fit d'abord la contenance la plus fiere ; & pour augmenter encore ses outrages , elle éleva , dans un fossé bourbeux , sur une espede d'estrade , une représentation du Duc , en criant aux Bourguignons : « voici le trône du grand crapaud votre » Souverain ». Quelques villes voisines voulant prévenir les malheurs qui menaçoient ces forcenés habitans , leur envoyèrent d'abord un messager qu'ils pendirent , & ensuite un enfant avec une lettre , dans la persuasion qu'ils respecteroient son innocence ; ils le mirent en piece.

Le Comte de Charolois, impatient de faire éclater son ressentiment, rassembla toute son artillerie. Le feu en fut si continuel & si terrible, que nulle maison ne put s'en garantir. En moins de trois jours, les murailles furent ouvertes de tous côtés; & les tours menaçoient ruine. La garnison prit la fuite; & la frayeur succéda aux insultes. La vaine confiance au Roi de France disparut; on fit la proposition de se rendre, vie sauve; elle fut rejetée; & le Vainqueur entra dans la ville. Les soldats commencèrent le massacre; rien ne fut épargné, excepté les femmes & les enfans, qui furent arrachés de leurs maisons, & conduits sur le chemin de Liège. On fit mourir huit cens hommes en les garrottant deux à deux, & les précipitant dans la Meuse. Après cette horrible exécution, la ville fut livrée aux flammes; & afin qu'il ne restât pas pierre sur pierre, on fit venir des paysans qui acheverent de la détruire. Si quelque chose efface la barbarie des coupables habitans de Dinant, c'est la férocité réfléchie du Duc de Bourgogne & du Comte son fils, contre de malheureux citoyens, dont tout le crime avoit été

de ne pouvoir pas arrêter la frénésie de leurs compatriotes.

Ces excès de cruauté se renouvelèrent contre les habitans de Liège. Louis XI les avoit engagés à se révolter contre ce même Duc de Bourgogne , avec lequel il traitoit à Personne de son accommodement. Le Duc irrité de cette trahison, s'assura de la personne du Monarque qui le trompoit , & voulut qu'il vînt être témoin lui même du châtimement qu'il préparoit aux rebelles. C'est, sans contredit, ce que la captivité de ce Prince eut alors de plus dur & de plus humiliant. Louis accompagna son vassal, pour le voir punir un crime, dont il étoit lui-même le fauteur & le complice.

Liège ne paroïssoit guere en état de se défendre : la ville démantelée n'étoit entourée que d'une palissade faite à la hâte , & comptoit à peine six cens hommes de garnison. Dans cette extrémité, les habitans rendirent la liberté à leur Evêque qu'ils tenoient captif depuis quelque tems , & le chargerent de devenir leur médiateur; mais il ne put rien obtenir du vainqueur irrité. Alors poussés au désespoir, ils se

préparèrent à vendre chèrement leur vie. Le premier jour que le Maréchal de Bourgogne vint s'établir dans leurs faubourgs, ils firent une sortie sous la conduite du Prévôt de la ville, dans laquelle ils lui tuèrent deux cens hommes. La nouvelle de ce succès hâta l'arrivée du Duc, qui, aussi tôt, résolut de donner un assaut général.

La nuit précédente, les Assiégés formèrent un dernier projet qui pensa réussir : ce fut de se saisir du Duc de Bourgogne & du Roi de France. Ils les eussent fait prisonniers l'un & l'autre, si, au lieu d'aller directement à la chambre des Princes, ils ne se fussent pas arrêtés à forcer une grange. L'alarme se répandit; le Duc n'eut que le tems de prendre une épée & une cuirasse pour se mettre en défense : le Roi en fit autant de son côté. Les Liégeois s'efforçoient d'entrer; les gardes les repoussèrent; & le Duc de Bourgogne, toujours inquiet des démarches de Louis, l'eût soupçonné d'être l'auteur de ce complot, s'il ne l'eût trouvé les armes à la main.

L'entreprise étant manquée, tout ce qu'il y avoit dans la ville de ci-

toyens en état de porter les armes, se sauverent avec leurs meilleurs effets dans les Ardennes, & y périrent presque tous de faim & de misere. Le Duc fit donner l'assaut, & ne trouva aucune défense, parce qu'il n'étoit resté dans la place, que les vieillards, les femmes & les enfans. Ce triste état n'empêcha pas les soldats d'y commettre toutes sortes d'horreurs, de piller tout ce qu'ils trouverent, de profaner les églises, & de faire mourir presque tous les habitans par divers supplices. Le Roi étoit obligé d'en être témoin, & de paroître même s'en réjouir. Le Duc lui dit, de mauvaise grace, quelques excuses de l'avoir amené à une pareille expédition. Louis fatigué de tant de cruautés, dont il sentoît bien qu'il étoit l'unique cause, demanda & obtint enfin la permission de se retirer dans ses Etats.

Le duc de Bourgogne, abandonné à son ressentiment, fit jeter dans la Meuse douze cens de ces malheureux, mit le feu à la ville, & manda quatre mille ouvriers, pour achever de détruire ce que les flammes avoient épargné. Puis, pour que rien ne restât impuni, il entra

dans le pays de Franchimont qui avoit fourni des soldats, y mit tout à feu & à sang, détruisit les maisons, les moulins, dévasta les campagnes, massacra les animaux, & poursuivit les hommes jusques dans les asyles destinés aux bêtes féroces.

Le château d'Héristal, à une demi-lieue au dessous de Liège, étoit un ancien palais de nos Rois. Charles-Magne y tint une assemblée d'Evêques, & y fit un Capitulaire de vingt-trois articles; dont quelques-uns regardent la réforme des monastères, la résidence des Abbesses, les asyles dans les églises, &c. On y ordonna que les parjures auroient le poing coupé, & que si le cas étoit douteux, ils paroîtroient devant la Croix. C'étoit une manière d'épreuve pour connoître la vérité. Les deux parties se tenoient debout devant un Crucifix; & celui qui tomboit le premier perdoit sa cause. On fit aussi, à Héristal, une ordonnance pour des prières publiques & des aumônes, à cause de la sécheresse & de la famine de cette année 779. Chaque évêque fut obligé de dire trois messes & de réciter trois pseautiers; & tous les

fideles de jeûner pendant deux jours ;
 indépendamment de quatre pauvres ,
 que les gens riches devoient nourrir
 jusqu'à la moisson.

La célébrité des eaux de Spa attire ,
 tous les ans , une grande affluence d'é-
 trangers dans le pays de Liège. Les che-
 mins qui conduisent à ce village sont
 fatigans ; il faut traverser des deserts
 incultes , par lesquels on a tracé des
 routes imparfaites. Les pluies & les
 orages , qui y sont fréquens , les ren-
 dent même assez souvent incertaines ,
 à cause des pierres , des rochers & des
 terres qu'ils y entraînent. Les guides du
 pays s'y trompent eux-mêmes assez
 souvent après l'hiver ; parce que ces che-
 mins se détraquent d'une saison à l'autre ;
 mais comme tout sert à l'ornement de
 la nature , ces gorges , ces montagnes ,
 ces côteaux forment , de loin , des com-
 partimens bizarres , & une sorte de
 variété qui plait à la vue.

Spa occupe le fond d'un vallon
 extrêmement resserré par les monta-
 gnés ; & de quelque côté qu'on y
 aborde , on est obligé de mettre pied
 à terre pour y arriver. La descente a
 quelque chose de si affreux , qu'il seroit :

imprudent de rester dans sa voiture. Les premiers objets qui se présentent, sont de misérables chaumières, qui donnent d'abord une idée peu avantageuse de ce lieu de santé & de plaisir; mais cet amas de masures, qu'on nomme le vieux Spa, n'en est proprement que le fauxbourg. Elles ne sont guère habitées que par des pauvres, qui lâchent sur vous un essaim d'enfans, pour arracher, à force de cris & d'importunités, quelques pièces de monnaie. La pauvreté de ces maisons annonce la simplicité de celles du village, bâties de bois pour la plupart, petites, mal construites, & peu nombreuses. L'église des Capucins & celle de la paroisse, placées sur des éminences, y font un assez bel effet. L'auberge la plus vaste, la plus commode & la plus fréquentée, est la Cour de Londres, où l'on mange à table d'hôte. On y sert dans le goût françois, anglois & hollandois; & il n'est pas rare d'y voir plusieurs tables de trente couverts. Pour prévenir les accidens inevitables dans un lieu où la liberté, la galanterie & la joie sont portées à l'excès parmi tant de gens de différentes na-

tions , l'usage est de quitter l'épée. Le Czar lui-même , Pierre-le-Grand , voulut bien s'y conformer , lorsqu'en 1717 il vint y prendre les eaux.

Dès que le jour paroît , on est éveillé par un bruit sourd , qui part de tous les coins de la maison , & se répand dans tout le village. On entend ouvrir , fermer des portes & des fenêtres ; on rit , on cause , on court dans la rue comme en plein midi. Ce sont des hommes , des femmes en déshabillé , occupés à boire & à se promener. Les premiers ont à la boutonnière , les secondes à leur ceinture , une espèce de médaille que vous prendriez pour quelque ordre de chevalerie. Ce sont de petits cadrans d'ivoire , pour marquer le nombre des gobelets qu'on a bus : l'aiguille se porte sur un chiffre à mesure qu'on quitte le verre. La rue est l'unique promenade des malades : elle est si mal pavée , que la fatigue qu'elle cause , fait une partie de l'exercice prescrit dans le régime. Sa situation ne la rend susceptible d'aucun agrandissement. Les maisons tournent autour de la montagne en forme de demi-lune ; & la rue conserve la même figure.

La source principale, où va puiser la foule des Buveurs d'eau, est la fontaine du Pouhon, dans le coin d'une petite place obscure à l'entrée du village, & revêtue d'un marbre brut, tel, à peu près, qu'il sort des montagnes du pays. Le bâtiment qui le couvre ressemble à ces chapelles qu'on trouve sur les grands chemins, & est entouré d'un appui, autour duquel les Buveurs se rangent. C'est au fond de ce petit édifice, qu'est la source précieuse, dont les eaux se transportent dans tout l'univers, sans souffrir aucune altération, même sous la ligne. Son goût, qui n'a rien de bien désagréable, m'a paru avoir un montant qui approche du vin de Champagne. Il s'en fait un débit prodigieux; & il n'est point d'année, qu'il n'en sorte plus de cent mille bouteilles. Les habitans qui font ce commerce, sont extrêmement attentifs à ne les remplir que dans des tems secs; parce que les eaux sont beaucoup moins fortes après quelques jours de pluie. Leur conservation dépend aussi de la précaution qu'on apporte à remplir les bouteilles. Ce sont des femmes nommées par le Magistrat,

qui en ont le soin. Elles les rinent fort exactement, & les rangent cinq à cinq sur le parapet qui environne l'esplanade de la fontaine. D'abord elles ne les remplissent qu'à moitié, afin de donner à l'eau le tems & l'espace nécessaires, pour laisser agir la fermentation où elle se trouve au sortir de la source. Pour la même raison, elles sont obligées de les laisser quelque tems sans les boucher, de peur de faire crever les bouteilles. Vous devez comprendre la différence de ces eaux bues sur les lieux, à celles qui se transportent dans les pays éloignés. Par égard pour les étrangers qui les boivent à Spa, il n'est pas permis de remplir les bouteilles avant dix heures du matin; & de peur que la fontaine ne se vuide lorsque les Buveurs y arrivent le lendemain, il est défendu d'y puiser pendant la nuit. Son nom de Pouhon vient, dit-on, du mot de Pouher, qui, en liégeois, signifie puiser, comme si l'on disoit le Puisoir. Elle paroît sortir immédiatement du roc même qui est au fond de la grotte. Son eau, qui pétille dans le verre comme le vin le plus fumeux, est claire, limpide, & a le goût

d'une eau ordinaire, dans laquelle on auroit dissout du vitriol. Elle répugne d'abord un peu; mais on s'y fait.

A côté de la fontaine, est un grand appartement, où l'on voit une inscription latine, gravée en lettres d'or, sur un marbre noir, à l'honneur de Pierre-le-Grand. On y dit que ce Prince, dont on fait un magnifique éloge, a repris ses premières forces; qu'il a recouvré une santé parfaite par la vertu de ces eaux salutaires; & qu'étant retourné dans son empire par la Hollande, il a fait mettre ici ce monument éternel de sa reconnoissance. Cette inscription avec son piedestal, son arrière-corps & sa corniche forment un corps d'architecture, surmonté d'un grand ovale, sur lequel sont gravés en bas-relief, les armes & les attributs de Sa Majesté Czarienne. De retour en Russie, Pierre-le-Grand mit aussi ses Sujets dans le goût des eaux minérales. On en découvrit une source dans le voisinage des mines d'Olonitz; & après l'avoir fait analyser, ce Prince y alla lui-même passer quelque tems, pour lui donner de la vogue. Il y établit toutes sortes d'ouvriers en bijouterie, comme

il en avoit vus aux eaux de Spa , & fit un lieu de commerce & de plaisir, d'un endroit auparavant stérile & désert.

Les façades des principales maisons de Spa , & des grandes auberges sont ornées des armoiries de tous les Princes ou Seigneurs de marque qui y ont logé. On y voit, entr'autres, celles de Henri III, roi de France , d'Alexandre Farnese , Duc de Parme , de la fameuse Marguerite de Valois , femme de Henri IV , de Charles II , roi d'Angleterre , du roi de Danemark , du Grand-Duc de Toscane , des princes & princesses d'Orange , & de quantité de Seigneurs des maisons les plus distinguées de l'Europe.

C'est , à Spa , une regle inviolable , de souper à six heures & demi , & de prendre ensuite , si le tems le permet , le plaisir de la promenade. A dix heures on n'entend plus personne dans les rues , excepté les jours de bal , dont les plus longs ne vont jamais au-delà de minuit. A quatre heures du matin , on est déjà à la fontaine de Pouhon ; & à cinq au plus tard , ceux qui doivent aller boire aux autres sources , sont dans leurs voitures. A neuf

heures , tous les Buveurs se retirent pour s'habiller ; à dix heures on sonne la messe ; on dîne à onze heures & demie, & à deux heures on fait des visites, jusqu'au tems où l'on se promene.

On compte trois promenades principales , savoir , la Prairie de quatre heures , ainsi appelée , parce qu'alors on y est à l'ombre par la montagne ; celle de sept heures , parce qu'elle n'est agréable qu'à cette heure-là ; & le jardin des Capucins , orné de bosquets & de charmilles ; c'est le seul de cet Ordre , où les femmes puissent entrer. Une autre singularité de ce couvent est un grand bassin , du milieu duquel sort un Christ qui verse de l'eau par ses cinq plaies. L'église est très-simple , comme le sont toutes celles de saint François ; mais le tableau du grand autel m'a paru de toute beauté. Le Christ , dégouttant de sang , est d'une vérité , ses membres , sans mouvement , sont d'une souplesse qui fait frémir. Les têtes de tous les vieillards ont un caractère admirable. On prétend que c'est l'ouvrage ou de Crayers ou de Rubens. Dans la montagne qui donne de l'ombre à la promenade de

quatre heures, un Anglois n'a fait tailler à ses frais, jusqu'à la cime, des sentiers en zigzag, qui rendent la pente praticable, agréable même pour ceux qui aiment le champêtre & le rustique.

Outre le Pouhon, il y a, hors de Spa, d'autres fontaines minérales; dont les plus célèbres sont la Géronstere, la Sauveniere, Watroz, Niveze, Barisart & le Tonnelet. Les quatre dernières sont les plus négligées. On leur attribue à toutes des vertus générales, & à chacune, des propriétés particulières. Par des expériences plusieurs fois répétées, on a reconnu que les eaux du Pouhon sont un poison mortel pour les vers & les insectes; d'où l'on infère qu'elles peuvent être utiles dans les maladies vermiculaires. Géronstere n'est qu'à une demi-lieue de cette source; mais le chemin est si rude, que les voitures mettent plus d'une heure à s'y rendre. A peine est-on sorti de Spa, qu'on ne découvre plus le moindre vestige d'habitation; on se croit transporté dans les déserts; & l'on ne voit par-tout, que des arbres, du marbre brut, de la bruiere & des éclats de roche. Le cocher, toujours à

piéd , guide les chevaux dans les pas dangereux , pour éviter les pierres qui feroient verser les voitures. Ce sont des especes de chaises légères , couvertes de cuir ou de toile cirée , avec des rideaux pareils , sans glaces ni portières.

Les eaux de Géronstere different de celles du Pouhon , en ce qu'elles sentent plus le fer & le soufre. La source est dans une niche de marbre , couverte d'un dôme soutenu par quatre piliers. On en doit la construction à un seigneur Allemand , qui , par reconnaissance , fit les frais de ce petit édifice. Le Czar , qui s'étoit si bien trouvé de cette même fontaine , se contenta d'une simple inscription , & du certificat de son médecin , qui atteste que Sa Majesté ayant pris la peine de s'y transporter , n'avoit trouvé nulle part des eaux qui produisissent plus d'effet pour sa maladie.

Pour donner aux Buveurs un espace convenable , on a creusé dans le roc une esplanade autour de la source ; & pour leur ménager une retraite pendant la pluie , on a élevé un grand bâtiment en forme de halle , où chacun peut se met-

tre à l'abri. Là se trouvent pêle-mêle, assis sur des bancs, des Princes, des Ducs, des Bourgeois, des Prêtres, des Moines, des Religieuses, qui causent ensemble avec autant de familiarité, que s'ils étoient du même état & du même rang. Delà, si le tems le permet, on se rend à la terrasse. C'est un terrain défriché & aplani, qui forme, par sa situation, une espece d'amphithéâtre, où l'on jouit tout à la fois de l'ombre, de la vue & de la promenade.

Les commodités de la fontaine de Sauveniere, éloignée d'une demi-lieue, sont plus négligées, & son bassin moins large, moins abondant qu'à la Geronstere. Aussi prie-t-on les Malades de boire lentement, pour donner à la source le tems de se remplir. Elle est située sur un rocher, & couverte d'un dôme enfermé dans une enceinte de murailles. Son élévation la garantit des inondations; & ses eaux sont rarement altérées par les pluies. Le Magistrat de Spa a souvent essayé de rendre ce lieu plus propre & plus commode; mais les brigands qui courent le pays, brûlent pendant l'hiver, les portes, les fenêtres, & tout ce qu'on pourroit y laisser.

Leurs ravages ont fait abandonner le dessein d'orner cette fontaine. Comme ses eaux sont souveraines pour la gravelle, la pierre, les maux de reins, elle est très-fréquentée ; & il s'y opere, de tems à autres, des prodiges de guérison ; mais la nature des maux qu'elle soulage, ne contribue pas à rendre plus agréable la compagnie que l'on y trouve. Pline parle d'une fontaine de Tongres, dont les eaux, extrêmement claires, s'élèvent du fond de leur source à la superficie par petites bulles parfaitement transparentes. Il ajoute que ces eaux sont acides, ferrugineuses, rafraîchissantes, & se troublent à la chaleur ; qu'elles sont spécifiques pour guérir les fièvres, évacuer l'hydropisie, résoudre la pierre & la gravelle. Toutes ces qualités, si l'on en croit les gens du pays, ne peuvent convenir qu'à la Sauveniere.

Le château de Franchimont, situé à une lieue de Spa, dans la principauté de Liège, avec titre de marquisat, est, pour les Buveurs d'eau, un terme ordinaire de promenade. Il est sur une hauteur, bâti & fortifié à l'antique, avec de grosses murailles à

trénaux. Ses dépendances sont considérables, & le rendent limitrophe des duchés de Limbourg & de Luxembourg. On vante encore aujourd'hui les exploits de ses anciens habitans, lorsqu'ils secoururent les Liégeois contre le Duc de Bourgogne. Deux siècles auparavant, ils avoient pris les armes contre leur Evêque, qui s'étoit rendu le tyran de son pays; & l'on montre encore l'endroit où ce Prélat fut tué en 1285. Ce récit vous donne l'idée d'un peuple inquiet & mutin; aussi ne s'étonne-t-on pas de la ruine de leur ville, dont il ne reste plus de vestige. Le château même, qui est le centre du marquisat & le siège de la haute-justice, n'a rien que de fort commun. On dit pourtant que l'Evêque y tenoit sa Cour, & y logea anciennement le Duc de Parme avec toute sa suite.

La ville de Liège, capitale de tout les pays dont je viens de parler, est assise dans une vallée, au milieu de vastes prairies. La Meuse qui la divise, est bordée de deux quais, à chaque extrémité, qui donnent des promenades agréables. On y compte dix faubourgs & cent mille habitans; mais

on n'y trouve ni places, ni fontaines, ni autres décorations qui soient dignes d'une grande ville. On doit voir cependant la façade du palais épiscopal, la salle de l'hôtel-de-ville, la cathédrale, l'arcenal, le collège des Jésuites, la Comédie, & l'église de Saint-Jacques, à cause des peintures de la voûte, & un escalier singulier. L'église de Saint-Paul est dans le même goût; & celle de Saint-Pierre n'a de remarquable, qu'une Sainte-Famille du Corrége, placée sur un petit autel. Quarante-six couvens, sept collégiales & trente-deux paroisses, remplissent cette grande cité de Prêtres & de Moines.

L'Evêque est élu par le Chapitre, composé de soixante Chanoines, tous nobles ou docteurs, connus ici sous le nom de Tréfonciers. Ils assistent à l'office le matin en habits de chanoines; & le soir ils courent la ville vêtus en laïques. En donnant au peuple un Souverain, ils ne croient pas en dépendre eux-mêmes; ils aiment mieux relever immédiatement du Saint-Siège; & en cas de schisme dans l'élection, c'est le souverain Pontife qui décide. On se rappelle avec effroi ce qui se passa à

Liège, au commencement du quinzième siècle, au sujet de deux Evêques, Jean de Baviere & Théodoric de Per-vis, confirmés dans leur nomination par les deux Papes qui divisoient alors l'Eglise Romaine. Les deux Prélats étoient également indignes, & avoient chacun leurs partisans. On vit les deux factions former, de part & d'autre, une puissante armée, & s'égorger avec une fureur barbare. Plus de trente mille hommes furent massacrés dans un seul combat. On trouva Théodoric & son pere parmi les morts, percés de coups de lance, se tenant tous deux par la main. On fit périr sur l'échaffaud soixante des plus coupables de la rebellion; & l'on jeta dans la Meuse le Légat du Pape qui avoit confirmé le Prince défunt. Telle fut la malheureuse issue de ce schisme de Liège, effet terrible de celui qui partageoit alors toute l'Eglise.

Quoique soumise au domaine de son Evêque, pour le temporel comme pour le spirituel, cette ville se gouverne par ses propres Magistrats, & jouit de si grands privilèges, qu'on peut la regarder comme une espece de république. Cette Magistra

ture est composée de deux Bourguemestres & de vingt Conseillers, créés moitié par le Prince, moitié par la ville. Il n'est pas jusqu'aux Corps de métiers, au nombre de trente-deux, qui ne partagent l'autorité, en ce qu'on ne peut publier aucun édit sans leur consentement. Le grand nombre travaille en fer & en acier, qui font une des principales branches de leur commerce. Ils vendent des armes à feu pour des sommes considérables. Le terroir, fertile en grains, en fruits & en vins, couvre quelques mines de plomb, & beaucoup de charbon de terre. On prétend, qu'outre sa fourniture, la ville en débite annuellement pour deux cens mille écus. Elle fait aussi un fort grand commerce en bierre, en cuir, en serge, & en clous.

L'évêché de Liège renferme vingt-six villes, & plus de quatre cens villages. Presque toutes les terres appartiennent à la Noblesse ou au Clergé; & les paysans ne vivent que de leur main-d'œuvre. Les Etats provinciaux sont composés du Haut-Chapitre, des Nobles & des Bourguemestres des villes. Tous les ans ces trois Ordres élisent chacun

chacun quatre Députés, qui s'assemblent dans le palais épiscopal. Le Conseil-Privé, formé d'ecclésiastiques & de séculiers, connoît de tout ce qui concerne la supériorité territoriale, ainsi que des affaires de justice ordinaire. La Chambre des Comptes regle ce qui a rapport aux revenus du Prince; & la Cour de Justice les matieres criminelles.

Outre ces diverses Jurisdctions, les Liégeois ont encore celle des *Vingt-Deux*, Tribunal terrible par la promptitude & la vivacité avec laquelle les affaires y sont portées, traitées & jugées. Les frais y sont immenses, & toujours à la charge de l'une des deux parties; car il n'y a jamais de compensation. Les Magistrats une fois assemblés, ne sortent qu'après avoir rendu leur jugement. On les paie à tant par heure pendant le jour; la nuit les épices sont doublées. On a vu des séances durer plusieurs jours sans interruption. Au reste ce Tribunal, principalement destiné à punir les Employés qui abusent de leur autorité, est la sauve-garde de ceux qui pourroient être vexés dans leur fortune, leur liberté.

leur honneur, ou exposés à des violences, tant de la part des particuliers, que des gens en place & des juges même.

On ne va point à Liège sans visiter le Perron, qui est ici, comme à Troyes le Palladium. Dans l'origine, ce n'étoit qu'un pilier, devant lequel on rendoit la justice. Les Corps de métiers l'ont mis dans leurs bannières en signe d'union & de liberté ; & la ville l'a fait entrer dans ses armes. On avoit coutume d'y convoquer le peuple, d'y publier les loix, les arrêts, les sentences ; & personne n'osoit violer une ordonnance revêtue de cette formalité. Les habitans croient que leur prospérité dépend de la conservation de cette colonne. Lorsque le duc de Bourgogne prit la ville d'assaut, il ne crut pas pouvoir la punir d'une manière plus sensible, qu'en transportant à Bruges ce superbe Perron. Il le fit élever dans la Bourle, comme un trophée de sa victoire, & un sujet de risée pour le peuple Flamand. Le Perron resta dix années entières dans cette ignominie, plus humiliante pour les Liégeois, que les dures conditions aux

quelles ils s'étoient soumis. Ce ne fut qu'après la mort de ce Prince, qu'ils osèrent en espérer la restitution. Ils la sollicitèrent vivement auprès de Marie de Bourgogne, qui leur permit enfin de venir le reprendre. Ils députèrent à cet effet l'élite de la bourgeoisie. Ces Députés formèrent une cavalcade pompeuse, & rapportèrent en triomphe leur cher Palladium. Les Liégeois allèrent au-devant, le reçurent avec beaucoup de cérémonies, & le posèrent sur la place du marché, où il est demeuré depuis en grande vénération. Les Magistrats ne sauroient donner une plus grande marque d'affection aux bourgs & aux villages de cet Etat, qu'en leur accordant le droit du Perron : c'est à peu près comme anciennement à Rome le droit de citoyen. On m'en fit voir à Spa, à Franchimont, & à Chaudfontaines, petit hameau dans le voisinage de cette capitale, où quelques personnes vont prendre des bains.

Non loin de la place du Perron, on me montra la maison de l'ancien bourguemestre la Ruelle, dont on raconte l'histoire la plus tragique. Le comte de

Warfuzée , condamné à mort par le Conseil de Malines , vint se réfugier à Liège , pour se garantir des embûches que lui dressaient les Ministres du Roi d'Espagne. La Ruelle fut un des plus empressés à l'accueillir , & en éprouva la plus noire ingratitude. Dans l'espoir d'obtenir son pardon , & de retourner à Bruxelles , le Comte de Warfuzée médita d'ôter aux Liégeois leur liberté , & de les soumettre à la domination autrichienne. Il invita à dîner les Bourguemestres , quelques Magistrats , quelques Chanoines , quelques membres de la noblesse , l'abbé de Mouzon , & un avocat nommé Marchand , qu'il fit mettre à table à côté de lui.

Le commencement du repas fut très-gai ; mais à peine eut-on apporté le second service , qu'un appelé Grandmont , moine détroqué , suivi de soldats armés de coutelas & de carabines , entra dans la salle du festin. L'abbé de Mouzon & le Bourguemestre , qui furent les premiers à les appercevoir , en parurent d'abord étonnés ; mais ils crurent que c'étoit une sorte de mascarade imaginée par le Comte , pour

divertir la compagnie. Warfuzée alors se montrant à découvert, prétexta un ordre de l'Empereur & du Roi d'Espagne, qui avoient, disoit-il, souffert trop long-tems des trahisons contre leur service. Puis s'adressant à la Ruelle : « Traître, ajouta-t-il, j'aurai » aujourd'hui ton cœur dans mes mains. » En quoi vous ai-je offensé, lui demanda le Bourguemestre ? Ne m'avez-vous invité, que pour me tromper de la sorte ? Le Comte demanda des cordes pour le lier, & dit, en lui adressant la parole : « recom- » mande ton âme à Dieu ; il faut que » tu meures dans l'instant ». On appella deux religieux pour le confesser ; mais ils s'en excusèrent, en disant qu'ils n'avoient pas la permission de leur Supérieur. « Eh bien, je m'en décharge » sur vous, reprit le Comte ; je vous » lois sauver l'âme de ce misérable ; il » mourra sans confession » ; & sur le champ il ordonna qu'on l'exécutât. Un des religieux se jeta à ses pieds, demanda grace pour ce Magistrat, & dit qu'il aimoit mieux mourir, que d'être présent à ce spectacle. Warfuzée renouvela l'ordre qu'il avoit donné ; &

un soldat étant entré dans la chambre où étoit le Bourguemestre , lui dit de penser à sa conscience. « Eh quoi , re- » prit la Ruelle , vous qui pouvez me » sauver , comment avez-vous le cœur » de massacrer un homme qui ne vous » a jamais fait de mal ? Nous sommes » soldats , répondirent - ils ; nous de- » vous obéir à nos Chefs ». Warfuzée qui se promenoit dans la cour , & entendoit cet entretien , cria d'une voix effrayante : « ne perdons point de » tems ; il faut le dépêcher. Mes en- » fans , sauvez - moi , reprit le Bour- » guemestre ; je saurai reconnoître cet » important service » ; mais voyant ses prières inutiles , il fit appeler un des religieux , qui entendit sa confession. Alors trois soldats s'avancèrent en furieux , comme pour s'étourdir sur leur scélératesse , & déchargèrent sur le corps de cet infortuné Magistrat , plusieurs coups de poignard , qui le firent mourir sur la place. Warfuzée , applaudissant à cette barbarie , dit : « me voilà » délivré présentement des craintes » que devoient me donner les calom- » nies faites contre moi ; & par ce » coup , je suis remis dans les bonnes

» grâces du Roi mon maître ».

Les cris du Bourguemestre mourant s'étoient fait entendre jusques dans la salle où l'on retenoit les autres convives. Les religieux qui l'avoient assisté, leur annoncerent qu'ils devoient aussi se préparer à la mort. Quelques uns se confessèrent ; & pendant ce tems-là ; le Comte s'avança jusqu'à la porte : « la Ruelle est mort, » dit-il à haute voix ; je puis disposer » de votre vie comme de la sienne ». Mais tandis qu'il proféroit ces paroles, un parent du défunt arrive, suivi de quelques citoyens disposés à venger sa mort ou à périr. Warfuzée leur demande ce qu'ils veulent être, Espagnols ou François ? « Nous sommes, » de vrais Liégeois. Et moi de même, » repartit le Comte ; mais que diriez-vous, si votre Bourguemestre la » Ruelle avoit vendu votre ville, & » s'étoit proposé de la livrer aux François ? J'avois ordre de la part de » l'Empereur, & de mon maître le Roi » d'Espagne, de le faire mourir ».

Pendant qu'il leur parle, d'autres Liégeois frappent à coups redoublés à la

porte de la maison. Alors la frayeur s'empare du scélérat ; il ordonne de déclarer à haute voix , que la Ruelle trahissoit la patrie , & que sa mort a été la juste punition de son crime. Mais on ne l'écoute point ; on enfonce une porte ; & un des convives crie à ses concitoyens : « nous sommes prisonniers du Comte ; & nous allons périr si vous ne nous sauvez ». A ces paroles, les habitans de Liège fondent avec impétuosité dans la salle, renversent les soldats, & menacent les traîtres de les massacrer, s'ils ne livrent le Comte de Warfuzée. Cet homme, à qui la crainte avoit ôté toutes ses forces, s'étoit jetté sur un lit ; on l'en arrache ; il s'approche du cousin de la Ruelle, lui demande la vie, & lui promet mille pistoles, qui sont rejetées avec dédain. Pendant ce tems-là, il est entraîné vers la porte de la maison ; il y reçoit un coup d'épée qui le fait tomber ; & cent coups redoublés lui arrachent la vie. On lui perce les pieds ; & on le traîne jusqu'à une potence dressée au marché ; on l'y attache ; & après que son cadavre a, pendant deux jours, satisfait le ressentiment des Liégeois, ses cendres

ont jetés dans la Meuse. Le Moine défroqué subit à peu près le même sort ; tous les soldats qu'ils avoient employés , éprouvent la même vengeance ; & le corps de la Ruelle , porté dans sa maison par les mains de ses concitoyens , ne reçoit que des larmes & des bénédictions. Le peuple & les principaux de la ville l'accompagnent au tombeau ; & dans l'instant qu'on l'y descend , ils jurent par lui de venger sa mort , & de mourir pour la liberté de la patrie.

Je ne connois point de peuple plus fier de son origine , que les habitans de cette Capitale. Ils font remonter leur noblesse au-delà du regne de Charles Magne , & se disent tous Seigneurs & Barons de la façon de cet Empereur. Il n'est pas jusqu'aux paysans , qui ne se plaisent à raconter les exploits de leurs ancêtres. La part que les Liégeois prennent au gouvernement , la facilité qu'ils ont d'élever leurs enfans aux bénéfices ecclésiastiques , l'espérance d'arriver peut-être un jour à la suprême dignité de l'État , l'affluence des gens de qualité qu'ils voient chez

Q v.

eux tous les ans pour les eaux de Spa ; le commerce aisé qu'ils ont avec cette Noblesse , voilà , sans doute , ce qui les entretient dans cet esprit de vanité.

Ils n'en sont cependant ni moins honnêtes , ni moins généreux à l'égard des étrangers qu'ils connoissent , ou qui viennent chez eux avec la moindre recommandation. Mais la facilité avec laquelle ils leur permettent de s'établir dans leur ville , semble avoir altéré le fond de leurs mœurs ; car tous ces nouveaux venus sont ordinairement des gens que des crimes , ou la mauvaise situation de leurs affaires ont mis dans le cas de s'expatrier , & d'y chercher un asyle qui ne leur est jamais refusé. On pourroit donc reprocher aux Liégeois , de n'être ni assez délicats , ni assez difficiles dans le choix de leurs nouveaux concitoyens.

On ne sait si c'est l'air chargé des vapeurs de la houille , dont l'usage est général , ou les alimens desséchés par le feu de ce minéral , ou l'épaisseur de leur bière , qui donne aux habitans une espece de consomption. On pourroit , en cela , ainsi que par leurs loix , les comparer aux Anglois ; car la consti-

tution du pays est , en petit , la même que celle de la Grande-Bretagne. Ce sont les Etats assemblés qui décident de tout avec le Prince ; c'est la corporation de la ville qui nomme ses Magistrats.

J'ai fait à Liège la connoissance d'un Homme de Lettres françois , M. Rousseau ; qui vient d'y établir , avec l'applaudissement de toute la ville , un des meilleurs journaux de l'Europe , si l'on en juge par le débit & le succès de ce qu'il a publié jusqu'à présent. Il a commencé à le faire paroître le 2 de janvier de cette année 1756 ; & successivement tous les quinze jours , sans interruption , il en donne un cahier , où l'on trouve à la fois l'abondance , la solidité des grands journaux , & l'agrément , la variété des petites feuilles. C'est le seul ouvrage de cette nature , qui renferme l'annonce & une notice de tous les livres qui s'impriment chaque année en Europe , sur quelque science & en quelque langue qu'ils soient écrits. Le titre de *Journal Encyclopédique* répond à cette universalité de connoissances ; & des correspondances établies dans les principales villes du monde littéraire,

mettent l'Auteur en état de remplir, avec succès, toute l'étendue de son titre.

Quelque pénible, quelque assujettissant que soit ce travail, M. Rousseau ne le partage ici avec personne; il est seul chargé de la rédaction & de la partie du style; & ce qui lui fait sur-tout beaucoup d'honneur, c'est l'impartialité, l'honnêteté avec laquelle il s'en acquitte; il rend justice aux grands talens, sans avilir les médiocres; & quand il faut relever les défauts, il le fait avec cette modération, ces égards qui adoucissent la critique.

Le dessein de cet Auteur étoit d'abord de se fixer en Allemagne, où il étoit désiré, & d'y composer son journal; mais quelque Liégeois qu'il avoit connus à Paris, le sollicitèrent de faire cet établissement dans leur ville, comme le point central du monde savant. Le Prince Evêque, ou plutôt le Comte d'Horion, son ministre, acheva de l'y déterminer. Les Magistrats lui donnèrent le titre de Bourgeois avec une pension; & tout le monde s'empressa de contribuer au succès de son entreprise;

car tel est le caractère de cette nation bienfaisante & hospitalière, de faire le plus grand accueil à ceux qui leur apportent des établissemens utiles, de leur prodiguer les secours & les récompenses.

Les Liégeois naissent, en général, avec la plus grande aptitude pour les arts & les sciences; mais n'ayant devant les yeux aucun objet d'émulation, & le pays n'étant pas un théâtre assez vaste pour l'homme de génie, ils vont porter ailleurs les talens dont la nature les a favorisés. C'est à un Liégeois, m'a-t-on dit, que nous devons la machine de Marly. Warin, ce célèbre graveur que la France a adopté, est né dans cette même ville. L'invention de plusieurs machines pour la fabrication des médailles, lui fit donner, par Louis XIII, la charge de Garde des monnoies du royaume. Ce fut alors que cet Artiste fit le sceau de l'Académie Française, où il a représenté le Cardinal de Richelieu d'une manière si frappante, que cet ouvrage passe pour un chef-d'œuvre. La monnoie fabriquée pendant la minorité de Louis XIV, est aussi de cet habile Graveur. On lui doit

374 LES ENVIRONS
encore des éloges pour ses morceaux
de sculpture : il a fait des bustes du
Roi & de son Ministre, dignes d'être
mis en parallele avec ce que l'antiquité
offre de plus parfait en ce genre.

Je suis, &c.

A Liège, ce 4 Juin 1756.



LETTRE CCLIV.

LES ENVIRONS DE LA HOLLANDE.

LE diocèse de Liège est beaucoup plus étendu que le domaine de l'Evêque. Il comprend encore le duché de Limbourg, une partie de ceux de Luxembourg, de Juliers, de Brabant, quelques villes impériales, & spécialement Aix-la-Chapelle, célèbre par ses eaux, ses conciles, ses traités de paix, & son Charles-Magne. Cette ville, qui fut, sous le regne de ce Prince, la capitale de l'Empire François, & le théâtre de sa magnificence, est située au pied des montagnes qui l'environnent, & dont la pente, qui n'a rien de précipité, forme des côteaux cultivés & fertiles, qui semblent placés là pour son ornement. Chargés de grains & de fruits, ils conduisent les yeux, comme par degrés, jusqu'à la cime couverte de bois, & paroissent ménagés avec tant de proportion, que renfermant la ville sans la resserrer, ils forment naturellement l'enclos de son

territoire. Le vallon dans lequel elle est bâtie, est une plaine assez étendue; & cette campagne contient des pâturages très abondans. Malheureusement elle n'est arrosée d'aucune rivière; car celle qui la traverse, n'est, proprement qu'un ruisseau, qui ne peut ni la rafraîchir, ni servir au transport des marchandises; mais la multitude de ses sources ne laisse jamais manquer d'eau aux habitans.

Aix-la-Chapelle se partage en deux villes, la vieille & la nouvelle. La première, que Charles-Magne a fait clore de murs, conserve encore ses fossés, ses anciennes portes, & le nom de son fondateur, la Cité Caroline. Elle est parfaitement ronde, & précisément au milieu de la nouvelle, à laquelle on a donné la même forme. Les deux ensemble sont plus vastes que peuplées. On y voit de grands quartiers employés en jardins & en places désertes; les bâtimens ajoutés à la première construction, la rendent deux fois plus grande qu'elle n'étoit dans son origine; il faut au moins deux heures pour en faire le tour.

On ne s'accorde point sur le tems

de sa fondation : les uns disent que Granus ou Granius , sénateur Romain , étant venu dans la Gaule Belgique , au commencement de notre ère , y découvrit des sources d'eaux chaudes , & que frappé de ce phénomène , il y fixa sa demeure , & y bâtit un château. Différens particuliers s'établirent dans le même lieu ; & insensiblement il s'y forma une ville , qui fut pillée & brûlée par les Huns. On montre encore une vieille tour , nommée la tour de Gran , comme un reste de cet ancien fort. D'autres ne remontent qu'à Charles-Magne ; & se fondent sur une tradition du pays qui rapporte le fait suivant.

« Ce prince passoit tous les ans dans
 » ces cantons , une partie de l'automne ,
 » pour y prendre le plaisir de la chasse.
 » Un jour qu'il s'y étoit livré avec plus
 » d'ardeur qu'à l'ordinaire , il perdit
 » son monde & s'égara. Incertain de
 » la route qu'il devoit prendre , il s'a-
 » bandonna à son cheval ; mais ne trou-
 » vant que des bois & des montagnes ,
 » sans aucune habitation , il s'arrêta
 » sur un coteau pour s'orienter : il dé-
 » couvrit de la fumée dans le fond du
 » vallon prochain ; & croyant y trou-

» ver quelques maisons, il piqua son
 » cheval vers cet endroit : dans le fort
 » de sa course, l'animal enfonça dans
 » un ruisseau d'eau chaude & fumante.
 » L'Empereur effrayé mit pied à terre,
 » dégagea sa monture, & suivant le
 » ruisseau jusqu'à sa source, y trouva
 » les débris d'un palais antique, & les
 » restes d'un bain superbe, dont il ne
 » restoit plus que les ruines cachées
 » sous des brossailles. Une découverte
 » si peu attendue fut regardée par ce
 » Prince religieux, comme un trait
 » singulier de la Providence pour sa
 » conservation. Un bain d'eau chaude
 » dans ce lieu désert, lui parut propre
 » à le délasser de la fatigue dont il étoit
 » accablé ; il y entra, s'en trouva bien ;
 » & après être remonté à cheval, il
 » erra quelque tems, jusqu'à ce qu'il
 » eût rejoint tout son monde.

» Un endroit marqué par une aventu-
 » re si célèbre, ne pouvoit rester incon-
 » nu. Le Prince crut qu'il étoit de sa re-
 » connoissance & de sa gloire, autant
 » que de l'utilité publique, de tirer ces
 » bains de dessous leurs ruines, & de dé-
 » gager ce palais. La beauté du lieu, sa
 » situation agréable, la bonté de l'air le

» déterminèrent à y fixer sa demeure.
» Il commença par y faire bâtir, sous
» l'invocation de la Vierge, une cha-
» pelle d'une richesse & d'une beauté
» alors inconnues. Le plus beau marbre
» de Rome & de Ravenne fut consacré
» à sa décoration ; les portes & les ba-
» lustrades étoient de bronze, & le
» dôme couronné d'un globe d'or mas-
» sif. Le palais qu'il fit élever pour sa
» résidence, n'étoit pas moins distin-
» gué par sa grandeur & par sa struc-
» ture. Tous les Officiers de la Cou-
» ronne y étoient commodément lo-
» gés ; on y avoit pratiqué de grandes
» pièces pour les Assemblées de la
» nation & pour les Conciles. Les
» bâtimens furent tellement disposés,
» que le Roi, du fond de son apparte-
» ment, pouvoit voir avec facilité,
» tous ceux qui entroient dans le palais
» ou en sortoient. Un immense & su-
» perbe portique conduisoit à la cha-
» pelle. Un ouvrage plus remarquable,
» en ce qu'il réunissoit à la fois les dons
» de la nature & les agrémens de l'art,
» fut le magnifique bain qu'il fit conf-
» truire. Il étoit si spacieux & l'eau si
» abondante, que deux cens personnes

» pouvoient y nager commodément
 » ensemble. Charles aimoit cet exer-
 » cice, & le prenoit souvent avec les
 » Princes ses enfans & les Seigneurs de
 » la Cour ».

Si le fonds de cette histoire n'a pas toute la vérité que semble exiger un fait de cette importance, ce n'est qu'une fausseté de plus dans les relations des voyageurs. Il est constant que cette ville subsistoit, même sous le nom d'Aix, avant la naissance de Charles-Magne; que ce Prince n'en a, tout au plus, été que le restaurateur. Quel qu'en soit le fondateur, c'est au mérite de ses fontaines qu'elle doit sa naissance; ce n'est qu'à l'occasion de ses eaux, que ses premiers habitans s'y sont rassemblés: le nom qui lui est resté dans toutes les langues, en est la preuve. Il est vrai qu'elle est redevable à cet Empereur de son principal lustre. Le palais royal qu'il y bâtit, le bain magnifique qu'il y fit construire, & qui subsiste encore, l'éclat de sa Cour, qui étoit alors la plus brillante de l'Europe, la dévotion qu'on avoit pour les reliques dont ce monarque avoit si bien pourvu son église, y formerent

en peu de tems une nombreuse colonie. Charles n'épargna ni soins, ni dépenses, ni privilèges pour en faire une cité fameuse, la capitale des Gaules, le siège de ses états en-deçà des Alpes, la métropole de l'empire, une ville royale, le chef & le centre de toutes les autres cités. Malgré ces titres superbes, si l'on en juge par sa vieille enceinte, si l'on mesure son ancienne grandeur sur nos idées modernes de magnificence, on est étonné que ce grand Roi y ait logé avec toute sa Cour & celle d'un Pape; qu'il s'y soit tenu des conciles nombreux; qu'à la consécration de son église, il y ait eu trois cens soixante-cinq évêques assistans.

Tous ces avantages n'ont pas empêché qu'elle n'ait été plusieurs fois dévastée, tantôt par de fréquens incendies, tantôt par la main de l'ennemi. Elle seroit peut-être enfin restée sous les cendres, si les bienfaits des Empereurs, par respect pour la mémoire de Charles-Magne, n'avoient pas toujours contribué à la rétablir. De nouveaux privilèges y attirerent quantité d'étrangers; & mettant, pour ainsi dire, les

malheurs à profit, elle redevenoit plus grande & plus peuplée que jamais.

Charles-Magne y convoqua un concile en 810, pour déterminer la conduite qu'il falloit tenir sur l'addition faite au symbole de Nycée, du mot *Filio-que*. La croyance universellement reçue étoit, que le Saint-Esprit procédoit & du Pere & du Fils; mais il falloit que l'Eglise consacrat, par son autorité, l'expression du dogme. Le Pape consulté n'autorisa pas cette nouveauté. D'autre part, la doctrine n'étoit pas erronnée; & il sembloit dangereux de paroître la proscrire. La plupart des églises conserverent leur ancien usage. Le Concile de Florence termina toutes les difficultés relatives à cette contestation importante.

On a tenu, dans la même ville, plusieurs autres conciles convoqués par le même Prince. Félix, cet évêque d'Urgel, qui soutenoit que Jesus-Christ n'étoit que fils adoptif de Dieu, y renonça à son erreur; & fut néanmoins déposé à cause de ses rechûtes, & relégué à Lyon, où il passa le reste de sa vie. Il fut aussi réglé que les Cor-évêques ne pourroient faire aucune des fonctions

épiscopales, & qu'ils seroient mis au rang des simples prêtres. Leur office étoit de veiller sur les paroisses de la campagne. On les a abolis, parce qu'ils usurpoient l'autorité des Evêques. Les Doyens ruraux leur ont succédé.

Peu d'années après, la France perdit Charles-Magne. Tous les événemens qui avoient précédé sa mort, en furent regardés comme les présages. On choisit pour le lieu de sa sépulture, la superbe chapelle qu'il avoit fait bâtir. On l'enterra, avec les marques d'un roi pénitent, dans un souterrain, assis sur un trône d'or, décoré des ornemens royaux, revêtu de son cilice, son livre d'évangile sur ses genoux; & l'on éleva sur son tombeau un arc de triomphe, sur lequel on grava son épitaphe. Les regrets de la nation furent aussi sincères, que sa vie avoit été glorieuse. Il aimait les femmes & ne s'en laissa pas gouverner. Il en eut, dit-on, jusqu'à neuf à la fois, & n'en a pas moins été mis au nombre des saints. Dans la suite, son corps fut transféré sous le maître-autel; & l'on s'est servi de l'or qui étoit sur son fauteuil, pour en orner l'autel & la chaire,

On montre aussi le beau cercueil de marbre blanc, sur lequel est représenté en relief l'enlèvement de Proserpine. Il est enfermé dans la niche même, où est le buste de Charles-Magne. Cette sculpture est d'un très-bon goût. On y voit Caron qui conduit la barque ; & en avant du bateau, est un char trainé par quatre chevaux fougueux, qui font retentir l'air de leurs hennissemens. Il y a un Amour derrière Pluton, & un homme armé derrière la Nymphé, qui l'empêche de s'enfuir. Vient enfin le char des furies, trainé par deux dragons ailés, qui enlèvent les Suivantes de Proserpine avec leurs corbeilles de fleurs & de fruits.

Autre concile célèbre par la publication de la règle des chanoines, & la réforme du luxe des Evêques. L'or, l'argent, les pierreries brilloient sur leurs personnes & dans leurs habits. On les ramena à la simplicité de leur état primitif. Ils s'en vengerent bientôt sur Louis-le-Débonnaire, auteur de cette réformation. Dans cette même assemblée, le Prince fit le partage de ses états
entre

entre ses enfans. Il associa son fils Lothaire à l'empire, le nomma son unique héritier, & fit déclarer ses autres fils, Louis & Pepin, l'un roi de Baviere, & l'autre d'Aquitaine. Tous les assistans, & l'Empereur lui-même, jurèrent de maintenir ces dispositions.

Les traités de paix conclus à Aix-la-Chapelle, ne rendent pas cette ville moins célèbre dans l'histoire politique de l'Europe, que ses conciles dans les fastes de l'église. Les Anglois & les Hollandois, jaloux des victoires de Louis XIV, formerent avec la Suede, une triple alliance, pour forcer ce Prince à la paix. Cette union n'auroit peut-être pas balancé les forces de la France; mais Louvois la fit craindre au Monarque, pour rendre moins nécessaires les services de Turenne, dont la faveur, pendant la guerre, prenoit un ascendant qui pouvoit devenir fatal à la sienne. Louis consentit donc à traiter de la paix; & il se forma un congrès à Aix-la-Chapelle en 1668. La France proposa, ou de garder la Franche-Comté, en y joignant Cambrai, Aire & Saint-Omer, ou de la rendre & de conserver les conquêtes faites dans les

Pays-Bas. L'Espagne fut quelque tems indécise ; mais jugeant enfin qu'elle auroit plus de facilité à recouvrer ce qu'elle avoit perdu en Flandres , parce qu'il lui seroit plus aisé d'y former des alliances , elle demanda la Franche - Comté , & abandonna à la France les autres conquêtes.

L'Europe ayant pris les armes , en 1741 , à l'occasion de la mort de l'Empereur Charles VI , chaque Prince suivit ses intérêts & ses prétentions ; le Roi de Prusse profita des premiers momens , & s'empara de la Silésie. L'Electeur de Baviere prétendit avoir des droits à la succession de la maison d'Autriche , & fit valoir en France & en Espagne , les services rendus par son pere à ces deux Puissances. Les deux Couronnes formerent le projet , non-seulement de le faire succéder aux états héréditaires de Charles VI , mais à l'empire même. Les rois de Prusse , de Pologne & de Sardaigne entrèrent dans ces vues ; & l'on vit la jeune Archiduchesse , Marie-Thérèse , lutter sans terreur , contre tant de forces réunies.

Vous connoissez les révolutions dont cette guerre fut accompagnée , & com-

bien elle fut glorieuse pour la France , du moins dans le continent. Louis XV n'en voulut tirer d'autre avantage , que de donner la paix à ses Peuples. Les principales conditions du traité d'Aix-la-Chapelle furent donc , que toutes ses conquêtes seroient restituées, les duchés de Parme & de Plaisance cédés, par la Reine de Hongrie , à l'infant Don Philippe , avec la clause de réversibilité, soit au défaut de postérité masculine, soit dans le cas où ce Prince parviendrait aux couronnes d'Espagne ou des Deux-Siciles ; que le duc de Modene seroit rétabli dans ses états , le roi de Sardaigne maintenu dans les siens , la république de Gênes remise dans tous les droits ; que les fortifications de Dunkerque resteroient dans l'état où elles se trouvoient ; que toutes les Couronnes soutiendroient l'ordre de la succession établi pour le trône d'Angleterre ; qu'elles garantiroient la pragmatique sanction de Charle VI, & reconnoîtroient le Grand-Duc de Toscane pour Empereur, Ainsi tout le fruit de cette guerre fut d'assurer la Silésie au Roi de Prusse, & un petit domaine à Don Philippe ; ce qui auroit

pu se faire sans verser des torrens de sang.

Aix-la-Chapelle , qui tient le premier rang parmi les villes impériales , est sous la protection de l'Empereur , de l'Empire , & des Princes voisins. Son gouvernement, parfaitement libre, est entre les mains de ses habitans. La Régence est partagée en deux Colléges, nommés le grand & le petit Sénat. Le premier, composé de cent vingt-neuf personnes, connoît des matieres criminelles, & des intérêts des particuliers ; les deux Consuls Régens sont à la tête & recueillent les voix. Quarante & un Membres forment le petit Sénat, & jugent des affaires de la police , du commerce & des corps de métiers. Ce même Conseil a aussi l'administration des revenus publics. L'Électeur Palatin, en qualité du Duc de Juliers, nomme le Bourguemestre, qui est comme le Maire perpétuel des Bourgeois. Les Artisans choisissent, tous les ans, leurs Consuls, leurs Sénateurs, leurs Échevins & les autres Magistrats.

La Régence est catholique , & ne permet l'exercice public d'aucune autre religion. L'église principale est celle de Notre-Dame , fondée par Charles-Ma-

gne, détruite par les Normands, & rétablie à la fin du dixieme siecle, par l'empereur Othon & un évêque de Liège. Elle fut d'abord desservie par une communauté d'Ecclésiastiques, vivant ensemble sous un Abbé. Dans la suite, on en fit une collégiale composée de trente-deux Chanoines. On prétend que Charles-Magne se faisoit un plaisir de se mêler parmi les Clercs de cette église; prenoit sa place au chœur avec eux, y récitait l'office, & présidoit au chant des psaumes, dans lequel on le disoit très-expert. La même tradition ajoute, qu'il ordonna que les Rois des Romains & ses successeurs à l'Empire y fussent immatriculés au rang des Diares, & prêtassent serment au Chapitre en cette qualité. L'Empereur est donc Chanoine d'Aix; & dans le serment qu'il prononce après son couronnement, qui, suivant la Bulle d'Or, devoit toujours se faire dans cette Ville, il s'oblige de protéger le Chapitre, de conserver ses droits, & lui envoie un présent. Il consistoit autrefois dans une partie des meubles, tapisseries & autres effets qui avoient servi à son sacre; on l'a réduit à cinquante-six florins d'or, &

deux foudres du meilleur vin.

Dès que ce Prince a fixé le jour de son couronnement, l'Electeur de Maïence en donne avis au Magistrat d'Aix-la-Chapelle, pour avoir les ornemens impériaux qui se gardent dans cette ville. Une boîte, enrichie de diamans, renferme l'épée de Charles-Magne, son baudrier, & le livre d'évangile qui étoit dans son tombeau. Un Chanoine les accompagne, pour revendiquer les privilèges de son Chapitre, & faire signer à la Majesté & aux Electeurs, que si le couronnement se fait ailleurs qu'à Aix, c'est sans préjudice des droits de cette église. Ce même Député reçoit aussi le serment de l'Empereur en qualité de Chanoine, avec les mêmes formalités, que si ce Prince y étoit couronné.

Ce temple fameux, honoré du nom de Basilique, n'a de recommandable à l'extérieur, que son antiquité. C'est un composé d'une architecture ancienne & pesante, & de l'ancien & beau gothique. Le chœur est dans ce dernier genre, & la nef dans le premier. C'est cependant, en parlant de cette église,

qu'on fait dire à Charles-Magne, qu'elle surpasse, par la beauté de sa construction, tous les édifices religieux de son empire. Ses reliques, précieuses par leur antiquité, attirent, tous les sept ans, des caravanes de pèlerins de Hongrie, qui sont régales pendant quinze jours, aux frais de la ville.

Quelques-uns font remonter l'époque de ce pèlerinage jusqu'au quatorzième siècle; qu'une Reine de Hongrie vint, à ce qu'on prétend, avec un cortège de sept cens cavaliers, mettre ses États sous la protection de la Vierge. D'autres attribuent cette dévotion à un prince Hongrois, qui ayant été sacré dans ce même temple, y avoit donné beaucoup de reliques. On nous dit que le concours étoit anciennement si considérable, qu'on y comptoit quelquefois jusqu'à cinquante mille personnes, tant hommes que femmes, dans une seule année; aujourd'hui à peine passe-t-il quatre ou cinq cens. Ils se rassemblent aux environs de la ville, pour y faire leur entrée en procession. Ils y arrivent avec croix & bannière, chantent des litanies, & vont droit à la Basilique avec un cierge, dont ils font présent à Notre-Dame.

Dans le haut de l'église, est une pierre en forme de porte fort basse, où le peuple, par dévotion, passe pieds nus & à quatre pattes, pour se préserver de différentes maladies, & spécialement des rhumatismes. La châsse des reliques, enrichie de pierreries, ne s'ouvre que tous les sept ans. Elle contient une robe blanche, dont on dit que la sainte Vierge étoit vêtue à Bethléem, lorsqu'elle enfanta le Sauveur. On montre encore un paquet de langes, dans lequel on assure que l'Homme-Dieu étoit enveloppé; le linge sur lequel S. Jean-Baptiste a été décapité; un morceau des bas de S. Joseph, & un grand linceul, dont Jesus-Christ eut les reins couverts sur la croix. Tous ces objets de culte sont enfermés dans des pièces de taffetas de diverses couleurs, que l'on renouvelle tous les sept ans. On distribue les anciennes aux personnes dévotes, qui les conservent & les honorent avec piété. On voit, parmi les autres reliques, une dent de sainte Catherine, un bout de corde dont les Juifs lièrent le Sauveur dans sa passion, une épine de sa couronne; un anneau de la chaîne de saint Pierre

dans les liens, un morceau de terre imbibée du sang de saint Etienne, une image de la Vierge peinte par saint Luc; le bras de Charles-Magne, une parcelle de la vraie croix, &c. &c.

L'Hôtel-de-Ville est encore une des curiosités d'Aix-la-Chapelle. Il est situé sur une grande place, mais irrégulière, qu'il termine par une assez belle façade dans le goût moderne, avec de grandes croisées. Le perron est élevé de plusieurs degrés, & le bâtiment flanqué de deux tours, dont celle qui est du côté de l'Orient, porte encore le nom de Granus. A côté est une grande fontaine de cuivre à quatre tuyaux, dont la source fut trouvée en bâtissant cet édifice. C'est un bassin d'environ dix pieds de diamètre, d'où s'élève un piedestal, sur lequel est un Charles-Magne de bronze, d'une petitesse impardonnable à l'égard d'un homme qu'on représente toujours d'une taille gigantesque. Où il est peint avec le plus de majesté, c'est dans le vestibule de l'hôtel-de-ville. Ce Prince, assis sur son trône, reçoit l'hommage des Bourguemestres, parmi lesquels il y a des têtes excellentes, dans le goût de Ru-

R v.

bens & de Vandeyck ; la principale figure de ce tableau donne du Monarque l'idée la plus conforme à ce qu'en disent les historiens. Delà on passe dans différentes salles , ornées de peintures symboliques , & toutes relatives aux devoirs des magistrats. Les armes de la ville y sont de tous côtés : c'est une Aigle éployée de sable, membrée, onglée, & couronnée d'or.

Auprès de la fontaine, on me fit remarquer une inscription latine, à jamais deshonorante pour un magistrat , dont on voit encore l'effigie. Il est représenté nud sur un échaffaud , couché sur un banc , la tête coupée & jetée par terre. Voici le sens de cette inscription : « Ainsi périssent tous ceux qui ,
 » au mépris des édits de sa Majesté Impériale , s'aviseront de machiner
 » quelque intrigue pour détruire cette
 » République & ce Siège royal. Cette
 » colonne a été érigée par un décret
 » des Commissaires de la Sacrée Majesté , le 3 de décembre 1616 , pour
 » flétrir la mémoire de Jean Kalckber-
 » ner , qui fut chef des rebelles dans
 » le dernier tumulte arrivé en 1611 ».

Cet homme, qui, de sa profession d'or-

fevre, s'étoit élevé à la dignité de Bourguemestre, favorisoit l'introduction de l'hérésie protestante dans la ville d'Aix, contre les décrets des Empereurs. On y envoya des Commissaires qui se signalèrent par de sanglantes exécutions; mais Kalckberner s'étant retiré chez le Duc de Juliers, évita, par la suite, le supplice que souffrirent ses collègues, & mourut de douleur, en apprenant l'oppression de ses concitoyens. On fit le procès à ses cendres; & pour flétrir sa mémoire, on érigea, sur la place, une colonne avec l'inscription que vous venez de lire. Le Clergé reprit les temples qui avoient été à l'usage des Luthériens; on rebénit les églises; on rétablit les Magistrats catholiques; on proscrivit à perpétuité les Protestans de la Régence; & en mémoire de cet événement, on fait tous les ans une procession, dans laquelle la ville promene, au bruit du canon, le fantôme de Charles-Magne, son idole.

De tous les lieux célèbres en Europe par le concours & l'affluence des malades, il en est peu, où, dans la saison des eaux, il y ait une plus grande variété d'amusemens qu'à Aix la-Cha-

pelle. La pureté de l'air, la magnificence de ses bains, les rares qualités de ses sources, les prodiges qu'elles opèrent, y attirent de toutes parts une foule d'étrangers, aussi occupés des plaisirs qu'on y trouve, que de la santé qu'ils y cherchent. Les malades n'y respirent que la gaieté; on entend par-tout la symphonie; c'est tout à la fois, le séjour de la galanterie & de la joie. Le jeu, la bonne chère, la musique, la conversation, la promenade, tout ce qui peut procurer de l'agrément, s'y trouve réuni pour l'amusement de la société; & la multitude des objets fournit de continuel sujets d'entretien. Il est vrai que tout le monde ne s'accommode pas des vapeurs qui s'exhalent continuellement des bains, à mesure qu'on les remplit ou qu'on les vuide. L'odeur de soufre vous suit par-tout, se répand dans toutes les rues, se communique aux maisons, & révolte tous ceux qui y logent; on la sent dès qu'on entre dans la ville; & elle porte si violemment à la tête, quand on n'y est point accoutumé, qu'on en est d'abord comme enivré; mais on s'y habitue insensiblement.

ment ; & bientôt on n'y plus fait d'attention.

Je commençai la visite des bains par celui de l'Empereur , le plus célèbre , le plus ancien & le plus salubre. Il occupe le centre de la vieille cité , & est à portée de l'église & de l'hôtel-de-ville , que plusieurs croient avoir été bâti sur les ruines de l'ancien palais de Charles-Magne. Les salles où l'on se baigne sont voûtées , & toutes sur une même ligne. Il y a cinq bains , dont la plupart sont carrés ; & chaque bain a une chambre contiguë , avec une cheminée & un lit pour la commodité des malades : « c'est-là , me dit-on , c'est » dans ce même lieu , cette même eau , » que le grand Charles , notre Em- » pereur , venoit régulièrement avec » ses enfans & ses favoris. Ce Prince , » qui étoit le meilleur nageur de son » tems , avoit pris un tel goût pour cet » exercice , qu'il fixa sa demeure à Aix- » la-Chapelle , pour s'en procurer plus » souvent le plaisir. Il faisoit des parties » de bain avec ses officiers , & ne dé- » daignoit pas d'y admettre toute la » compagnie de ses gardes ». L'eau est si brûlante , au sortir de la pompe ,

qu'il n'y a personne qui puisse en soutenir la chaleur : avant que d'y entrer on la laisse refroidir pendant plusieurs heures. Il faut que les sources soient bien abondantes , puisqu'au moyen des canaux qui la portent dans les bassins , on met fort peu de tems à les remplir.

Le petit bain , à côté de celui de l'Empereur , n'en est séparé que par une muraille ; & l'on y trouve les mêmes commodités. Le bain des Seigneurs , qui occupe une des extrémités de la place , en fait le plus bel ornement : le corps de logis en est magnifique , construit à la moderne , en belle pierre de taille , d'une architecture simple , & parfaitement régulière ; en un mot , ce bâtiment a plus l'air d'un palais , que d'une maison de santé. L'intérieur ne le cede point à la beauté de la façade ; les appartemens en sont clairs , spacieux & commodes. Tous ces bains appartiennent à la ville qui les loue à divers particuliers. Par-tout ils portent les armes de l'Empire , c'est-à-dire , une double Aigle sur le frontispice.

Pour goûter les agrémens du bain , plusieurs aiment à les prendre en com-

pagnie. Chacun est maître de choisir la sienne en payant la place en entier, pourvu que la bienséance soit observée pour la différence des sexes : les hôtes & hôtesses sont inexorables sur ce point ; & pour éviter tout prétexte de scandale, ils ne souffrent qu'avec peine, qu'un mari y entre avec sa femme ; encore faut-il des preuves incontestables de leur union.

C'est un usage établi à Aix-la-Chapelle, de faire faire le plongeon à ceux qui y prennent les bains pour la première fois. Cette plaisanterie est entre les Baigneurs, ce qu'est le baptême de mer parmi les matelots ; mais les personnes sensées retiennent un bain pour elles seules, tant pour observer la bienséance & la liberté, que pour ne pas se trouver avec des inconnus. On y descend par un escalier de huit à dix marches, soit pour s'y baigner simplement, soit pour y prendre aussi la douche. Le plafond est fait en dôme, & assez haut, pour que l'odeur, qui est forte & dégoûtante, puisse s'élever, ainsi que la chaleur. Ceux qui ont besoin de la douche, la prennent dans le bain même. Le Ma-

lade, enveloppé d'un drap, & assis sur un fauteuil de bois, se place sous un tuyau, qui, au moyen d'une pompe qu'un valet fait jouer par dehors, conduit l'eau, en forme de pluie, sur la partie affligée. Le Médecin doit en régler la chaleur, le volume, la distance de sa chute & la durée.

Dans ces mêmes endroits, on trouve aussi des bains secs; un courant d'eau chaude, dont la vapeur monte dans une boîte de bois où l'on est assis, le corps nud, & exactement enfermé, excepté la tête, met le Malade tout en sueur. On y reste environ une demi-heure, après quoi on achève de suer encore dans des draps chauds. On pose sur le trou, par où passe la vapeur, un couvercle d'étain, dont le milieu tourne & laisse à volonté une ouverture plus ou moins grande, qui donne plus ou moins de vapeur. Si on l'ouvroit tout à fait, on pourroit être brûlé ou suffoqué dans la machine.

La fameuse fontaine de Corneille, où l'on va boire l'eau chaude tous les matins, est un petit édifice carré, bâti à l'italienne, avec une platte-forme entourée d'une balustrade, & posée sur

quatre colonnes. Ce bâtiment a quatre faces ; & l'eau tombe de chaque côté , par autant de tuyaux , dans de larges coquilles. A côté , est une grande galerie , où les Buveurs se promènent ; & aux deux extrémités sont des appartemens secrets , destinés aux prompts & fréquens usages de cette eau purgative. Les femmes ont un quartier séparé , dont une vieille duegne écarte les hommes ; & l'on feroit payer une amende à ceux qui , par méprise ou à dessein , y entreroient malgré elle. Sa sévérité à cet égard , donne quelquefois des scènes divertissantes aux spectateurs.

La foule des Buveurs est si grande , que ce n'est pas sans peine qu'on approche de la fontaine. Une assemblée confuse de Prêtres , de Moines , de Religieuses , de femmes de qualité , de bourgeoises , de vieux Officiers , de jeunes plumets , jointe à la variété d'habits de toutes les couleurs , de toutes les formes , de tous les pays , de tous les âges , de tous les états , rend ce spectacle également bizarre & comique. Ce que je vous ai dit de la Bourse d'Amsterdam à l'heure où s'as-

semblent les Marchands, peut seul vous donner une idée du murmure barbare, qui se fait entendre à cette promenade, par le mélange des différentes langues qu'on y parle. Quoique l'allemand soit l'idiome du pays, les honnêtes gens n'emploient que le françois, sur-tout dans les assemblées & dans les visites. Mais à la fontaine, où l'on suit son goût sans se gêner, chacun reprend la langue de sa nation pour y causer plus librement. Delà se forme cet assemblage confus de voix, d'idiomes, d'accens, que le son des instrumens qui sont ordinairement sur la place, rend encore plus inintelligible.

L'amour de la liberté semble être l'effet le plus prompt du premier verre d'eau que l'on boit. Cette liqueur met de niveau tous ceux qui viennent à la fontaine; on n'y connoît ni AltesSES, ni Excel- lences; il faut renoncer à toutes les distinctions que la naissance, les dignités, la fortune mettent ailleurs parmi les hommes. Les maladies sont les seuls titres qu'on y respecte; & comme tout le monde s'y croit malade, la déférence, les égards se mesurent sur le degré d'infirmité. « Les eaux passent-elles bien ?

« Vous purgent-elles ? Les rendez-
 « vous bien vite ? Leurs effets sont-ils
 « fréquens ? Quelles voies prennent-
 « elles » ? Voilà la formule des pre-
 mieres civilités, sans distinction d'âge,
 de rang, ou de sexe. On se quitte, on
 se rejoint sans se faire la moindre ex-
 cuse ; on s'en félicite au contraire ;
 & quand on se retrouve, on recom-
 mence les mêmes questions. Enfin tous
 ces Buveurs forment, dans le sein d'une
 ville libre, d'une république, une so-
 ciété plus libre, plus républicaine,
 qu'elle ne l'est elle-même.

Les promenades ordinaires d'Aix-
 la-Chapelle sont les remparts de la
 cité, & le village de Borschet, où l'on
 trouve aussi des fontaines chaudes.
 Chaque maison a ses bains & ses puits
 particuliers, qui ont tous un égal de-
 gré de chaleur & de vertu. On s'ar-
 rête au milieu de la rue, pour y con-
 sidérer une source bouillante qui y est à
 découvert, & entourée d'un mur à
 hauteur d'appui. L'eau y bouillonne
 avec autant de force, que dans une
 cuve de brasseur. Elle n'en est ni moins
 claire, ni moins transparente, & n'a
 aucune odeur désagréable ; mais sa

vapeur est si épaisse, que, dans des moments, elle empêche qu'on ne la voie. Il s'élance, du fond, une quantité de bulles d'air, qui montent perpendiculairement, & se dissipent à la superficie. On n'y plongeroit pas la main sans se brûler; les œufs s'y durcissent en trente minutes; les cochons de lait y laissent leur soie, les poulets leurs plumes, &c. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que dans la même rue; & précisément vis-à-vis de cette fontaine, un ruisseau d'eau froide fait tourner un moulin, & forme un courant, qui, parallèle à celui des eaux chaudes, côtoie la colline opposée. Une petite prairie d'environ dix toises de large, sépare seule ces deux ruisseaux.

Borschet est bâti sur les deux collines; la principale rue, qui s'étend du haut en bas de la montagne, est fort large; mais la pente en est si rude, qu'on croit descendre dans un précipice. Cette longue rue aboutit à une vallée formée par deux montagnes; & c'est là que sont des bains, plus doux, moins fatiguans que ceux de la ville d'Aix, & qu'on prend pour les mêmes infirmités.

rés. Il y en a d'autres d'une espece particuliere : ce sont de grands tuyaux de fer-blanc , dressés sur un trou percé au pavé de la chambre , directement au-dessus des canaux qui portent l'eau de la source dans les bassins. La vapeur de cette eau bouillante ne trouvant point d'issue , monte abondamment dans ces tuyaux , & s'échappe par des especes de cornets ou d'entonnoirs , qui y sont attachés. Les Malades, qui ne sauroient supporter le bain d'eau , ou à qui le bain entier de vapeurs seroit nuisible ; présentent les parties infirmes à l'ouverture de ces cornets , qu'ils peuvent ouvrir ou fermer à leur volonté , & se donnent ainsi le degré de chaleur qui leur convient.

Depuis long-tems les propriétaires des bains de Borschet ont la réputation de n'être pas fort séveres. On prétend que c'est le rendez-vous de tous ceux qui cherchent les plaisirs obscurs ; & l'on raconte , à ce sujet , mille petites historiottes qui réjouissent les étrangers. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les jours de fête les habitans d'Aix-la-Chapelle y courent avec leurs femmes & leurs amis ; qu'ils y font des parties

de bains, comme on fait ailleurs des parties de jeux ou de pâisirs; qu'ils s'y régalent entr'eux, y boivent & se divertissent; mais les personnes d'un certain ordre n'y paroissent ni ce jour-là, ni le lendemain.

La prairie de Borschet est une promenade solitaire, mais agréable. On y trouve tout ce qui peut faire aimer la campagne: le murmure d'une infinité de ruisseaux qui la traversent; les oiseaux qui ne cessent de l'égayer par leurs chants; l'ombre des arbres plantés par la nature même, sans ordre, sans symmétrie; des animaux qui y pâissent avec tranquillité; tout y respire la simplicité & l'innocence. On voit sur les hauteurs une église, dont l'architecture extérieure forme une sorte de décoration. Elle appartient à une abbaye de Chanoinesses, qu'on nous dit être des meilleures familles du pays. Le pouvoir que l'Abbesse leur accorde, de recevoir du monde, est une ressource pour les personnes qui viennent ici prendre les bains. Il y a dans le village, un grand nombre de manufactures de draperies, qui y réussissent d'autant mieux, que la liberté

y est entiere , & pour le genre des étoffes , & pour les ouvriers qui les fabriquent.

Les ruisseaux de Borschet forment un étang , où l'on admire une merveille qu'on croit être unique en Europe. Quoique l'eau en soit tiède , chaude même , elle est cependant très-abondante en poisson ; & l'on assure qu'il y devient plus gros en moins de tems , que dans les eaux ordinaires. On y pêche beaucoup de truites & de perches ; & l'on en prend quelquefois de monstrueuses.

On voit encore , aux environs d'Aix-la-Chapelle , une mine de pierre calaminaire , appelée communément Calamine. C'est , à proprement parler , la matrice , ou la miniere terreuse du zinc. L'endroit où se trouve ce fossile , est un lieu désert , un terrain aride , dont l'herbe est presque grillée , tant par l'acreté des minéraux , que par les vapeurs métalliques qui s'en exhalent. On n'y apperçoit que quelques cabanes , qui servent de retraite , pendant la nuit , aux malheureux occupés pendant le jour , à tirer cette pierre des entrailles

de la terre. Elle se présente quelquefois sous les premières couches de sable ; & c'est la meilleure ; mais elle est moins abondante , que celle qui vient dans le roc , à vingt-cinq ou trente pieds de profondeur. On creuse des puits , comme dans la plupart des mines ; & le fossile se monte par le moyen d'un cylindre & d'une roue de cinquante pieds de diamètre , mise en mouvement par un courant d'eau. Les Mineurs y descendent avec une corde , se répandent dans divers chemins qu'ils ont creusés comme dans une carrière , & remplissent des paniers de cette pierre , qu'on tire en haut avec la roue. La calamine n'affecte point de figure ni de couleur déterminées. La rouge contient beaucoup de fer , la grise beaucoup de zing , & est la meilleure pour convertir le cuivre rouge en laiton. Une fois tirée de la terre , elle a besoin d'une cuisson pour en détacher les parties sulphureuses. On fait un lit de bois , un lit de charbon , & un lit de pierre , le tout couvert de gazon ou de tourbe. Un Maître de feu juge de son ardeur & de sa durée ; ce qui n'est pas

pas une chose indifférente ; car une fournée d'environ vingt toises de long, est un objet de vingt-cinq à trente mille francs, qui seroit perdu si on lui donnoit trop de cuisson. La calamine, calcinée comme de la pierre à chaux, se porte ensuite dans des magasins, où l'on vient de Liège ou de Namur, la chercher avec des charrettes. Cette mine appartient à la Reine de Hongrie, qui la fait valoir par un Directeur, & en tire soixante & dix pour cent de bénéfice. C'est principalement à Namur qu'on la travaille, à l'aide de machines & de fourneaux faits exprès, pour en extraire le zing, & l'associer au cuivre rouge. Le zing est un demi-métal, dont la couleur est d'un blanc brillant, tirant sur le bleu. Il s'unit très-promptement avec certaines substances métalliques, surtout avec le cuivre, qu'il change en un beau jaune doré, suivant les proportions de l'alliage. De cassant qu'il étoit, il devient malléable, & aussi ductile qu'on peut le souhaiter pour être fondu en table, & ensuite travaillé de toutes les façons, & pour toutes sortes d'usages.

A une lieue d'Aix, est une houlrière qui fournit du charbon de terre à la ville & aux environs. A côté, est un moulin à dez de cuivre, où un homme seul peut en faire quatre mille dans sa journée. On vante aussi beaucoup les aiguilles de ce pays, dont la fabrication est assez curieuse. Les ouvriers, peu jaloux de leur art, introduisent tout le monde dans leurs ateliers, & répondent, avec complaisance, à toutes les questions qu'on leur fait. On n'imagine pas, par combien de mains il faut que passe une aiguille, pour avoir toutes ses façons; & il n'est pas moins inconcevable, qu'on puisse les donner à si vil prix. Les personnes qu'on y emploie sont la plupart des enfans, dont plusieurs n'ont pas plus de huit ou neuf ans. Ils sont rangés des deux côtés d'une longue table qui leur sert d'atelier, ont tous leurs outils différens; & chaque aiguille doit passer par leurs mains, avant que d'avoir sa perfection. Le Maître se réserve le soin de les couper; & cette opération se fait en un instant. Il prend un paquet de fer filé, & le lie à peu près

comme un faisceau de verges. Il le divise ensuite, & le coupe en différentes mesures, selon la longueur qu'il veut donner à ses aiguilles. D'un seul coup de ciseau, il en expédie ordinairement une centaine, & les met dans des boîtes rangées par classes. Celui qui est au bout de la table, en prend une poignée devant lui, les lime pour les arrondir, & les pousse ensuite près de son voisin. Celui-ci fait la pointe; un troisième frappe sur le bout opposé, l'applatit, forme la tête. Un quatrième la perce avec un petit outil; un cinquième y donne un coup de lime de chaque côté; le dernier enfin les ramasse, & jette toutes celles d'une même espèce dans le lieu qui leur est destiné. Cela se fait avec une justesse, un ordre, une diligence incroyables.

Des aiguilles qui ont occupé tant de mains, n'ont cependant pas encore leur perfection : il faut leur donner une trempe qui les durcisse, en les mettant au feu, & les plonger dans une eau préparée. On les en tire moins polies qu'auparavant; l'ouverture même, où le fil doit passer, est souvent bouchée par des pailles de fer.

Sij

On les polit donc de nouveau ; & pour cet effet, on les range sur une grosse toile ; on jette dessus certain gravier ; on les enveloppe dans la toile ; & à chaque pli, on met d'autres aiguilles avec de ce même sable ou machefer, jusqu'à ce qu'on en ait fait un rouleau qu'on lie fortement. On porte plusieurs de ces paquets dans une espèce de moulin, où à force d'être remués & froissés sous les pilons, les aiguilles se polissent par la friction de ce gravier. Ce travail n'a rien d'extraordinaire pour celles qu'on emploie à faire la tapisserie ; mais où l'industrie brille principalement, c'est dans ces fines aiguilles, qui servant à coudre la mousseline, sont presque aussi délicates, que le fil même de la toile. Elles ont pourtant occupé autant de mains que les autres, & reçu les mêmes façons. Tandis que j'observois cette manœuvre, de petits garçons s'empressoient à l'envi de prouver leur adresse, en perçant des cheveux qu'ils s'arrachotent de la tête, & qu'ils enfilotent avec d'autres comme des aiguilles.

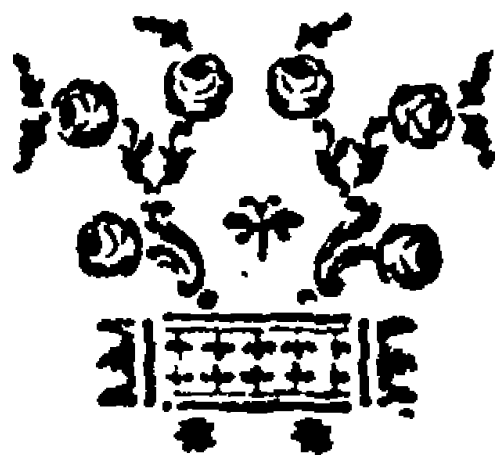
L'auberge de Madame Bougy est une des maisons les plus connues de

la ville d'Aix ; & Mademoiselle Si-
nette , l'une de ses filles , un des plus
jolis meubles de l'auberge. Cette hô-
tellerie occupe trois bâtimens remplis
de la meilleure compagnie. On y a pra-
tiqué une grande & belle salle , où se
trouve , tous les jours , une nombreuse
assemblée ; & il s'y donne un bal deux
fois la semaine. J'y ai vu danser jus-
qu'à vingt femmes à la fois. Les autres
jouent , causent ou prennent des ra-
fraîchissemens. C'est le tems de la plus
grande gaieté ; on n'imagine pas que ce
soient les mêmes personnes qu'on a vues
à la fontaine ; & tous ces étrangers
forment deux peuples différens en un
même jour. Le matin ce sont des
gens infirmes , uniquement occupés de
leurs maux. Leur air languissant & né-
gligé semble exprimer toutes les mala-
dies de la nature. L'un se plaint de son
médecin , l'autre de son régime ; celui-
ci de l'odeur des eaux , celui-là de leur
pesanteur. Presque tous ont un visage
si fatigué , si abattu , qu'on leur pro-
mettroit à peine un mois de vie. Voyez-
les au bal : c'est un peuple nouveau ,
qui ne respire que la galanterie , la
joie , le plaisir , l'amusement. L'argent

214 LES ENVIRONS
qu'on donne à la porte , y établit une
parfaite égalité, à l'exception peut-être
de quelques Seigneurs Allemands , qui,
esclaves des grands titres, aiment mieux
s'ennuyer seuls , que de s'amuser avec
des gens qu'ils croient au - dessous
d'eux.

Je suis , &c.

A Aix-la-Chapelle , ce 10 juin 1756,



LETTRE CCLV.

LES ENVIRONS DE LA HOLLANDE.

JE ne vous promets pas, Madame, de longs détails sur des pays que je n'ai vus qu'en courant ; je vous écrirai comme j'ai observé, c'est-à-dire, rapidement, pour ne fatiguer ni votre attention ni la mienne.

D'Aix je me rendis à Juliers pour aller à Dusseldorp. Le duché de Juliers appartient à l'Electeur Palatin ; & les trois religions, Catholiques, Luthérienne & Réformées y ont un libre exercice. La capitale, dont le duché porte le nom, est fortifiée régulièrement, & défendue par une forte citadelle. Les abords en sont infiniment agréables : les ponts peints en bleu & blanc, une jolie balustrade de fer qui sert de garde-fou, présentent une avenue très-riante : la ville y répond mal par sa petitesse.

C'est dans ce pays, que se donna cette célèbre bataille de Tolbiac, où Clovis se rappelant ce qu'il avoit entendu

dire du Dieu des Chrétiens, fit vœu d'embrasser sa religion, s'il le rendoit vainqueur de ses ennemis. Dans l'instant la victoire pencha de son côté, & eut les suites les plus glorieuses. Le Prince, fidèle à sa promesse, se fit instruire & baptiser, le jour de Noël, par saint Remi, Archevêque de Rheims. Il fut puissamment secondé dans toutes ses entreprises par le Clergé de la religion qu'il avoit embrassée ; mais il est affligeant, qu'en se soumettant au dogme, il n'ait pas assez profité de sa morale, pour se préserver des cruautés auxquelles il se porta dans la suite contre tous les Princes ses parens.

Ces mêmes lieux servirent encore une fois de théâtre à la valeur françoise, lorsque Thierry, roi de Bourgogne, & Théodebert, roi d'Austrasie, se disputoient quelques parties de l'Alsace & de la Champagne, sur lesquelles ils prétendoient, l'un & l'autre, avoir des droits. Clovis s'étoit battu contre les Allemands ; au lieu que ses petits-fils cherchoient à s'entre-détruire eux-mêmes. Le carnage fut si épouvantable, qu'un historien a écrit, que des bataillons entiers de corps

morts demeurèrent debout , ferrés les uns contre les autres. Cette peinture est exagérée ; mais elle dirige le jugement du lecteur. Théodebert vaincu pensa à la retraite , & perdit autant de monde dans la fuite , que dans le combat. Les campagnes, de Tobiac à Cologne , furent jonchées de morts & de mourans. Depuis cette triste journée , le sort de Théodebert est devenu un problème historique. Les uns ont écrit qu'il eut la tête tranchée ; d'autres , qu'il entra dans l'état ecclésiastique ; d'autres , qu'il fut massacré par les ordres de Brunehaut , son aïeule.

J'ai loué le riant aspect des environs de Dusseldorp. La ville couverte de tuiles d'un beau rouge , paroît nouvellement construite , & ne dément point l'air de propreté qu'elle a de loin. Les maisons en sont bien bâties , les rues fort belles , mais d'un petit pavé dur , & assez mal entretenu.

Mon premier soin fut d'aller voir la fameuse galerie , dont j'avois si souvent entendu parler ; & je la trouvai encore au dessus de sa réputation. Trois cents tableaux forment le fond de cette magnifique collection , dont une

salle entière est composée des chefs-d'œuvre de Rubens. Dans une autre, tout le cordon inférieur est du chevalier Vanderwerff. Les Rembrant, les Vandeyck occupent aussi différentes places ; & un Charlatan de Gerard-Dou est un des plus rares & des plus excellens morceaux de cette galerie & de cet Artiste.

Dusseldorp est la capitale du duché de Berg , qui , après avoir appartenu à des Seigneurs particuliers , passa de la Maison de la Marck , dans celle de Cleves , & ensuite à l'Electeur Palatin. Cette ville est située à la droite du Rhin , dans l'endroit où la rivière de Dussel , qui lui donne son nom , se jette dans ce fleuve. C'est une place forte , défendue par un bon château : un des derniers Electeurs , qui y faisoit sa résidence pendant que les François détruisoient Heidelberg & Manheim , s'étoit attaché à l'agrandir & à l'embellir. Le palais électoral y est très-beau ; mais ce sont ses tableaux qui en font le principal mérite. Sur le marché , vis-à-vis de la maison de ville , on voit la statue équestre , en bronze , de ce même Electeur , & dans l'église

collégiale ; plusieurs monumens des anciens Ducs de Juliers & de Berg. On remarque sur-tout celle des Observantins , la plus belle de la ville.

En suivant le cours du Rhin, on arrive à Vesel , capitale de la partie orientale du duché de Cleves , sous la domination du roi de Prusse , qui possède tout ce pays. Cleves, Duisbourg & Emmerick sont trois autres villes du même Duché, appartenant au même Maître. Les Catholiques, les Luthériens, les Calvinistes & les Juifs y ont des églises, des temples & des synagogues, les Réformés une Université, les Jésuites des collèges, le Souverain des maisons de plaisance.

Les environs de Cleves m'ont paru très-agréables : on voit, de tous côtés, des collines riantes, de belles vallées, des prés & des champs fertiles. Ces beautés naturelles ont été augmentées par les soins du Prince Maurice de Nassau Siegen, qui y a fait planter plusieurs allées d'arbres pendant le tems de son gouvernement. Cette ville est la capitale de tout le Duché, le siége de la Régence, de la Chambre de la guerre & des domaines. Elle est

partagée en haute & basse, la première, bâtie sur trois collines, la seconde, au bord d'une petite rivière qui se jette dans le Rhin à un demi mille de ce fleuve. Du haut de la tour du château de Schwanembourg ; on découvre, dans un tems clair, jusqu'à vingt-quatre villes : on croit que cette tour existoit trois cens ans avant la naissance de Jesus-Christ. Le grand nombre d'inscriptions, de médailles & d'autres antiquités qu'on trouve dans ce pays, prouvent que les Romains y ont eu des établissemens.

Wesel, la plus grande ville du duché de Cleves, munie d'une bonne citadelle, située sur le Rhin à l'embouchure de la Lippe, paroît avoir tiré son nom de la multitude de belettes, en allemand *Wiesel*, que produit une forêt voisine ; du moins est-il certain qu'elle porte trois de ces animaux dans ses armes. Les Luthériens, les Catholiques & les Réformés y ont des églises. On y trouve aussi des couvens d'hommes, & des abbayes de Chanoinesses qui ne sont pas assujetties à une résidence continuelle : plusieurs même font profession de la religion protestante.

C'est à Wesel, que j'ai mangé pour

la première fois, de ce fameux pain de Westphalie, appelé vulgairement Bompournikle. Ce nom lui vient, dit-on, d'un Officier François, à qui on en avoit offert, & qui répondit que ce pain grossier n'étoit bon que pour Nickel; & ce Nickel étoit son cheval. Les habitans prétendent que le Bompournikle ne mérite pas ce mépris; qu'il est très-propre à nourrir & à fortifier le corps; que les anciens l'ont connu sous le nom de *panis fursuraceus*, pain de son; que les athlètes, dont les membres étoient robustes & vigoureux, ne prenoient point d'autre nourriture; & que le peuple Romain en a mangé pendant les trois cents premières années de la République. A entendre ces bons Westphaliens, c'est à leur Bompournikle, qu'ils doivent cette vigueur d'esprit, cette égalité de mœurs, cette solidité de jugement qu'ils apportent dans les affaires; & qui les distinguent des autres nations. Delà ils inferent que cette nourriture est préférable à toute autre espèce de pain, & que l'Officier François avoit le plus grand tort du monde, de ne l'employer que pour son cheval.

En tirant au Nord-Est, on entre dans l'évêché de Munster, un des plus

considérables états du cercle de Westphalie. Ces deux noms, Madame, vous rappellent ce fameux traité, qui a été la suite d'une si longue guerre entre toutes les Puissances ; dont les seuls préliminaires ont fourni matière à une de nos meilleures Histoires ¹⁾ ; qui a servi de base à toute la politique de l'Europe, & auquel ont concouru les plus grands Négociateurs du dernier siècle. Ce traité, une des plus célèbres époques de l'histoire, fut conclu à Munster & à Osnabruk, & termina une guerre sanglante & opiniâtre, que la haine, l'ambition, & mille intérêts opposés sembloient devoir rendre éternelle. L'hérésie en avoit allumé le flambeau ; mais bientôt l'intérêt politique prévalut sur celui de la religion ; & l'on vit les Protestans s'unir aux Catholiques, & les Catholiques combattre sous les enseignes des Protestans.

La Suede vouloit se faire un établissement en Allemagne ; l'Espagne redemandoit les provinces que la révolution des Pays-Bas avoit soustraites à sa domination ; la France songeoit à mettre des bornes à l'énorme puissance de la Mai-

(1) Celle du pere Bougeant.

son d'Autriche ; les Princes & les États d'Allemagne défendoient la liberté germanique. Que d'obstacles ne falloit-il pas surmonter, pour concilier tant d'intérêts différens ? Chaque parti avoit des vues générales, opposées à celles des ennemis ; & dans chaque parti, chacun avoit ses vues particulières, souvent contraires à celles de ses propres alliés. Les Princes intéressés étoient trop puissans pour recevoir la loi, & trop foibles pour la donner. Les vainqueurs ne vouloient rien céder de leurs conquêtes ; les vaincus ne vouloient rien relâcher de leurs droits. Les plus ambitieux vouloient gagner au traité ; les plus modérés ne vouloient point perdre ; tous se flattoient, ou de s'assurer, par la négociation, le fruit de leurs victoires, ou de réparer, par leur habileté, les breches que la guerre avoit faites à leurs États.

Ces difficultés, communes à toutes les négociations, paroissoient insurmontables dans celle-ci. Il falloit, pour ainsi dire, changer la face de toute l'Europe, étendre ou resserrer les limites des Empires, & faire passer de grandes provinces sous une domination étrangère. Aussi

ce traité fut-il le fruit d'un travail infini & d'une prudence consommée. Le nom seul des Ministres qui y travaillèrent, suffit pour donner la plus haute idée de leur négociation. Ce furent le Cardinal Mazarin, Don Louis de Haro, Oxenstiern, Salvius, d'Avaux, Servien, Pegnaranda, & tout ce qu'il y avoit de Politiques habiles dans les Cours du monde chrétien. Ainsi, après qu'on eut vu les plus fameux Généraux signaler leur valeur par des victoires sanglantes, & désoler les provinces, on vit les plus célèbres Négociateurs travailler de concert à pacifier l'Europe. Rassemblés, pour ainsi dire, dans le temple de la paix, on les vit mettre en usage tout ce que l'adresse & la prudence humaine peuvent imaginer de plus subtil, &, dans un nouveau genre de combat, se disputer la victoire en déployant tous les ressorts de la politique. Mais ce fut principalement aux succès des armes de France & de Suede, & à la manière dont un Turenne & un Königsmarck firent la guerre en Allemagne, que l'Europe fut redevable de cette paix; car les vrais pacificateurs sont ceux qui battent les ennemis.

Parmi les divers articles contenus dans le traité de Westphalie, il fut stipulé que l'on créeroit un huitième Electorat en faveur de la ligne Palatine de Baviere ; & que l'une des deux venant à s'éteindre, ce huitième Electorat seroit supprimé ; qu'on ne feroit rien dans l'Empire, sans l'avis & le consentement des Princes & des Etats qui le composent ; que chacun d'eux pourroit, à l'avenir, contracter des alliances avec des étrangers pour sa sûreté & sa conservation, pourvu qu'elles ne fussent ni contre l'Empire, ni contre son Chef ; que la suprême Seigneurie sur les Evêchés de Metz, Toul & Verdun, ainsi que sur Moyenvic, appartiendrait à la France ; que l'Empereur & l'Empire lui céderoient l'Alsace, & qu'elle auroit droit de tenir une garnison à Philisbourg ; que l'Archevêché de Magdebourg, les Evêchés d'Alberstat & de Minden seroient sécularisés & cédés à l'Electeur de Brandebourg, en dédommagement de ce qu'on lui avoit ôté pour le donner aux Suédois. Il fut permis à chacun de professer à son gré la confession d'Ausbourg, &

de se maintenir dans la possession des biens enlevés aux églises. Enfin, il est dit que les Suisses resteront dans une *quasi-possession* de toute exemption & liberté par rapport à l'Empire. Le Pape, qui s'étoit porté pour Médiateur, finit par protester contre tout ce qui s'étoit fait, mécontent de ce qu'on avoit aliéné tant de biens ecclésiastiques, & permis la confession d'Ausbourg; mais la politique exigeoit tous ces sacrifices; & on le laissa crier tant qu'il voulut.

La ville de Munster, située à peu de distance de l'Embs, au bord de la petite rivière d'Aa, dans une contrée fertile & agréable, doit son origine à Charles Magne, qui, pour favoriser la conversion des idolâtres du pays, établit, dans ce lieu, un monastere dont elle prit le nom. Les troubles qu'y ont excités les Anabaptistes, ne l'ont pas rendue moins célèbre, que le traité qui a pacifié l'Europe. Elle a été libre & impériale jusqu'en 1661, que les habitans s'étant soulevés contre leur Evêque, il l'assiégea, la soumit, & l'unit à son domaine. La ville est grande, bien peuplée, & a huit paroisses. Le cha-

pitre de la cathédrale est composé de quarante Chanoines, qui doivent faire preuve de seize quartiers. On promene tous les ans, au son du tambour, les armes du dernier reçu, peintes sur une bannière, afin que chacun puisse les examiner. Ceux de la collégiale de Saint-Lambert sont tenus aux mêmes preuves. C'est à la tour de cette église, que fut suspendu, dans une cage de fer, le fameux Roi des Anabaptistes.

Outre un couvent de filles, où l'on fait aussi des preuves d'ancienne noblesse, on compte, à Munster, plusieurs maisons religieuses tant d'hommes que de femmes, des Chevaliers de l'ordre Teuto-nique, de l'ordre de Malthe, &c.

L'Evêque qui jouit d'un million de revenu, est Prince de l'Empire, Directeur du cercle de Westphalie, & a voix & séance à la Diette. Son diocèse, qui est très-étendu, l'étoit encore plus anciennement ; il comprenoit une grande partie des Pays-Bas protestans ; mais tel qu'il est, il contient encore douze villes qui sont appelées aux assemblées de la province, douze autres, & autant de bourgs, qui n'ont point de juridiction municipale.

Clément Auguste , Duc de Bavière ;
 Electeur de Cologne, est aujourd'hui le
 soixante-deuxieme évêque de Munster.

Ce diocèse confine à celui d'Osna-
 bruk , qui doit également son ori-
 gine à Charles - Magne. Ce Prince ,
 après avoir vaincu Wittikind, duc des
 Saxons , y établit un Evêché , & y
 fonda la premiere cathédrale du pays.
 La ville, divisée en ancienne & nou-
 velle , & située sur la riviere de Hase ,
 est d'une grandeur médiocre , mal peu-
 plée , & anciennement défendue par
 le château de Peterbourg , où l'Evê-
 que , qui en est le Souverain , fait au-
 jourd'hui sa résidence. Le Magistrat est
 luthérien , & se renouvelle chaque an-
 née au mois de janvier , par voie d'é-
 lection. La ville a droit de faire battre
 de la monnoie de cuivre , & l'a exercé,
 la derniere fois , en 1740.

L'Evêché est possédé alternativement,
 depuis la paix de Westphalie , par un
 Catholique & par un Luthérien. Le
 premier est élu librement par le chapi-
 tre ; le second doit être choisi dans la
 maison de Brunswick Lunébourg. L'E-
 vêque protestant n'a que le gouverne-
 ment civil ; l'ecclésiastique est dévolu

alors à l'Archevêque de Cologne, Métropolitain du pays, qui y tient, pour l'ordinaire, un Suffragant. Le palais épiscopal appartient aux Princes de Brunswick - Lunébourg, qui sont dans l'usage de le prêter au Prélat catholique, à charge de l'entretenir.

Les deux religions ont ici un libre exercice, un collège & de belles églises. La cathédrale, dédiée à saint Pierre, est petite & d'une structure commune. De vingt-cinq canonicats, il y en a trois remplis par les Protestans. Les Jésuites ont le revenu de quatre prébendes, qui les oblige de fournir des Professeurs au collège, & des Prédicateurs à la cathédrale.

On voit à l'hôtel-de-ville, dans la salle où a été conclu le traité de 1648, les portraits de la plupart des Ministres qui ont eu part à la pacification. On montre aussi, dans un mince *in-fol.* ceux des Evêques d'Osnabruck, dessinés à la plume. On conserve dans la cathédrale, les reliques des saints Crispin & Crispinien, renfermées dans des cercueils d'argent. Les Catholiques n'ont pas droit de faire des processions hors de l'enclos de leur église. Cette ville est la pre-

miere de Westphalie, qui reçut la religion luthérienne, après que Herman Hecker, Augustin, ami de Luther, & d'autres l'eurent prêchée.

Dans le dessein de me rendre à Hambourg, je laissai, sur ma gauche, la partie septentrionale du cercle de Westphalie, où rien ne peut attirer un voyageur. J'en excepte la ville d'Emden, capitale de l'Oostfrise, située à l'embouchure de l'Embs qui lui donne son nom. Cette rivière y forme un port qui la rend très-commerçante; & le Roi de Prusse, son Souverain, y a établi une Compagnie de négoce, qui devient tous les jours plus florissante. Les Hollandois en tirent des bœufs, des bois de charpente, des toiles de Munster & de Paderborn, & y envoient des draps, des soieries, des vins, & de toutes sortes d'épiceries. Ce pays, anciennement partie du royaume de Frise, détruit par Charles-Magne, a été ensuite possédé par des Seigneurs, dont la race a fini en 1744. Le Roi de Prusse a recueilli leur succession, & a uni cette principauté à ses domaines. Emden est une ville riche, puissante & défendue par deux forts. La plupart

de ses habitans sont calvinistes ; il y a aussi des Luthériens, des Anabaptistes, des Juifs ; ces derniers y ont le libre exercice de leur religion. Aurich & Norden sont deux autres villes de cette même contrée, dont la première étoit le séjour, la seconde le lieu de la sépulture de ses Princes.

D'Osnabruck on arrive à Hambourg par le duché de Brême, qui prend son nom de sa capitale. Brême est une ville de commerce, grande, riche, & bien fortifiée, avec une bonne garnison. Le Weser qui la traverse à douze lieues de son embouchure dans la mer d'Allemagne, la partage en vieille & nouvelle ville. Elle est divisée en quatre quartiers ; & chaque quartier est gouverné par un Bourguemestre & six Conseillers, qui professent tous la religion calviniste. Je ne m'y arrêtai qu'un jour ; & ce fut pour y voir une mauvaise comédie, où un tyran égorgeoit un homme de sang froid, & se pendoit ensuite lui-même sur le théâtre. Un vieux scélérat prenoit, par méprise, le poison qu'il avoit préparé pour son fils, & mouroit dans des convulsions, dont les plus hideuses étoient celles qui fai-

soient le plus rire. Une Vénus se déguisoit en Bohémien , en maître de chapelle , en courtisane , & traînoit à sa suite cinq ou six Amours , dont elle venoit successivement d'accoucher. Ces Amours alloient se cacher derrière une terrible Pallas ; & tandis qu'elle exhortoit , je ne sais quel Prince , à la sagesse , ces enfans malins frapportoient la Déesse de cinq ou six coups de fleche en façon de poignard , qui lui donnoient quelque distraction , & la faisoient éternuer & grimacer ; puis elle reprenoit le fil de sa harangue , jusqu'à ce qu'on redoublât les coups de filet , qui la rendoient amoureuse du Prince.

J'étois à côté d'un vieux Baron , qui , ayant voyagé en France , connoissoit notre théâtre , & ne pouvoit s'empêcher de s'élever contre le mauvais goût de celui de sa Nation. « Il est vrai , me » dit-il , que les désagrémens qu'on » donne à nos Comédiens , doit nuire » nécessairement au progrès de cet art. » Nous avons très-peu de villes , où il » y ait une salle de spectacle : les Ac- » teurs , en arrivant , sont obligés de » faire bâtir , à leurs frais , une baraque ; » pourvu

» pourvu qu'ils en obtiennent encore
 » la permission, pour laquelle les Ma-
 » gistrats ne manquent jamais de les
 » rançonner cruellement. L'emplace-
 » ment étant ordinairement petit &
 » peu commode, la rétribution est mé-
 » diocre, & suffit à peine pour l'entre-
 » tien de la Troupe. Aussi ces princes à
 » cothurne & à brodequin, se trouvent-
 » ils presque toujours sans habits, sans
 » linge, sans décoration, & le plus
 » souvent sans subsistance. La scene du
 » Roman Comique de Scaron, lorsque
 » les Comédiens arrivent dans la ville
 » du Mans, n'est rien en comparaison
 » de ce qui se passe en Allemagne.

» Il faut convenir, que de leur côté;
 » ils ne traitent pas mieux nos pieces
 » de théâtre, qu'ils ne sont eux-mêmes
 » traités par le public. En général,
 » ce sont des machines mal organisées,
 » qui n'ont jamais sçu concerter une
 » représentation, & n'ont aucune idée
 » de ce bel ensemble, qui caractérise
 » principalement la Scene Françoisse.
 » Quand il est question d'une piece
 » nouvelle, ils la lisent chez le Direc-
 » teur; & deux jours après, sans autre
 » répétition, ils la jouent sur le théâ-

» tre , où ils travaillent continuelle-
 » ment de mémoire , & fatiguent les
 » spectateurs. Un Acteur le tient
 » dans la coulisse pour souffler son ca-
 » marade , jusqu'à ce que , relevé par
 » un autre , il aille lui-même se joindre
 » à l'action. On voit Achille furieux ,
 » après s'être opposé au sacrifice de sa
 » chère Iphigénie , rester tranquille-
 » ment dans la coulisse , pour aider la
 » mémoire de ceux qui veulent la sa-
 » crifier. Ils ne connoissent ni cette
 » illusion théâtrale , ni cet air majes-
 » tueux & imposant , qui doit accom-
 » pagner ces grandes représentations ;
 » & d'un tableau de Rubens , ils ont le
 » secret de faire une esquisse de Callot.
 » Ce défaut de goût & de talent , joint
 » à l'affreuse misère des Comédiens ,
 » dégoûte ceux de nos poëtes , qui
 » pourroient se distinguer dans cette
 » carrière , de travailler pour le théâtre.
 » Au commencement de ce siècle ,
 » la scène allemande étoit dans la plus
 » grande barbarie. Dans les pieces les
 » plus sérieuses , il y avoit toujours un
 » *Hans-Wurst* , c'est-à dire , un bouffon ,
 » dont le caractère étoit un mélange
 » de la grossièreté d'Arlequin & de la

» Stupidité de Gille ou de Pierrot. Je
 » me souviens aussi d'avoir vu, dans
 » ma jeunesse, une tragédie d'Œdipe,
 » où ce Prince, dans le premier acte,
 » étoit un enfant qu'on portoit dans la
 » forêt; au second, il combattoit en
 » héros contre son pere; & dans le
 » troisieme, il mouroit de vieillesse.
 » Nous avons encore le drame fameux
 » du docteur Faustus, célèbre sorcier
 » d'Allemagne, qui occupe un espace
 » de vingt-quatre ans.

» Dans les grandes villes d'Alle-
 » magne, certains corps de métiers
 » sont en possession, depuis un tems
 » immémorial, de jouer des farces à
 » toutes leurs processions. On appelloit
 » Maîtres-Chantres ces sociétés d'ou-
 » vriers & de poètes tout à la fois.
 » Au milieu du seizieme siecle; un
 » d'entr'eux, nommé Hans Sachs,
 » maître chanteur & cordonnier à Nu-
 » remberg, avoit un génie si prodi-
 » gieusement fécond, que ses drames
 » forment des volumes *in-folio*. On
 » prétend qu'il en a composé plus de
 » six mille durant le cours de cinquante
 » années.

» L'art dramatique est de tous les
 T ij

» genres de poésie , celui que les Alle-
 » mands ont le moins cultivé ; cepen-
 » dant on ne peut pas dire que leur gé-
 » nie s'y refuse totalement. On a di-
 » visé leur théâtre en trois âges : le
 » premier commence vers le milieu du
 » quinzieme siecle ; & c'est le tems où
 » l'on représentoit, chez vous, les Mys-
 » teres , & chez nous , les Jeux de Car-
 » naval , auxquels succéda le Cordon-
 » nier de Nuremberg. On fit alors des
 » traductions de Térence ; mais on s'est
 » toujours tenu fort éloigné de cet ex-
 » cellent modele.

» Le second âge a , pour époque , le
 » milieu du 17^e siecle. Les Opitz , les
 » Lohenstem , les Gryphius , les Halle-
 » mann y parurent avec succès. Le pre-
 » mier traduisit l'Antigone de Sophocle
 » & les Troyennes de Seneque. Les
 » autres donnerent des pieces tragi-
 » ques & comiques de leur propre
 » composition. Quoique loin des Cor-
 » neille , des Racine , des Moliere , on
 » trouve cependant , dans leurs ouvra-
 » ges , des étincelles de génie. Il est
 » étonnant que la carrière qu'ils ve-
 » noient d'ouvrir avec assez d'avantage ,
 » ait été abandonnée durant soixante
 » ans. L'Allemagne fut ensuite inondée

» de traductions françoises sans choix
 » & sans goût. Pradon trouvoit des
 » traducteurs ainsi que Racine ; & les
 » productions de ce dernier, totalement
 » défigurées , étoient de niveau avec
 » celles de son foible concurrent.

» La troisieme époque ne remonte
 » pas au delà de vingt-cinq ans. Le
 » professeur Gottsched fut le premier
 » qui sentit le mauvais état de notre
 » théâtre , & entreprit d'y remédier.
 » Il crut qu'il suffisoit d'en retrancher
 » les farces qui le déshonorent , & d'y
 » substituer des pieces faites d'après les
 » regles de l'art. En conséquence il
 » s'entendit avec le chef d'une troupe
 » de comédiens , qui tantôt jouoient
 » à Léipsick , tantôt à Brunswick , &
 » traduisit les meilleures pieces de la
 » Scene Françoise. Il donna son *Caton*
 » *mourant* , ouvrage sagement con-
 » duit , mais sans noblesse & mal ver-
 » sifié. Il fit ensuite un recueil de ses
 » pieces , & de celles de plusieurs Au-
 » teurs , dont il forma une espece de
 » Répertoire.

» Une des plus grandes actrices de
 » notre théâtre , Madame Neuber ,
 » eut le courage d'éloigner de sa troupe

» le Hans-Wurst; & après elle, plusieurs
» directeurs se proposèrent de ne plus
» faire représenter que de bonnes co-
» médies. Cependant, depuis quelques
» tems, le goût des farces semble rentrer
» dans ses anciens droits; & à la honte
» de notre nation, vous voyez qu'on ne
» parvient encore à amuser le parterre,
» qu'en lui donnant ces extravagantes
» rapsodies : rien de plus affreux & de
» plus atroce, que les sujets ordinaires
» de nos drames. Cependant les spec-
» tateurs se plaisent aussi aux traduc-
» tions de quelques pièces françoises,
» italiennes, espagnoles ou angloises.
» Les comédiens ont même des cane-
» vas traduits en leur langue, qu'ils
» jouent à l'impromptu, à l'imitation
» des Italiens. Ils sont eux-mêmes, pour
» l'ordinaire, les auteurs des pièces
» nouvelles qu'ils représentent sur leur
» théâtre. Si un particulier en compo-
» soit, il n'en retireroit aucun hono-
» raire, & seroit obligé d'en faire pré-
» sent à un acteur ou à une actrice. Le
» Comédien, auteur ou possesseur de
» l'ouvrage, préleve, lui & ses héri-
» tiers, un certain droit qui lui appar-
» tient, toutes les fois qu'on le repré-

» sente. On n'imprime point les piéces
 » nouvelles; parce que l'impression en
 » ôteroit, suivant le droit germanique,
 » la possession aux particuliers, pour la
 » donner au public. En Allemagne, l'é-
 » tat de Comédien n'a rien de dés-
 » honorant, & n'est point un obsta-
 » cle pour posséder des charges dans
 » l'Etat ».

Les Empereurs avoient établi un évêché à Brême, sous la métropole de Cologne, & ensuite sous celle de Hambourg, lorsque cette ville fut érigée en archevêché. Hambourg ayant été ruinée par les Normands, cette même métropole fut transférée à Brême; & les Prélats qui la gouvernent, eurent rang parmi les Princes de l'Empire. Ils embrassèrent le Luthéranisme; & cet archevêché étant tombé dans la Maison de Holstein, elle le céda à la Suede qui le fit supprimer, & changer en principauté séculière, sous la dépendance impériale. Elle le conserva jusqu'au commencement de ce siècle, que les Danois le lui enleverent, & le cédèrent à l'électeur d'Hanovre qui le possède encore, mais sans préjudice du droit de la ville, qui se gouverne

440 LES ENVIRONS
en république. Le Chapitre luthérien
de la cathédrale de Saint-Pierre a été
aboli. Le domaine des anciens Ar-
chevêques , qui fait aujourd'hui le du-
ché de Brême, a vingt lieues, en quarré,
d'étendue. Le pays m'a paru tres-bon ,
très-fertile , très-peuplé , sur-tout vers
les bords du Weser & de l'Elbe.

Hambourg est une des plus grandes,
des plus belles , des plus commerçan-
tes , des plus riches & des plus flo-
rissantes villes d'Allemagne. Le négoce
y attire des marchands de toutes les
nations de l'Europe. La riviere d'Elbe
l'embellit , & donne le moyen aux
bâtimens qui viennent par mer , de re-
monter jusqu'au pied de ses remparts.
Ce fleuve , large & profond , y forme
un port très-fréquenté ; l'Alster , qui
vient du Holstein , le traverse , & va
ensuite se jeter dans l'Elbe.

Hambourg est encore une de ces villes
qui doivent leur origine à Charles-Ma-
gne : il fit construire un château dans ce
poste important , pour tenir en respect
les peuples qu'il avoit soumis , & qu'il
vouloit attirer au christianisme. Avec
le tems il s'y forma une cité, puis un
Archevêché qui avoit sous sa jurisdic-

tion toutes les églises du Nord. Le luthéranisme y causa les mêmes changemens qu'à Brême ; & les peuples éprouverent les mêmes révolutions. Un Comte de Holstein vendit aux Hambourgeois les droits qu'il avoit sur la ville ; & dès-lors elle devint une république. Sa liberté lui fut néanmoins contestée dans la suite ; mais la Chambre impériale de Spire la reconnut , en 1618, pour une ville libre. On prétend que son association de commerce avec Lubeck , a été l'origine de la Hanse Teutonique. C'est le nom qu'on donne, comme vous savez , à une Compagnie de marchands d'Allemagne & du Nord , qui ont contracté ensemble une étroite alliance , & se sont fait une communication réciproque de leurs privilèges. Hanse est un mot allemand , qui a passé dans notre langue , & signifioit anciennement , société , confédération , assemblée. On appelle villes anscatiques , celles qui sont entrées dans cette association.

Hambourg , divisée en ville ancienne & nouvelle , est entourée de vingt-trois bastions , & défendue par le fort de l'étoile , qui lui sert de citadelle. Elle

est gardée par les Bourgeois partagés en diverses compagnies ; & les rues sont éclairées la nuit par des lanternes. La plupart des maisons , sur-tout dans la nouvelle ville , sont toutes neuves , bâties à la hollandoise , & richement meublées. Les rues de l'ancienne sont bordées de canaux que la marée remplit deux fois par jour ; ce qui facilite le transport des marchandises. On fait monter le nombre des habitans à deux cens mille ames : il y a sur tout beaucoup d'étrangers qui vont s'y établir , tant à cause de leur commerce , que parce qu'on y trouve abondamment les commodités & les agrémens de la vie.

La religion luthérienne est la seule dont on permette ici l'exercice public ; mais les Anglicans ont la liberté de s'assembler dans une maison particulière. Les Catholiques , les Réformés , les Anabaptistes , les Juifs , n'y sont que tolérés ; mais ils ont des églises , des temples & une synagogue à Altona , ville danoise , qui n'est éloignée d'Hambourg que d'une portée de canon. La cathédrale , qui est un bel édifice , a conservé son Chapitre , composé d'un Prévôt , d'un Doyen ,

& de douze Chanoines, tous protestans. Ils ont leurs Cours de Justice aux environs de l'église, avec une bibliothèque publique. On vante la belle sonnerie de la paroisse de Saint-Pierre, le clocher de celle de Saint-Nicolas, percé à jour & soutenu de huit globes dorés, & les orgues d'une grandeur extraordinaire de Sainte Catherine. Il y a un grand nombre d'autres églises desservies par plus de trente pasteurs.

Parmi les couvens arrachés aux Catholiques, on a appliqué les revenus de celui de Saint-Jean à l'établissement d'un Collège composé de sept classes pour les humanités, & d'un auditoire de six Professeurs de philosophie. Le reste de l'emplacement est occupé par une communauté de filles protestantes sous l'autorité d'une Supérieure. Les autres édifices publics, dont la beauté répond à la richesse des particuliers, sont la Bourse, trois Arsenaux pour la marine, l'Hôtel de l'Amirauté, celui de la Monnoie, la Maison des Orphelins, celle de la Discipline, celle des Fileuses, & l'Hôpital des Enfans Trouvés. Il y a aussi de magnifiques promenades; & les environs sont rem-

plis de jardins & de maisons de campagne , qui rendent ce séjour fort agréable.

Le Sénat est formé de quatre Bourguemestres , de quatre Syndics , de quatre Secretaires & de vingt-quatre Conseillers , indépendamment de quatre ou cinq Colléges composés des principaux Bourgeois des quatre ou cinq principales paroisses. Les Magistrats ont le gouvernement des affaires civiles & politiques , & représentent le Souvcrain. Ce n'est pas une de leurs moindres occupations , que leur attention à prévenir les désordres d'une populace toujours prête à se mutiner , & qui se plaît souvent à braver ceux même qu'elle reconnoît pour ses Maîtres. Ils s'appliquent sur-tout à faire fleurir les arts qu'ils croient pouvoir donner de l'aisance à leurs concitoyens & de l'éclat à la République ; & comme la plupart ont voyagé dans leur jeunesse , ils tâchent d'approprier à leur patrie , ce qu'ils ont vu de plus utile chez les étrangers. Le Danemarck prétend avoir des droits sur leur ville , qui a souvent des démêlés avec cette Couronne ; & peut-être auroient-

ils de la peine à les soutenir, si l'Empire cessoit de les protéger. Ils possèdent divers domaines, soit en particulier, soit en commun avec la ville de Lubeck.

On loue la politesse des Bourgeois de Hambourg, que leur attachement au commerce n'empêche pas de cultiver les sciences & les lettres. Plusieurs d'entr'eux ne se délassent de leurs affaires, que par la lecture des bons livres. Ils ont quelquefois des Comédiens François, & souvent un opéra Allemand; dont la musique est dans le goût italien. Si on en croit les Hambourgeois, le plus grand poëte qu'ait eu l'Allemagne, étoit de leur ville; & Broks doit aller de pair, selon eux, avec ce que la France même a produit de plus parfait en ce genre.

Hambourg peut être regardée comme la rivale d'Amsterdam; il ne lui manque, pour l'égaliser, que d'avoir des colonies dans les autres parties du monde. Son entrepôt est formé des marchandises & des denrées de tous les pays commerçans. Il est vrai qu'elle tire de Hollande les productions des Indes orientales & du Levant; mais elle navigue à tous les ports de l'Eu-

rope, & va se pourvoir à la première main, de tout ce qu'elle fait entrer dans ses magasins. Elle s'est emparée du négoce d'une grande partie de la Basse-Allemagne, de celui de Magdebourg & de Dresde. Ses peuples portent, avec autant d'économie que les Hollandois, des cargaisons assorties de toutes les marchandises du Nord aux peuples du Midi, & leur ôtent, par-là, les moyens de faire ce commerce. Mais les Hambourgeois ont eux-mêmes des rivaux dangereux dans leurs voisins les habitans d'Altena, dont le négoce, vivement protégé par le Roi de Danemarck, leur Souverain, devient tous les jours plus florissant. Il y a, entre ces deux villes, une jalousie qui ne peut qu'aller en augmentant, si Altena continue à s'agrandir. Les Suédois la brûlerent en 1713; mais elle a été rétablie par les Danois.

Quelques jours après mon arrivée à Hambourg, on m'offrit une place dans une voiture de poste, qui partoît pour Lubeck. Je l'acceptai avec d'autant plus de plaisir, qu'elle me rapprochoit du Danemarck, où je ne devois pas tarder à me rendre par la mer Balti-

que. Lubeck est une ville impériale ; située dans la partie orientale du duché de Holstein. Après avoir essuyé différentes révolutions , & appartenu à divers Princes , elle fut enfin déclarée libre , & conserve toujours ce privilège. Elle en jouissoit depuis plusieurs siècles , lorsqu'en 1533 , elle forma une ligue avec d'autres villes anscatiques , dans le dessein de s'emparer seules du commerce de la mer Baltique , au préjudice des autres nations , & d'envahir l'empire même du Nord. Marc Meyer , qui , de la plus basse condition , s'étoit élevé à la souveraine magistrature , étoit l'ame de ce complot. Il avoit altéré presque toute la forme du gouvernement , & se servoit de son crédit , pour exciter les concitoyens à des projets aussi ambitieux que chimériques. On prétend même qu'il avoit vendu le royaume de Danemarck au Roi d'Angleterre , & reçu une partie du prix de cette vente. La ligue arma une flotte de vingt-quatre vaisseaux , dont ce Magistrat eut le commandement ; & pour joindre la perfidie à la force , il envoya des émissaires en Suede & en Danemarck ,

pour y exciter des séditions, & attenter à la vie des deux Souverains. Il méditoit de faire une irruption dans ces Etats, & de s'en assurer la conquête. Quelques Princes du Nord, & plusieurs Gouverneurs Suédois & Danois mécontents étoient entrés dans cette confédération. Ils attaquèrent d'abord le duché de Holstein, & s'emparèrent de plusieurs places, prenant pour prétexte le rétablissement de Christian II; mais l'événement ne répondit pas à leurs espérances. La déunion se mit dans leur armée, sur laquelle Christian III remporta une victoire complète. La flotte fut dissipée; & Marc Meyer, l'artisan de cette guerre, ou, pour mieux dire, de cette sédition, fut arrêté, & condamné à être écartelé. Son frère & quelques autres souffrirent le même supplice. La Régence de Lubeck demanda la paix, qui fut rétablie en 1536; & tout rentra dans le devoir.

Les Evêques de cette ville ont tenu rang parmi les Princes de l'Empire, dès le commencement du douzième siècle. Un d'entr'eux, avec son Chapitre & la plupart des habitans, embrassa la

confession d'Ausbourg ; & depuis cette époque , l'évêché a toujours été protestant. On avoit résolu de le séculariser , comme plusieurs autres , à la paix de Westphalie ; mais le Chapitre ayant promis de ne prendre ses Evêques que dans la maison de Holstein , on lui en laissa l'administration. Adolphe-Frédéric , de la branche de Gottorp , élu en 1727 , fut déclaré héritier présomptif de la Couronne de Suede , & monta sur le trône en 1751. Son frere , Frédéric-Auguste , lui succéda à l'évêché de Lubeck qu'il possède encore actuellement. Il n'a aucune autorité dans la ville. Le Chapitre de la cathédrale , qui y réside , est composé de trente Chanoines , dont vingt-six sont luthériens & quatre catholiques. L'Evêque fait sa résidence à Eutin , petite ville de son domaine , où il a un assez beau château.

Lubeck , placée entre deux rivières , sur un terrain élevé , est une ville de figure ovale , qui peut avoir trois milles de long & deux de large. On y compte plus de quatre-vingt rues , qui sont la plupart belles , droites , propres , & garnies d'allées de tilleuls. Les mai-

sons, construites de pierre, & presque toutes à porte cochère, ont sur le derriere de beaux jardins. Les principaux édifices sont l'Hôtel-de-Ville, la Bourse, l'Arcenal, & la Cathédrale, qui est un vaisseau d'une extrême longueur. On y voit les tombeaux de plusieurs Evêques de Lubeck & ceux des anciens Ducs de Holstein. Cette église, aujourd'hui paroissiale, est desservie, ainsi que quelques autres, par des Ministres luthériens, dont le Chef a le titre de Sur-Intendant. Le monastere de Saint-Jean a été changé en une abbaye de filles protestantes, qui vivent sous l'autorité d'une Abbessé; celui de Sainte-Anne en une maison de correction; celui de Sainte-Catherine en un college. Les Catholiques y jouissent du libre exercice de leur religion, & ont une église possédée par les Jésuites. La ville est gouvernée par quatre Bourguemestres & seize Sénateurs, les uns nobles ou patriciens, les autres gradués ou négocians. Ils dominent sur quelques petites villes, plus de cent villages, & sur le port de Travemunde dans la mer Baltique, où je compte m'embarquer bientôt pour le Danemarck.

Du haut des ramparts de Lubeck, mes yeux parcouroient avec plaisir ces vastes régions du Nord, cette antique & noble Scandinavie, d'où sont parties ces émigrations fréquentes & nombreuses, qui étendirent leurs longues branches depuis la mer Noire jusqu'aux extrémités de l'Espagne. De nouveaux essains ; sortant sans cesse de l'ancienne & inépuisable patrie, s'avançoient sur les traces de leurs peres, & suivis à leur tour par de nouvelles troupes, s'entre-poussoient comme les flots de la mer ; croissoient & se partageoient les contrées incultes qu'ils trouvoient sous leurs pas. Une religion simple & militaire, un gouvernement fondé sur le bon sens & la liberté, un courage féroce, nourri par une vie sauvage & vagabonde, prirent alors la place des anciennes mœurs de l'Europe ; mais la douceur du climat amollit insensiblement la dureté des peuples qui s'établirent dans le Midi. Des colonies d'Egypte & de Phénicie vinrent se mêler avec eux sur les côtes de l'Italie & de la Grece, & leur apprirent à cultiver les lettres, les arts & le commerce. Ils confondirent ensemble leurs mœurs.

252 LES ENVIRONS, &c.
& leur génie ; & perdirent peu à peu
le premier esprit qui les avoit animés.
Mais il demeura inaltérable dans les
pays du Nord , s'y renouvelloit sans
cesse ; & incapables de soutenir plus
long-tems le joug des Romains , ils
renversèrent les barrières de ce vaste
empire , mal soutenues par un peuple
que la prospérité avoit corrompu. Des
dispositions & des principes si opposés
se combattirent d'abord ; mais ils s'u-
nirent enfin ; & de leur mélange na-
quirent ce caractère , ce génie , qui ,
malgré les différences de climat , de ré-
ligion & de gouvernement , règnent
encore dans presque tous les Etats de
l'Europe.

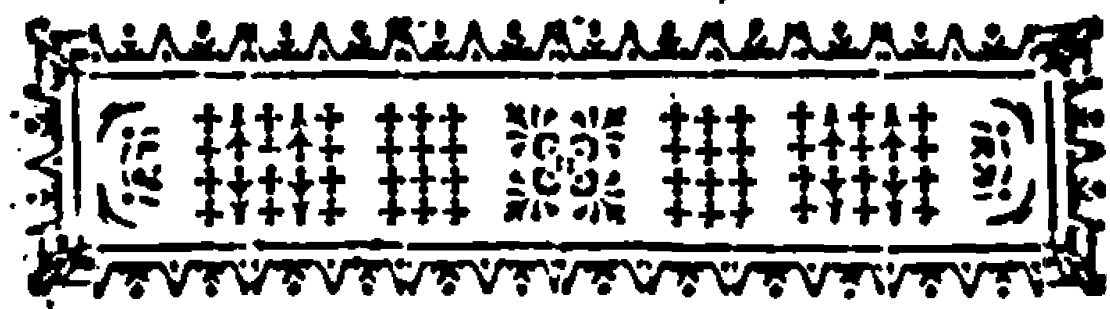
Je suis, &c.

A Lubeck, le 25 Juin 1756.

Fin du Tome XX.

Faute à corriger.

Page 6 , ligne 5 , produit , lisez a.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

LETTRE CCXLIII.

SUITE DE LA HOLLANDE.

L'HÔTEL-DE-VILLE d'Amsterdam.	page 5.
Sa fondation.	6
Sa description extérieure.	<i>ibid.</i>
Sa description intérieure.	7
La Chambre de justice criminelle.	<i>ibid.</i>
Les salles du premier étage.	8
Leurs tableaux.	9
Membres du Sénat d'Amsterdam.	10
Leur éloge.	<i>ibid.</i>
La salle d'armes.	11
Vue de la ville d'Amsterdam.	<i>ibid.</i>
Description de cette ville.	12

Histoire de sa fondation.	13
Maisons & ameublemens.	14
Propreté des villes de Hollande.	15
Les environs de la capitale.	16
Horloge à carillon de l'hôtel-de-ville.	17
La banque d'Amsterdam.	18
Law veut en établir une pareille.	19
Abondance d'argent en Hollande.	20
Lombards établis dans ce pays.	21
Reproches qu'on peut leur faire.	22
Avantages qu'on peut en retirer.	23
Description de la Bourse.	24
Escamoteurs qui s'y trouvent.	25
Leur punition.	26
Métiers qu'y font quelques Juifs.	<i>ibid.</i>
Description de l'église neuve.	27
Tombeau de l'amiral Ruyter.	<i>ibid.</i>
Tombeau de l'amiral Van-Galen.	28
Projet d'élever une tour.	<i>ibid.</i>
Autres détails sur Amsterdam.	30

LETTRE CCXLIV.

SUITE DE LA HOLLANDE.

COMPARAISON tirée de Télémaque.	30
Description de l'ancienne Tyr.	31
Mœurs des habitans.	32
Tyr comparée à Amsterdam.	33
Description du port d'Amsterdam.	<i>ibid.</i>
Inconvéniens de ce port.	34
Chantier de la Compagnie des Indes.	35

DES MATIERES.	455
Ses magasins.	<i>ibid.</i>
Modele de son premier vaisseau.	6
Les arsenaux de l'amirauté.	<i>ibid.</i>
Origine de l'amirauté.	<i>ibid.</i>
Ses différens collèges.	37
Jurisdiction de ce tribunal.	<i>ibid.</i>
Ses loix.	38
Charge de grand Amiral.	39
Autres officiers de marine.	40
Dévoirs de l'Amiral.	41
Sévère discipline dans les vaisseaux.	<i>ibid.</i>
Ordonnances des Amirautés.	42
Peines décernées contre les coupables.	43
Récompenses pour les blessurés.	44
Destination des vaisseaux de guerre.	45
Fonds de l'Amirauté.	46
Différentes charges.	47
Manœuvre des vaisseaux hollandois.	48
Sobriété des matelots.	<i>ibid.</i>
Leur nourriture.	49
Celle des officiers.	<i>ibid.</i>
Matériaux pour la construction.	50
Emulation dans la marine hollandoise.	51
Synagogues des Juifs d'Amsterdam.	56
Juifs Allemands & Portugais.	53
Leur quartier éclairé par des lampes.	<i>ibid.</i>
Leur maison d'éducation.	54
Description de l'école de chirurgie.	<i>ibid.</i>
Especie de vers que l'on y voit.	55
Cabinet de tableaux de M. Brankam.	<i>ibid.</i>
Celui de M. Neuville.	56
Magasin de porcelaine.	<i>ibid.</i>
Manufacture de cette marchandise.	57
Promenade , cafés , comédie.	58

Le jardin botanique.	<i>ibid.</i>
Maisons de correction.	59
Hôpitaux.	60
Guinguettes.	61
Jardin & maison de M. Pinto.	62

LETTRE CCXLV.

SUITE DE LA HOLLANDE.

L es commerce de la Hollande.	64
Son origine , son accroissement.	65.
Conduite des commerçans Hollandois.	66
Etablissement de la marine hollandoise.	67
La Hollande , magasin de l'univers.	68
Compagnie des Indes orientales.	69
Constitution de cette Compagnie.	<i>ibid.</i>
Son administration.	70
Son tribunal suprême.	71
Son gouverneur de Batavia.	72
Elle dépend des Etats-Généraux.	<i>ibid.</i>
Fonctions de ses directeurs.	73
Intéressés à cette Compagnie.	<i>ibid.</i>
Ses frais & ses bénéfices.	74
Abus dans l'administration.	75
Elle néglige les places en Asie.	<i>ibid.</i>
Compagnie des Indes occidentales,	76
Privilèges qui lui sont accordés.	77
Son administration.	78
Son peu de bénéfice.	<i>ibid.</i>
Causes de son décroissement.	79
Nature du commerce hollandois.	<i>ibid.</i>

DES MATIERES:	457
La Société du nord.	80
Pêche de la baleine.	<i>ibid.</i>
Gageures qui se font à ce sujet.	81
La pêche du harang.	82
Avantages infinis de cette pêche.	<i>ibid.</i>
Trois sortes de harangs.	83
Règlemens sur cette pêche.	<i>ibid.</i>
Idée qu'en ont les Hollandois.	84
Elle forme des matelots.	85
Vie que menent les pêcheurs.	86
La pêche de la morue.	87,

LETTRE CCXLVI.

SUITE DE LA HOLLANDE.

M ANUFACTURES du pays.	88
Draps d'Utrecht & de Leyde.	89
Toiles de Groningue, de Frise, &c.	<i>ibid.</i>
Blancheries de Harlem.	90
Papier de Hollande.	<i>ibid.</i>
La construction des vaisseaux.	91
L'art de tailler les diamans.	<i>ibid.</i>
L'imprimerie & la librairie.	92.
Industrie & ressource des libraires.	93
Ils impriment tout ce qui se présente.	94
Mauvais écrivains de Hollande.	<i>ibid.</i>
La plupart sont des moines défroqués.	95.
Dangers de leurs écrits.	96.
Diminution du commerce hollandois.	<i>ibid.</i>
Commerce avec le nord.	97.
Marchandises qu'on y envoie.	98.

Fin de la XX.

V

En quoi consistent les retours.	<i>ibid.</i>
Profits à faire pour la France.	99
Commerce du Rhin, de la Moselle, &c.	<i>ibid.</i>
Commerce de la Meuse & pays de Liège.	100
Commerce avec les Pays-Bas Autrichiens.	101
Ancien commerce des Flamands.	<i>ibid.</i>
Commerce avec l'Angleterre	102
Commerce avec la France.	103
Commerce avec les Espagnols.	104
Commerce avec le Portugal.	105
Commerce avec l'Italie.	106
Commerce au Levant.	<i>ibid.</i>
Règlemens pour le commerce.	107
Villes principales où il se fait.	<i>ibid.</i>
Diminution du commerce des draps.	108
Le village de Saerdam.	109
Multitude de moulins à vent.	<i>ibid.</i>
Extrême propreté de ce village.	110
Beauté du pays, beauté des femmes	111
L'église du Taureau; anecdote.	112

LETTRE CCXLVII.

SUITE DE LA HOLLANDE.

Bénéfice du fret en Hollande.	113
Il fait vivre une multitude de gens.	114
Bénéfice de la Commission.	<i>ibid.</i>
Chambres d'assurance.	115
Les Assureurs sont protégés.	116
Société de Fraudeurs.	117
Longues de change.	<i>ibid.</i>

DES MATIÈRES. 359

Eloge des négocians Hollandois.	118
Objet d'émulation pour les peuples.	119
Immense crédit de la Hollande.	120
Causes qui ont concouru à sa puissance.	121
L'Angleterre y met des bornes.	122
Décroissement du commerce hollandois.	123
Augmentation de celui des autres peuples.	<i>ibid.</i>
Révolution dans l'histoire du commerce.	124
Origine du commerce en général.	<i>ibid.</i>
Origine du commerce maritime.	<i>ibid.</i>
Commerce des Phéniciens.	125
Commerce de la ville d'Alexandrie.	126
Commerce des Carthaginois.	127
Il cause la perte de leur république.	<i>ibid.</i>
Commerce des Lombards.	128
La Flandre commerçante.	129
Commerce des villes Anscatiques.	<i>ibid.</i>
Commerce des Vénitiens.	130
Commerce des Portugais.	<i>ibid.</i>
Richesses des Espagnols.	131
Origine du commerce hollandois.	<i>ibid.</i>
Puissance du commerce des Anglois.	132
Négocians Anglois & Hollandois.	133
Origine du commerce en France.	<i>ibid.</i>
Son accroissement sous Colbert.	134
Commerce des Etats du Nord.	<i>ibid.</i>
Activité du commerce de l'Europe.	135
Monnoie, lettres de change.	136
Commerce en Amérique.	137

LETTRE CCXLVIII.

S U I T E D E L A H O L L A N D E

L A Nord-Hollande, ou West-Frise.	138
Description des digues de Hollande.	139
Si c'est avec raison qu'on vante ce travail.	140
Paysage aux environs d'Edam.	141
Fromage qu'on fait dans cette ville.	142
Les villes de Monikedum & de Horn.	<i>ibid.</i>
On y fait mauvaise chère.	143
La ville d'Enkuisen.	<i>ibid.</i>
Beauté de la route qui y conduit.	144
Détails sur cette ville.	145
Digues de Medemblik.	<i>ibid.</i>
La ville d'Alcmaer.	146
Beauté de ses environs.	<i>ibid.</i>
Propreté extrême des habitans.	147
Origine du télescope à Alcmaer.	<i>ibid.</i>
Description de cette ville.	148
La ville d'Egmond.	149
Les digues d'Helder.	<i>ibid.</i>
Détails sur ce village.	150
Conseil des digues.	151
Pêche & vente du poisson.	152
Fanal pour les vaisseaux.	<i>ibid.</i>
Exemple terrible de justice.	<i>ibid.</i>
L'isle de Texel.	153
La Zuyderzée, ce qu'elle étoit autrefois.	154
Description de la ville de Harlem.	155
Son évêque.	<i>ibid.</i>

DÉS MATIÈRES.		461
Orgue fameuse.		155
Sa description.		156
Catholiques de Harlem.		157
Imprimerie de Laurent Coster.		<i>ibid.</i>
Les blanchisseries de toile.		158
Détails sur ces manufactures.		159
Commerce de fleurs à Harlem.		160
Il alloit autrefois jusqu'au délire.		<i>ibid.</i>
Ce goût subsiste avec moins de chaleur.		161
Comment se fait ce commerce.		162
Œillets jaunes & noirs.		<i>ibid.</i>
Établissmens pour les personnes âgées.		163
Promenade près de Harlem.		<i>ibid.</i>
Description du lac de Harlem.		164
Danger de la navigation sur ce lac.		<i>ibid.</i>
Projet de le dessécher.		165
Moulins pour élever les eaux.		166
Académie de Harlem.		<i>ibid.</i>
Objets de ses travaux, distribution des prix.		167
Découvertes d'un menuisier de Harlem.		468
Représentations singulieres.		169

LETTRE CCXLIX.

SUITE DE LA HOLLANDE.

CHEMINS de Harlem à Amsterdam.	171
La ville de Leyde.	<i>ibid.</i>
Où le Rhin va se perdre.	172
Description du château du Bourg.	173
L'église de S. Pierre.	174
L'épitaphe de Hoërhaave.	<i>ibid.</i>

461 T A B L E

Détails sur ce médecin.	175
Son éloge.	176
Ses ouvrages.	177
Épithaphe & détails sur Scaliger.	178
Fondation de l'université.	179
Le professeur Heinsius.	180
Les Vossius , professeurs de Leyde.	181
Le professeur Gronovius.	182
François Burman.	183
Caractères de tous ces Savans.	<i>ibid.</i>
Claude Saumaise.	184
Descartes retiré.	185
Le physicien Muschenbroek.	<i>ibid.</i>
Le savant Alamand.	186
Grades de l'université de Leyde.	187
Les écoliers.	<i>ibid.</i>
Les manufactures de draps de Leyde.	<i>ibid.</i>
Accr. issemens de cette ville.	188
Leyde comparée à Athènes.	<i>ibid.</i>
Gazette de Leyde.	189
Son jardin botanique.	<i>ibid.</i>
Cabinet d'histoire naturelle.	190
Cabinet d'anatomie.	<i>ibid.</i>
Ribliotheque publique.	191
De quoi elle est enrichie.	192
Cabinets des particuliers.	<i>ibid.</i>
Détails sur l'université de Leyde.	193
Combien elle s'est distinguée.	194
Imprimerie des Elzevirs.	195
Fameux siège de Leyde.	<i>ibid.</i>
Plusieurs traits héroïques.	196
Tableau de la famine.	197
Tableau de la peste.	198
Délivrance de Leyde.	199

DES MATIERES. 463

Transports des habitans.	200
Portrait de Jean de Leyde.	201
Fin tragique de ce fanatique.	<i>ibid.</i>
Description de la ville de Leyde.	202
Grande charité des habitans.	203
Manufactures de cette ville.	204
Police & propreté.	<i>ibid.</i>
Le tribunal des pupilles.	205
Conseil de l'hôtel-de-ville.	206
Barques qui partent tous les jours.	<i>ibid.</i>
Environs de Leyde.	207
Maison de Descartes.	<i>ibid.</i>
Le village de Rhinsbourg.	208
Le célèbre Poiret, son fanatisme.	<i>ibid.</i>
Ancienne citadelle des Romains.	209

LETTRE CCL.

SUITE DE LA HOLLANDE.

C HEMIN de Leyde à la Haye.	211
Le beau village de Leidsendam.	<i>ibid.</i>
Origine de la ville de la Haye.	212
Sa description.	213
Le palais des Etats-Généraux.	214
Ses différentes salles.	<i>ibid.</i>
Portrait du Stadhouder Guillaume.	215
Portrait de Maurice de Nassau.	<i>ibid.</i>
Portrait du prince Frédéric.	216
Portrait de Guillaume II.	217
Portrait de Guillaume III.	<i>ibid.</i>

V iv.

Cabinet de curiosités du Stadhouder.	218
Prérogatives du Stadhouder.	219
Origine de cette charge.	220
Elle a été abolie pendant un tems.	221
Pourquoi a-t-elle été rétablie.	222
On choisit toujours la Maison de Nassau.	224
Conditions de ce rétablissement.	225
L'avocat général de Hollande.	<i>ibid.</i>
Palais où réside le Stadhouder.	226
La maison du bois.	<i>ibid.</i>
Ses tableaux.	227
Le petit Loo, autre maison du Stadhouder.	<i>ibid.</i>
Le célèbre village de Scheveling.	228
Sorfit, jardin anglois.	229
Charriot à vent qui se voit à Scheveling.	230
Eglises & temples de la Haye.	<i>ibid.</i>
Mausolée de Wafnaer.	231
Nombre des maisons de la Haye.	<i>ibid.</i>
Détails sur cette ville.	232
Château où s'est faite la paix de Riswick.	<i>ibid.</i>
Dispositions de ce traité.	233
Carillon de la ville de Delft.	234
Tombeau de Guillaume I.	<i>ibid.</i>
Mausolée de l'amiral Hein.	235
Réponse de la mere de cet amiral.	<i>ibid.</i>
Mausolée de l'amiral Tromp.	236
Traits de la vie de cet Amiral.	<i>ibid.</i>
Tombeau de deux époux morts à cent ans.	237
Tombeau d'une dame Aldegonde.	<i>ibid.</i>
Histoire de Philippe Marnix, son époux.	<i>ibid.</i>
Le célèbre Leuvenhoeck.	<i>ibid.</i>
Hôtel-de-ville de Delft & ses environs.	238
Son arcenal.	<i>ibid.</i>
Pont de Delft & ses environs.	239

L E T T R E C C L I.

S U I T E D E L A H O L L A N D E.

A rrivée de Delft à Rotterdam.	240
Description de Rotterdam.	243
Canaux de cette ville.	<i>ibid.</i>
Navires, bateaux & yachts.	242
Suite de la description de Rotterdam.	243
Description des maisons.	244
Statue d'Erasme.	245
Principaux traits de la vie d'Erasme.	<i>ibid.</i>
Sa naissance.	246
Gerard son pere, Marguerite sa mere.	<i>ibid.</i>
Gerard se fait prêtre.	247
Nom & éducation d'Erasme.	248
Il embrasse l'état religieux.	249
Il étudie à Paris,	<i>ibid.</i>
Il fait un voyage en Angleterre.	250
Il compose l'éloge de la folie.	<i>ibid.</i>
Ce livre lui fait une infinité d'ennemis.	251
Erasme se retire à Basse.	<i>ibid.</i>
Son livre sur la maniere de prêcher.	252
Histoire plaisante tirée de ce livre.	<i>ibid.</i>
Autre histoire tirée du même ouvrage.	253
Différends d'Erasme avec Luther.	254
Il est persécuté par les moines.	255
Il est soutenu par le Pape & les Princes.	<i>ibid.</i>
Il meurt à Basse.	256
Son testament, ses richesses.	<i>ibid.</i>
Portrait & caractère d'Erasme.	257

Ses sentimens sur la religion.	258
Sa haine pour les Scolastiques.	259
Cabinet de M. Bisschop, marchand de fil.	260
Manufactures de carreaux de faïance.	261
La Bourse de Rotterdam.	262
L'amirauté, les églises.	<i>ibid.</i>
Beauté des environs de cette ville.	263
La ville de Goude ou de Tergaw.	<i>ibid.</i>
La ville de Brille.	264
Façon de voyager en Hollande.	<i>ibid.</i>
Entrée en Hollande par l'embouchure de la Meuse.	265
Beauté du pays.	<i>ibid.</i>
Dordrecht ou Dort.	266
Eglise de cette ville.	<i>ibid.</i>
Inondation près de Dordrecht.	267
Gorcum & Worcum.	<i>ibid.</i>
Accoy, patrie de Jansénius.	268
Histoire de cet évêque.	<i>ibid.</i>
Précis de sa doctrine.	269
Guerre qu'il allume à Louvain.	<i>ibid.</i>
Il est censuré & condamné à Paris.	270
Distinction du sens hérétique.	<i>ibid.</i>
Signature du formulaire.	<i>ibid.</i>
La ville de Bolduc.	271
Elle chasse les catholiques.	<i>ibid.</i>
La ville de Gertruidenberg.	272
Conférences de Gertruidenberg.	273
Combien elles sont humiliantes pour la France.	<i>ibid.</i>
Propositions des Hollandois.	274
Quel en est la suite.	275
Le traité de Bréda.	<i>ibid.</i>
Dispositions de ce traité.	276

DES MATIERES.	467
Description de la ville de Bréda.	<i>ibid.</i>
La ville & les sièges de Berg-op-Zoom.	277
Elle est assiégée par le duc de Parme.	<i>ibid.</i>
Par le marquis de Spinola.	278
Par le comte de Lowendal qui la prend.	279
Elle est entièrement réparée.	280
Le Passage du Mordick.	<i>ibid.</i>
Un prince d'Orange y périt.	281

LETTRE CCLII.

SUITE DE LA HOLLANDE.

L A province d'Utrecht.	282
L'évêché d'Utrecht.	283
Les villes de Leuworden & de Groningue.	<i>ibid.</i>
La ville de Middelbourg.	284
La Zélande.	<i>ibid.</i>
La ville de Flessingue.	285
Coutume singulière.	<i>ibid.</i>
Archevêque d'Utrecht.	286
L'évêque de Cassorée.	<i>ibid.</i>
M. Van-Heussen, élu archevêque.	287
Pierre Codde le remplace.	<i>ibid.</i>
Ses démêlés avec le Saint-Siège.	288
Le Pape refuse de confirmer les évêques de Hollande.	289
Histoire de M. Varlet, évêque de Babylone.	290
M. Barchman, archevêque d'Utrecht.	291
M. Meindaerts, aujourd'hui archevêque.	<i>ibid.</i>

Histoire du traité d'Utrecht.	292
Pourquoi il est avantageux à la France.	293
Dispositions de ce traité de paix.	<i>ibid.</i>
Louis XIV à Utrecht.	295
Mausolée de l'amiral Gendt.	<i>ibid.</i>
Autre tombeau.	<i>ibid.</i>
Le mail d'Utrecht envié par Louis XIV.	296
Maison de M. de Van-Molen.	297
Détails sur la ville d'Utrecht.	298
Description de cette ville.	<i>ibid.</i>
La maison du Pape Adrien VI.	299
Histoire de ce Pape né à Utrecht.	<i>ibid.</i>
Les beaux dehors de cette ville.	300
La province de Gueldres.	<i>ibid.</i>
La ville de Nimegue.	301
Traité de Nimegue.	302
Le fameux passage du Rhin près de Tolhuis.	303
La ville de Bommel.	304
Défense des place par le prince Maurice.	305
Sièges de la ville de Maastricht.	306
Le prince d'Orange en leve le siège.	<i>ibid.</i>
Détails sur la ville de Maastricht.	307
Son hôtel-de-ville.	308
Façon de balayer en Hollande.	<i>ibid.</i>
Immenses souterrains de Maastricht.	309
Gouvernement civil & ecclésiastique.	310
Accord des catholiques & des protestans.	<i>ibid.</i>
Tranquillité du gouvernement Hollandois.	311
La Hollande est un pays singulier.	312
Détails à ce sujet.	313
Causes de son élévation.	314
Amour des Hollandois pour les sciences.	<i>ibid.</i>
Economie de ces peuples.	315

DES MATIERES. 269

Ils sont peu enclins à l'amour.	314
On voit peu de misere parmi eux.	<i>ibid.</i>
Education des enfans.	317
La noblesse imite les François.	<i>ibid.</i>
Le duel banni de la Hollande.	318
Peines contre les criminels, les déserteurs.	319
Maniere de voyager dans ce pays.	<i>ibid.</i>
Gouvernement Hollandois.	320
Puissance du Stadhouder.	321
Danger de cette puissance.	322
Saisons & climat de la Hollande.	<i>ibid.</i>
On y dompte la nature.	323
Usage de la tourbe.	324
La Hollande étoit un pays de bois.	<i>ibid.</i>
Inconstance des saisons.	325
Les Hollandois voyagent avec des paines.	<i>ibid.</i>
Parties de plaisir en traîneau.	326
Autre voitures en usage.	<i>ibid.</i>
De la poésie hollandoise.	327
Raison de son peu de progrès.	<i>ibid.</i>
Poésies du pensionnaire Cats.	328
Poésies d'Antonides, de Rotgans, de Rusting, &c.	329
Théâtre hollandois.	<i>ibid.</i>
Génie de Vondel pour le genre tragique.	330
La destruction de Jérusalem, tragédie.	331
La prise d'Amsterdam, tragédie.	332
Marie d'Ecosse, tragédie.	334
La mort de Palamede, piece allégorique.	<i>ibid.</i>
Elle irrite le prince Maurice.	335
Les satyres de Vondel.	336

Nota. Le théâtre hollandois doit son origine à une association de Beaux Esprits, par

reille à celle des Troubadours de Provence. Le *Miroir de l'Amour* est, dit-on, la plus ancienne de leurs piéces dramatiques. Elle fut imprimée à Harlem en 1461. Dans une de ces piéces, Aman est pendu sur le théâtre ; & Mandochée en fait le tour, monté sur une mule. On introduit dans une autre, un prince qui étant condamné à mourir, est accompagné de deux prêtres pour le confesser ; l'un est habillé en évêque, l'autre en cardinal. Les poètes Hollandois, pour se conformer au goût des spectateurs, qui aiment les choses extraordinaires & le merveilleux, ont quelque fois rempli la scène des plus grandes extravagances. Dans la tragédie de *Circé*, un compagnon d'Ulysse est amené devant le tribunal de cette magicienne pour être condamné. Le Lion, est le Président, le Singe le Greffier, l'Ours le Bourreau. On voit pendre le malheureux ; & ses membres tombent piéce à piéce dans un puits qui est au-dessous de la potence. Enfin, à la prière d'Ulysse, Circé ressuscite le pendu, & le fait sortir sain & sauvé du puits.

En 1620, un certain Pierre Corneille Honf donna une forme plus régulière au théâtre hollandois, tandis qu'en France, un autre Pierre Corneille travailloit aussi, mais avec plus de succès, à la gloire de la Scène Francoise. Les acteurs de ce pays sont presque tous des bourgeois & des bourgeoises ; & ce qui paroît peut-être bien singulier en France, c'est qu'une Actrice est obligée de veiller à sa réputation ; parce qu'autrement les autres Comédiens ne voudroient plus jouer avec elle.

LETTRE CCLIII.

LES ENVIRONS DE LA HOLLANDE.

CHEMIN de la Hollande à Liège. 337
 Anciens pays des Tongriens. *ibid.*

Nota. Ce pays est célèbre par la bataille que le Duc de Bourgogne gagna sur les Liégeois qui avoient chassé leur évêque, Jean de Bavière, parce qu'il refusoit de se faire ordonner pretre : le Duc fut appelé *Jean Sans-Peur*, à cause de l'impétuosité qu'il avoit montrée au milieu des périls ; & l'évêque de Liège fut surnommé *Jean Sans-Pitié* ; dénomination bien affligeante pour un évêque, mais bien méritée, par le massacre des prisonniers qu'il fit tuer pendant la bataille, & par la barbarie avec laquelle il fit exécuter, en sa présence, tous ceux qu'il regardoit comme auteurs de la révolte.

Siège de Dinant par le Comte de Charolois.

318
 Les habitans de cette ville massacrés. 340
 Siège de la ville de Liège. 341
 Entreprise contre le Duc de Bourgogne. 342
 La ville de Liège prise d'assaut. 343
 Cruauté exercée contre les habitans. *ibid.*
 Hérissal ancien palais de nos Rois. 344

472. T A B L E

Assemblée d'Hérifal.	<i>ibid.</i>
Arrivée aux eaux de Spa.	345.
Description de Spa.	<i>ibid.</i>
Vie que l'on y mene.	346.
Les buveurs d'eau.	347.
Description de la fontaine du Pouhon.	348.
Ses eaux s'envoient dans tous les pays.	<i>ibid.</i>
Comment on les met en bouteilles.	349.
Monument de Pierre-le-Grand.	350.
Armoiries des Princes & Seigneurs.	351.
Vie des buveurs d'eau.	<i>ibid.</i>
Promenades de Spa.	352.
Le jardin & le couvent des Capucins.	<i>ibid.</i>
Vertu des eaux du Pouhon.	353.

Nota. On fait , par une suite d'expériences ; combien ces sources sont précieuses. Le témoignage authentique des Savans , le commerce considérable qu'on fait de ces eaux chez l'étranger , l'avidité de ceux qui tâchant de les imiter , abusent de la confiance du public , le nombre des malades de toutes les nations , l'éloge qu'en fait le célèbre Boërhaave , sont autant de preuves de leur efficacité & de leur vertu. On les dit souveraines contre la stérilité ; mais l'on croit que les promenades reculées de la Sauveniere y contribuent autant que la source même. On attribue une semblable propriété aux eaux de Schwalback , prises de la même manière ; & l'on dit que les bourgeois de Francfort stipulent dans leurs contrats de mariage , que leurs femmes n'iront que deux fois dans leur vie à ces eaux , de peur qu'elles ne deviennent trop fécondes.

DES MATIERES:

473.

Déserts aux environs de Spa.	354.
La fontaine de Géronstere.	<i>ibid.</i>
Inscription de Pierre-le-Grand.	<i>ibid.</i>
Bâtiment pour se mettre à couvert.	355.
La fontaine de Sauveniere.	<i>ibid.</i>
Ses vertus connues de Plin.	356.
Le château de Franchimont.	357.
Caractere des habitans de ce pays.	<i>ibid.</i>
Description de la ville de Liège.	358.
Chanoines de Liège, ou les Tréfonciers.	<i>ibid.</i>
Schisme de Liège.	359.
Gouvernement de cette ville.	<i>ibid.</i>
Commerce & production du pays.	360.
Etendue de la principauté de Liège.	<i>ibid.</i>
Ses diverses juridictions.	361.
Le terrible tribunal des Vingt-deux.	<i>ibid.</i>
Le perron, palladium de Liège.	362.
Il est enlevé par le duc de Bourgogne.	<i>ibid.</i>
On le rend aux habitans.	363.
Les eaux de Chaudfontaines.	<i>ibid.</i>

Nota. On ordonne l'usage de ces eaux comme une préparation très-utile pour le succès de celles de Spa. Si elles ne sont pas aussi généralement connues des étrangers, c'est que la découverte en est moins ancienne, & qu'on a négligé d'y faire les établissemens convenables pour les accréditer. Au commencement de ce siècle, on voyoit dans un vallon qui n'est qu'à deux lieues de Liège, une prairie d'où sortoient quelques petites sources d'eau chaude. Un particulier obtint la permission d'y construire une hute avec deux cuves enfoncées dans la terre, & propres à recevoir.

ces différens filets d'eau. Dès-lors les habitans du hameau & des environs s'y rendirent pour s'y baigner. Les Liégeois y cherchèrent, avec succès, la guérison de quelques infirmités ; & , pour éviter toute surprise , la Chambre des Comptes du Prince , de concert avec son illustre Chapitre , y envoya une députation pour faire toutes les recherches convenables. On découvrit alors une nouvelle source d'eau thermale si abondante , qu'en six ou sept minutes , elle remplissoit un bassin de dix-huit pieds en carré. Peu de jours après cette découverte , on vit dans cette même prairie & aux environs , une quantité prodigieuse de tentes pour servir d'asyles non-seulement aux malades , qui venoient y chercher du soulagement , mais encore à une foule de curieux qui s'y rendoient pour admirer ce nouveau bienfait de la nature. Dans ces circonstances , le Collège des Médecins de la ville de Liège nomma des Commissaires , pour examiner la source & la nature de ces eaux ; & l'on trouva , par le résultat des expériences , qu'elles sont chargées du sel alkali adoucissant , & très-bonnes à prendre dans plusieurs sortes de maladies.

La vertu de ces eaux étant parfaitement constatée , les Magistrats ont embelli ce val-lon d'une belle fontaine ; & les États ont fait couper à grands frais , dans les montagnes , un chemin de Liège à Chaudfontaine , qui étoit auparavant impraticable pour les voitures. Tous ces avantages ont engagé divers particuliers à y construire de très belles

DES MATIÈRES. 475

hôtelleries ; d'autres y ont fait bâtir des maisons de campagne , où l'art , d'accord avec la nature , offre à chaque pas les tableaux les plus variés.

Histoire du comte de Warfusée.	364
Assassinat du Bourguemestre la Ruelle.	365
Assassinat du comte de Warfusée.	367
Les Liégeois fiers de leur origine.	367
Leur honnêteté envers les étrangers.	370
Liégeois comparés aux Anglois.	<i>ibid.</i>
M. Rousséau , auteur du journal encyclopédique.	371
Eloge de ce journal.	<i>ibid.</i>
Histoire de son établissement.	372
Aptitude des Liégeois pour les sciences.	373
Le célèbre Varin est né à Liège.	<i>ibid.</i>

LETTRE CCLIV.

LES ENVIRONS DE LA HOLLANDE.

S ITUATION d'Aix-la-Chapelle.	374
Description de cette ville.	375
Tems de sa fondation.	377
Découverte de ses bains par Charles-Magne.	<i>ibid.</i>
Ce Prince les tire de dessous leurs ruines.	378
Il y fait construire une chapelle.	379
Description de son palais.	<i>ibid.</i>
A quoi la ville d'Aix doit son éclat.	380

276. T A B L E

Sez titres & ses privilèges.	381
Conciles tenus dans cette ville.	382
Mort & sépulture de Charles-Magne.	383
Ce qu'on voit encore à son tombeau.	384
Autre concile d'Aix-la-Chapelle.	<i>ibid.</i>
Traité de paix en 1668.	385
Dispositions de ce traité.	<i>ibid.</i>
Traité de paix en 1748.	386
Dispositions de ce traité.	387
Gouvernement d'Aix-la-Chapelle:	388
Eglise & Chanoines de cette ville.	389
L'Empereur est Chanoine d'Aix.	<i>ibid.</i>
Couronnement de ce Prince.	390
La Basilique d'Aix-la-Chapelle.	<i>ibid.</i>
Pèlerinage des Hongrois.	391
Reliques de cette église.	392
Description de l'hôtel-de-ville.	393
Statue de Charles-Magno.	<i>ibid.</i>
Histoire de Kälcberner.	394
Colonne dressée contre sa mémoire.	395
Saison des eaux à Aix-la-Chapelle.	<i>ibid.</i>
Mauvaise odeur de ces eaux.	396
Description des bains de l'Empereur.	397
Charles-Magne aimoit à s'y baigner.	<i>ibid.</i>
Autres bains particuliers.	398
Maniere de les prendre.	399
Maniere de prendre la douche.	<i>ibid.</i>
Bains secs.	400
La fameuse fontaine de Cornelle.	<i>ibid.</i>
Ce qui se passe à cette fontaine.	401
Liberté & égalité des buveurs d'eau.	402
Questions que l'on se fait.	403
Fontaine bouillante du village de Borscher.	<i>ibid.</i>

DES MATIERES.	477
Description de ce village.	404
Bains de vapeurs.	405
Borschet est un lieu de plaisirs.	ibid.
Prairie de Borschet, promenade agréable.	406
Etang d'eau chaude où il y a du poisson.	407
Mine de pierre calaminaire.	ibid.
Comment on l'exploite.	408
On en tire le zing.	409
Moulin à dez.	410
Fabrique d'aiguilles.	ibid.
Orre qu'on y observe.	411
Adresse des jeunes travailleurs.	412
Auberge de Madame Bougy.	ibid.
Salle d'assemblée & de bal.	413
Malades au bal & à la fontaine.	ibid.

LETTRE CCLV.

LES ENVIRONS DE LA HOLLANDE.

L e duché de Juliers.	415
Bataille de Clovis à Tolbiac.	ibid.
Autre bataille à Tolbiac.	416
La ville de Dusseldorp.	417
Gallerie de tableaux de l'électeur Palatin.	ibid.
Château & palais des électeurs.	418
Le duché de Cleves.	419
Description de la ville de Cleves.	ibid.
La ville de Wesel.	420
Le Bompournikle.	421
L'évêché de Munster.	ibid.

Fameux traité de Westphalie.	422
Prétentions des diverses Puissances.	423
Mérite des Négociateurs.	424
Dispositions du traité.	425
Description de la ville de Munster.	426
Autorité & revenus de l'évêque.	427
Diocèse & ville d'Osnabruck.	428
Détails sur cet évêché.	429
La ville d'Emden.	430
Elle passe au pouvoir du roi de Prusse.	<i>ibid.</i>
La ville de Brême.	431
Comédie allemande.	<i>ibid.</i>
Sort des comédiens.	432
Ce sont de mauvais acteurs.	433
Barbarie des comédies allemandes.	434
Les maîtres chantres, gens de métiers.	435
Hans Sachs, cordonnier de Nuremberg.	<i>ibid.</i>
Théâtre allemand divisé en trois âges.	436
Auteurs dans ces trois époques.	<i>ibid.</i>
La dernière ne remonte qu'à vingt-cinq ans.	437
Evêché de Brême sécularisé.	439
Description de la ville d'Hambourg.	440
Hambourg devenue ville libre.	441
La Hanse teutonique.	<i>ibid.</i>
Citadelle & maisons d'Hambourg.	442
Religion de cette ville.	<i>ibid.</i>
Couvens changés en établissemens utiles.	443
Gouvernement d'Hambourg.	444
Les Hambourgeois cultivent les lettres.	445
Leur commerce.	<i>ibid.</i>
La ville d'Altena.	446
La ville de Lubek.	<i>ibid.</i>
Complot de Marc-Meyer.	447

DES MATIERES. 479

Ses entreprises contre la Suede & le Dane-	448
marck.	ibid.
Les évêques de Lubeck.	449
Description de cette ville.	450
Sa religion , son gouvernement.	451
Lubeck , ville voisine de la Scandinavie.	ibid.
Emigrations des peuples du Nord.	452
Ils changent la face de l'Europe.	

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les dix-neuvieme & vingtieme volumes du *Voyageur François*, par M. l'Abbé de la Porte ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression ; je pense même que les traits historiques que l'Auteur applique aux différens endroits dont il fait la description feront favorablement accueillir cet ouvrage du Public ;
A Paris , ce 22 Aùtlet 1775.



Signé LALAURE,